

« TERRES D'AVENTURE »

VASSILI PESKOV  
ERMITES DANS LA TAÏGA



Vassili Peskov

# ERMITES DANS LA TAÏGA

récit traduit du russe

par Yves Gauthier

*ACTES SUD*

Titre original : *Tajnyj loupik*.

Première publication : Molodaya gvardiya, Moscou.

© ACTES SUD, 1992.



# NIKOLAÏ OUSTINOVITCH RACONTE

C'était au mois de février 1982. Nikolaï Oustinovitch Jouravlev, chercheur régionaliste de Krasnoïarsk, m'a téléphoné de Moscou où il faisait escale. "Je voudrais vous faire part d'une aventure humaine exceptionnelle qui, peut-être, intéressera votre journal..." Une heure plus tard j'étais à son hôtel, au cœur de Moscou, et j'écoutais attentivement le visiteur sibérien.

Le fond de l'histoire était que dans les montagnes du Khakaze, sur le versant nord, impénétrable, du Saïan occidental, des géologues avaient découvert des hommes qui vivaient depuis plus de quarante ans totalement coupés du monde. Une petite famille. Deux des quatre enfants n'y avaient jamais vu d'autres humains que leurs parents et leurs aînés et ne connaissaient le monde humain que par ouï-dire.

D'emblée j'ai demandé à Nikolaï Oustinovitch s'il connaissait l'histoire par des témoignages ou s'il avait vu les anachorètes de ses propres yeux. Le savant régionaliste m'a répondu qu'il avait eu connaissance de la "trouvaille" des géologues dans une note de service et qu'il était parvenu, l'été passé, à pénétrer dans ce coin reculé de la taïga. "Je suis entré dans leur mesure. Je leur ai parlé comme je vous parle. Mon impression ? Un mélange de préhistoire et de Russie d'avant Pierre le Grand ! Ils font le feu au silex... Ils s'éclairent avec des mèches de bois... Nu-pieds l'été, chaussés d'écorces de bouleau l'hiver. Pas de sel, pas de pain. Ils n'ont rien perdu de la langue, mais on a du mal à comprendre les cadets... Ils sont aujourd'hui en contact avec le groupe de recherche géologique et semblent heureux de leurs rencontres avec les hommes, si courtes soient-elles. Malgré tout, ils affichent toujours la

même méfiance et n'ont guère changé leur mode de vie et leur train quotidien. S'ils vivent ainsi en ermites, c'est à cause d'une déchirure religieuse qui remonte à l'époque d'avant Pierre le Grand. Au mot de « Nikon » ils crachent et se signent des deux doigts. Ils parlent de Pierre I<sup>er</sup> comme de leur ennemi intime. Il y a beau temps qu'ils ignorent les événements du monde. L'électricité, la radio, les satellites dépassent leur entendement.”

Les Robinsons furent découverts en été 1978. Une photographie géologique aérienne avait révélé des gisements ferrugineux à la source de la rivière Abakan. Un groupe de géologues devait y être déposé par hélicoptère en vue d'une prospection. Le travail d'approche fut méticuleux. Les pilotes survolèrent à plusieurs reprises la gorge profonde, choisissant pour atterrir un banc de galets à leur convenance.

En décrivant un nouveau cercle au-dessus du versant de la montagne, les pilotes avisèrent quelque chose qui ressemblait fort à un jardin potager. Une impression, pensèrent-ils. Quel potager pouvait se trouver dans une zone aussi notoirement sauvage ?! La localité la plus proche n'était-elle pas à deux cent cinquante kilomètres en aval de là ?! Pourtant, vérification faite, c'était bien un potager ! Des sillons marquaient transversalement le flanc du mont. De la pomme de terre, sans doute. Et puis, une clairière naturelle n'aurait pu percer dans ce massif épais de mélèzes et de cèdres. C'était un jardin déboisé, et depuis longtemps.

En se plaçant à la plus basse altitude possible au-dessus des cimes montagneuses, les pilotes aperçurent une sorte de maison. Ils décrivirent encore un tour. Oui, une maison ! Avec, là, un sentier qui menait à la rivière. Et des billots qui, fendus à la hache, séchaient à l'air. Mais pas une âme qui vive. Bizarre ! Sur les cartes des pilotes, en ces contrées inhabitées, figure obligatoirement la moindre trace d'habitation, fût-ce

l'isba d'hivernage d'un chasseur vide en été. Mais voilà qu'on découvrait un jardin entier !



Les hauts de la rivière Abakan, non loin de l'ermitage des Lykov.

Les pilotes marquèrent l'endroit d'une croix sur la carte et se remirent à la recherche d'un point d'atterrissage qu'ils trouvèrent enfin près de la rivière, à quinze kilomètres du lieu mystérieux. Lorsqu'ils rendirent compte aux géologues des résultats de leur mission, ils attirèrent leur attention sur cette énigmatique découverte.

Ils étaient quatre géologues à travailler sur l'ouverture du gisement de Volkovsk. Trois hommes et une femme, Galina Pismenskaïa, le chef du groupe. Une fois lâchés dans la taïga, ils n'oublièrent pas un instant la proche présence du mystérieux "jardin". Mieux vaut, dans ce pays, rencontrer une bête sauvage qu'un homme inconnu. Aussi, pour ne pas se perdre en conjectures, les géologues décidèrent d'éclaircir les choses sur-le-champ. Il est préférable, à ce point de notre récit, de citer le témoignage de Galina Pismenskaïa elle-même.

"Profitant d'un temps ensoleillé, nous avons glissé des friandises dans nos sacs à dos pour nos amis éventuels. Toutefois, je n'ai pas oublié, à tout hasard, de vérifier mon pistolet que je portais sur la hanche.

"L'endroit marqué par les aviateurs se trouvait environ à mille mètres d'altitude sur le flanc de la montagne. Dans notre escalade nous avons soudain rencontré un sentier. A le voir, même d'un œil inexpérimenté, on devinait que ce sentier était pratiqué depuis de longues années et que des jambes l'avaient emprunté encore récemment. Nous avons vu un bâton appuyé contre un arbre. Puis nous avons aperçu deux garde-manger montés sur de hautes perches qui abritaient des baquets en écorce de bouleau emplis de lamelles de pommes de terre séchées. Cette découverte, bizarrement, nous a rassurés et nous avons continué notre



chemin avec plus de confiance. Les témoignages de vie humaine se multipliaient : un seau d'écorce abandonné, un billot enjambant un ruisseau, des traces de feu...

“Nous sommes arrivés à une mesure, près d'un torrent. Noircie par le temps et les pluies, elle se dressait parmi un amas d'accessoires forestiers : écorces, pieux, chutes de bois. Si ce n'était la fenêtre, grande comme la poche de mon sac à dos, j'aurais eu peine à croire que des gens vivaient là. Or, indéniablement, ils habitaient là : à deux pas de la mesure verdoyait un potager bien entretenu, avec de la pomme de terre, de l'oignon et du navet. Une houe traînait là, avec des traces de terre fraîche.

“Notre arrivée avait été remarquée. La porte basse a grincé, laissant paraître à la lumière du jour, comme dans un conte, la silhouette d'un antique vieillard. Nu-pieds. Vêtu d'une chemise mille fois rapiécée en toile de sac, avec une culotte de la même matière, bardée de rapiécages elle aussi. Une barbe ébouriffée. Des cheveux en bataille. Un regard effarouché, très attentif. Et une expression d'incertitude. Avec un dandinement malaisé, comme si la terre brûlait sous ses pieds, le vieux nous regardait en silence.



L'ermitage vu du ciel.

Nous faisons de même. La scène a duré une minute environ. Il fallait faire quelque chose et j'ai dit :

“— Bonjour, grand-père ! Nous venons vous voir... “Le vieux n'a pas répondu tout de suite. Il a piétiné, regardé derrière lui, tripoté de la main une ceinture pendue au mur avant de prononcer enfin d'une voix douce et hésitante :

“— Eh bien entrez puisque vous êtes ici ..

“Le vieillard a ouvert la porte et nous nous sommes engouffrés dans

une obscurité poisseuse et empuantie. De nouveau s'est installé un silence gêné interrompu soudain par un reniflement et des murmures. Alors seulement nous avons distingué les silhouettes de deux femmes. L'une d'elles, se frappant hystériquement le front à terre, se lamentait : « Voilà pour nos péchés, voilà pour nos péchés... » L'autre, agrippée au pilier de bois qui soutenait une poutre fatiguée, s'est laissée choir lentement. La lumière de la lucarne est tombée sur ses yeux grands ouverts, terriblement effrayés, et nous avons compris qu'il valait mieux sortir. Le vieillard nous a emboîté le pas. Fort confus lui aussi, il nous a dit que c'étaient ses deux filles.

“Laisant nos nouveaux amis recouvrer leurs esprits, nous avons fait un feu à l'écart et sorti quelques provisions de bouche.

“Une demi-heure plus tard environ, quittant l'avant-toit de leur mesure, trois silhouettes se sont approchées du feu : le vieux et ses deux filles. Plus aucune trace d'hystérie. On ne lisait sur leurs visages qu'une frayeur et une curiosité sincère.

“Nos offres de conserves, de thé et de pain ont été rejetées énergiquement par nos hôtes : « Ce n'est pas pour nous ! » Sur un foyer de pierre disposé près de leur mesure ils ont mis une marmite de pommes de terre lavées à l'eau du torrent qu'ils ont recouverte d'une plaque de pierre. Puis ils se sont mis à attendre. Avaient-ils jamais mangé du pain ? Le vieux a répondu : « J'en ai bien mangé, mais elles, non. Elles n'en ont même jamais vu ».



Durant trente-cinq années, les Lykov vécurent dans cette cabane.

“Les filles étaient vêtues comme leur père, d’une toile à sac tissée de chanvre. La coupe de leur tenue, elle aussi, faisait très « toile à sac » : un trou pour la tête, une ficelle comme ceinture. Et un rapiécage qui n’en finissait plus.

“La conversation marchait mal. Et la gêne n’en était pas la seule cause. Nous avions du mal à comprendre le langage des filles. Elles employaient beaucoup de mots anciens dont nous devons deviner le sens. Très particulière était aussi leur manière de parler, dans une espèce de nasillement assourdi qui confinait au récitatif. Quand les sœurs

parlaient entre elles, le son de leur voix faisait penser à un roucoulement sourd et ralenti.

“Le soir venu les présentations étaient allées assez loin. Nous savions que le vieux s’appelait Karp Ossipovitch, et les filles, Natalia et Agafia. Leur nom de famille était Lykov.

“Agafia, la cadette, a déclaré soudain dans la conversation, avec une fierté patente, qu’elle savait lire. Après avoir demandé l’autorisation à son père, elle a filé dans l’isba d’où elle est revenue avec un livre lourd et bruni. L’ouvrant sur ses genoux, elle nous a lu une prière d’une voix chantante, de la manière dont elle parlait. Puis, désirant montrer que Natalia pouvait lire aussi, elle lui a posé le livre sur les genoux. Après la lecture tout le monde a observé un temps de silence avec un air d’importance. Le fait de savoir lire, on le sentait, était hautement estimé chez ces gens-là et faisait sans doute l’objet de leur plus grande fierté.

“« Et toi, sais-tu lire ? » m’a demandé Agafia. Tous les trois ont attendu ma réponse avec curiosité. J’ai répondu que je savais lire et écrire. Ce qui a quelque peu déçu le vieillard et les deux sœurs qui tenaient sans doute la connaissance de la lecture et de l’écriture pour un don exclusif. Mais savoir c’est savoir, et les Lykov me traitaient désormais en égale.

“Le vieux, toutefois, a jugé utile de me demander si j’étais femme. « Par la voix et le reste, on dirait une femme, mais l’habillement... » La réflexion nous a amusés, mes trois compagnons et moi, et ceux-là ont expliqué à Karp Ossipovitch que non seulement je savais lire et écrire, mais que j’étais aussi le chef du groupe. « Impénétrable est ton œuvre, Seigneur ! » a dit le vieil homme en se signant. Et ses filles de l’imiter.

“Nos interlocuteurs coupaient de prières notre conversation qui se prolongeait. De part et d’autre les questions ont été nombreuses. Et le moment est venu de poser la question à nos yeux essentielle : de quelle

manière ces gens s'étaient-ils retrouvés si loin des hommes ? Toujours prudent, le vieillard a répondu que sa femme et lui avaient quitté la société humaine par la volonté de Dieu. « Vivre avec le siècle [“Siècle”, “séculier” (*mir; mirskoïë*) : les Lykov emploient le mot dans sa vieille acception, par opposition à la vie religieuse, à la vie d'ermite. (*N.d.T.*)] nous est défendu. . . » Nos cadeaux – un morceau d'étoffe, du fil et des aiguilles, des hameçons – ont été accueillis avec reconnaissance. Les deux sœurs caressaient le tissu, l'examinaient à la lumière en échangeant des regards.

“Sur ce s'est achevée notre première rencontre. La séparation a été presque amicale. Et nous avons senti que nous serions désormais attendus dans cette isba forestière.”

On imagine la curiosité de ces quatre jeunes gens qui, subitement, tombaient sur un morceau de vie presque “fossilisée”. Chaque fois que le temps le permettait ils se rendaient à l'ermitage forestier. “Nous croyions déjà tout savoir du destin des ermites de la taïga, qui nous inspirait à la fois de la curiosité, de l'étonnement et de la pitié, quand il s'est avéré soudain que nous ne connaissions pas encore toute la famille.”

A leur quatrième ou cinquième visite, les géologues ne trouvèrent pas le maître chez lui. A leurs questions les deux sœurs se dérobaient dans le vague : “Il arrive bientôt.” Le vieillard arriva, mais pas seul. Il apparut sur le sentier accompagné de deux hommes qui marchaient bâton en main. Pieds nus et barbus, revêtus du même accoutrement : une toile à sac rapiécée. Plus très jeunes, bien qu'il fût difficile de leur donner un âge. Ils dévisageaient les géologues avec curiosité et méfiance. Le vieillard, bien sûr, les avait avisés des précédentes visites rendues à l'ermitage. Ils étaient prêts à la rencontre. Mais l'un d'eux, voyant celle qui excitait le plus sa curiosité, ne put s'empêcher de se tourner vers son compagnon en s'écriant : “Dmitri, la fille, la fille est là !” Le vieillard calma les deux hommes qu'il présenta comme ses fils.

“C’est l’aîné, Savvine. Et lui, c’est Dmitri, il est né ici.

Lors des présentations les frères gardaient la tête basse, appuyés sur leurs bâtons. Il s’avéra qu’ils vivaient séparément du reste de la famille, pour quelque raison inconnue. A six kilomètres, au bord de l’eau, se trouvait leur mesure avec un potager et une cave.



Trois des Lykov lors d’une des premières visites aux géologues.

C'était la "filiale" masculine de l'ermitage. Les deux cabanes étaient reliées par un sentier parcouru presque quotidiennement.

Les géologues, à leur tour, se mirent à l'emprunter. Galina Pismenskaïa : «La cordialité était sincère et réciproque. Mais nous n'osions pas espérer que les ermites accepteraient de visiter notre camp de base situé à quinze kilomètres en aval. Trop souvent nous entendions la phrase : « Ça nous est défendu. » Aussi avons-nous été très surpris de voir un jour s'approcher de nos tentes un détachement entier conduit par le doyen en personne avec, à sa suite, ses « bambins » : Dmitri, Natalia, Agafia, Savvine. Le vieux coiffé d'une toque de renne sibérien, et les fils d'un bonnet de moine en tissu grossier. Tous les cinq étaient accoutrés d'une toile à sac. Nu-pieds. Un bâton en main. Avec, en bandoulière, des sacs de pommes de terre et des graines de cèdre [Il s'agit du *Pinus Sibirica* dont les graines sont comestibles, couramment et improprement appelé cèdre (*kedr*) dans la région, et notamment par les Lykov (*kedra*). (N.d.T.)] apportées en cadeau...

«La conversation fut générale et animée. Mais le repas, cette fois encore, fut pris séparément. Les Lykov se sont installés à l'écart sous un cèdre. Ils ont délié leur sac et mâché leur « pain » de pomme de terre, d'aspect plus noir encore que le limon de l'Abakan. Un déjeuner arrosé d'eau fraîche, à la timbale. Puis ils ont rongé des noix avant de se livrer à leur prière.

«Sous la tente qui leur était réservée, les visiteurs ont passé beaucoup de temps à tester les lits de camp qu'ils caressaient du creux de leurs mains. Dmitri s'est allongé sur sa couche sans se déshabiller. Savvine, ne s'y risquant pas, s'est assis près du lit pour dormir dans cette position. J'ai su par la suite qu'il avait appris, même chez lui, à dormir assis : « C'est plus agréable à Dieu. »

«L'esprit pratique, le chef de famille a tripoté longuement la toile de



tente en claquant de la langue : « Oh ! qu'elle est forte, qu'elle est belle ! Ce serait parfait pour des caleçons... »

En septembre, à la première neige, l'heure de partir étant venue pour les géologues, ils firent un saut aux isbas forestières pour prendre congé. « Et si vous veniez avec nous ? fit la « femme-chef » d'un ton à demi badin. Vous vous installerez où vous voudrez, nous vous aiderons à bâtir une isba, vous aurez un potager... – Non, ça nous est défendu ! » répondirent en chœur les cinq Lykov avec un geste négatif de la main. « Ça nous est défendu ! » dit fermement le vieil homme.

Prenant son envol, l'hélicoptère décrivit encore deux cercles au-dessus du mont au « jardin ». Près d'un tas de pommes de terre fraîchement arrachées, les yeux levés vers le ciel, se tenaient cinq personnes aux pieds nus. Ils n'agitaient pas les mains, ne bougeaient pas. Seul l'un des cinq se jeta à genoux. Il pria.

Dans le « siècle », le récit des géologues sur leur « trouvaille » suscita, on l'imagine, une foule de commentaires, de cancons et de suppositions. Qui sont ces gens ? Les anciens de la vallée de l'Abakan affirmaient avec assurance : « Ce sont des ermites vieux-croyants, ce genre de choses n'est pas nouveau. » Mais le bruit courut qu'un lieutenant de l'Armée blanche, dans les années vingt, s'était réfugié dans la taïga avec la femme de son frère aîné qu'il avait assassiné. On parlait aussi des années trente : « Il s'en est passé, des choses, à l'époque. »

Autant par devoir que par passion régionaliste, Nikolaï Oustinovitch Jouravlev décida de se rendre sur les lieux. Il y parvint. Accompagné d'un guide chasseur et d'un sergent de la milice de Tachtyp, le chef-lieu du district, il atteignit le « jardin » forestier où il trouva le tableau que nous avons décrit. Les cinq Lykov continuaient de vivre dans leurs deux chaumières, convaincus d'avoir fait le choix des « vrais chrétiens ».

Les visiteurs furent accueillis avec méfiance. Mais ils purent établir

qu'il s'agissait d'une famille de vieux-croyants retirée dans la taïga dans les années trente.

Le vieux Karp Ossipovitch Lykov avait quatre-vingts ans ; son fils aîné Savvine, cinquante-six ; Natalia, quarante-six ; Dmitri, quarante ; la cadette, Agafia, allait sur sa trente-neuvième année.

Leur quotidien était d'une précarité extrême où se mêlaient les prières, la lecture des livres d'Eglise et une lutte véritable pour la survie dans un contexte presque primitif.

On ne posait pas de question aux visiteurs. Leurs témoignages sur la vie moderne et les grands événements du monde étaient écoutés "d'une oreille de Martien".

Nikolaï Oustinovitch passa moins de vingt-quatre heures chez les Lykov.



Premières rencontres avec les géologues.

Il apprit que les géologues, constitués en un groupe désormais plus nombreux, montaient “au jardin” assez fréquemment, les uns par curiosité, les autres pour aider à la construction d’une nouvelle isba et à la culture des pommes de terre. Les Lykov aussi faisaient parfois le chemin jusqu’à la base géologique. Nu-pieds comme toujours, ils portaient des vêtements enrichis par les cadeaux. Le vieillard avait plaisir à se coiffer

d'un chapeau de feutre aux bords étroits, ses filles s'enveloppaient de foulards foncés. Sawine et Dmitri avaient quitté leurs caleçons de "sac à patates" pour des pantalons en toile de tente...

Pour être fascinant, le récit de Nikolaï Oustinovitch n'en posait pas moins une multitude de questions auxquelles mon interlocuteur n'avait point de réponses.

L'itinéraire de la famille Lykov jusqu'à ce point extrême de rupture d'avec les hommes apparaissait trop flou. Il fallait aussi, sur l'exemple de ces personnes concrètes, étudier les traces d'un schisme qui avait fait couler tant d'encre. Mais plus importante encore que les questions de religion était pour moi l'interrogation : comment vivent-ils donc ?

Comment ces gens pouvaient-ils avoir survécu non pas sous les tropiques parmi les bananiers mais au cœur de la taïga sibérienne où la neige vous monte à la ceinture et les froids dépassent les moins trente ? La nourriture, les vêtements, les accessoires quotidiens, le feu, l'éclairage, l'entretien du potager, la lutte contre les maladies, le décompte du temps – comment s'y prenaient-ils et avec quoi, par quels efforts et quelles connaissances ? Les hommes ne leur manquaient-ils pas ? Et comment les jeunes Lykov, que la taïga avait vu naître, concevaient-ils le monde environnant ? Quels étaient leurs rapports entre eux et avec leurs parents ? Que savaient-ils de la taïga et de ses habitants ? Comment voyaient-ils la vie "séculière" ? Car enfin, ils connaissaient l'existence de cette vie. Ne fût-ce qu'en voyant les avions passer dans le ciel.

Réalité non négligeable : il existe des questions de sexe, l'instinct de la perpétuation de la vie. Comment la mère et le père, qui savaient ce que l'amour voulait dire, avaient pu priver leurs enfants de ce bonheur offert à

tout ce qui vit sur terre ? Enfin, la rencontre avec les hommes. Pour les cadets de la famille ce fut, sans conteste, un bouleversement. Qu'apporta-t-elle aux Lykov ? de la joie ? ou peut-être le regret que leur secret fût dévoilé ? Beaucoup d'autres inconnues, excitantes, concernant cette vie occulte, subsistaient.

Nikolaï Oustinovitch et moi, assis dans l'hôtel moscovite, avons jeté sur le papier toute une colonne de questions. Il fut décidé qu'à la venue de l'été, lorsque cette contrée perdue deviendrait accessible, nous rendrions visite aux Lykov.

# CE COIN DU MONDE

*Septembre 1982*

Aujourd'hui, alors que j'écris ces lignes dans une maison de Moscovie dotée d'une installation électrique, d'un téléphone et d'un téléviseur où je vois quatre hommes et une femme me sourire en flottant dans l'apesanteur spatiale, tout ce que j'ai vu en juillet me paraît irréel. Une sorte de long rêve dont le souvenir se fait insistant. Pourtant cela fut ! J'ai devant moi quatre carnets souillés par la pluie et les aiguilles de cèdre, avec des moustiques écrasés entre les pages. Voici la carte où figure l'itinéraire de notre équipée. Voici enfin, classée dans des enveloppes, la pellicule que je rapporte avec ses couleurs vraies qui font revivre tous les détails du voyage.

Prenez une carte et jetez un œil sur le cœur de la Sibérie, le bassin du fleuve Iénisseï. Ici se trouve un territoire, celui de Krasnoïarsk, riche en réserves naturelles. Au sud, où l'Abakan se jette dans l'Iénisseï, les pastèques, les melons et les tomates ne mûrissent pas moins bien que dans les steppes d'Astrakhan. L'"Italie sibérienne", dit-on parfois. Au nord, où l'Iénisseï se développe en mer, les rennes fouinent sous la neige en quête d'une nourriture indigente et les hommes ne vivent que des produits d'élevage de cet animal. Du sud au nord, sur des milliers et des milliers de kilomètres, c'est la steppe, la steppe forêt, une vaste bande de taïga, la toundra forestière, la zone polaire. La "mise en valeur" de cette région fait couler beaucoup d'encre. Mais saurait-on s'étonner qu'il y ait

encore des “trous d’ours”, des “taches d’ombre”, des lieux où l’homme n’a jamais mis le pied !

L’endroit qui nous intéresse se trouve au sud de la Sibérie, dans le Khakaze, où les monts de l’Altaï rejoignent ceux du Saïan. Cherchez la source de l’Abakan et pointez votre doigt vers la rive droite de son cours naissant... Voici l’endroit vers lequel nous avons voyagé et duquel nous sommes, plus tard, sortis à grand-peine.



Paysage des monts Saïan.

La planète Terre dans sa jeunesse s’est hérissée ici de cimes

montagneuses si enchevêtrées que l'endroit devint inaccessible. "Aucune route, aucune piste praticable. Quelques sentiers à peine visibles, masqués par la taïga, peuvent servir au déplacement d'hommes robustes et endurants, encore n'est-ce qu'au prix d'un certain risque" (extrait d'un compte rendu d'une expédition géologique). "Il faut, pour pénétrer dans cette zone, surmonter plusieurs barrières naturelles de plus en plus hautes et abruptes à mesure qu'on progresse en profondeur", lisons-nous dans un autre rapport.

En Sibérie les rivières ont toujours offert aux hommes les voies de communication les plus sûres. Mais l'Abakan, qui prend sa source en ce lieu, se montre si turbulent et si périlleux que seules deux ou trois têtes brûlées, vieux chasseurs du pays, se risquent à en remonter le cours sur des canots pointus comme des brochets. Et pas une âme qui vive le long de la rivière. La première localité, le village d'Abaza, se trouve à deux cent cinquante kilomètres de notre objectif.

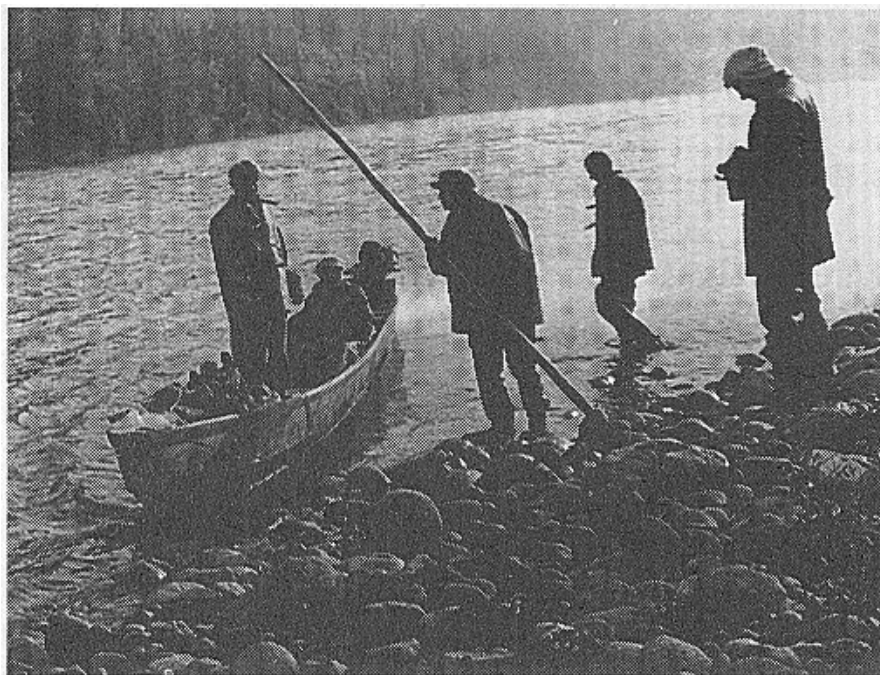
J'anticipe un peu sur le récit pour illustrer mon propos. Au retour du "potager" de la taïga nous fûmes surpris par une vague de mauvais temps qui nous coïncia pour longtemps à la base géologique dans l'attente de l'hélicoptère. Nous avons déjà fait le tour de toutes les distractions possibles et imaginables : quatre bains de vapeur à l'étuve, plusieurs visites des installations de forage dans la taïga, la cueillette des myrtilles, la chasse photographique à l'écureuil, la pêche à l'ombre, le tir au pistolet dans des boîtes de conserve, le bavardage. Enfin, n'y tenant plus, l'un de nous parla du canot amarré dans un renforcement de la rivière. "Le canot ? a fait le chef de prospection géologique. Et si le voyage finit par un faire-part encadré de noir avec les signatures des « collègues compatissants » ? Vous n'en aurez plus rien à foutre, mais moi, j'irai au tribunal." Gênés, Nikolai Oustinovitch et moi fîmes machine arrière. Mais au dixième jour je crois, où il pleuvait des cordes, le mot "canot" refit doucement surface. "Bon, dit le chef. Risquons ! Mais je monte avec



vous.”

Nous embarquâmes. Six hommes et trois cents kilos de cargaison : le matériel photo, un bidon d'essence, un moteur de rechange, des perches, une hache, des ceintures de sauvetage, des impers, un seau d'ombres salés, du pain, du sucre, du thé... Tout cela fut logé dans le canot d'Abaza qui en avait vu d'autres. Au gouvernail s'installa Vaska Denissov, foreur de métier, un garçon adroit, rompu à l'exercice, mais qui n'était alors que le challenger des quelques braves gaillards connus pour avoir barré sur l'Abakan.

La peur a les yeux grands et le péril n'est peut-être pas aussi grave qu'il n'y paraît. Mais, hou la la ! Je vous assure que le ciel dansa plus d'une fois sous nos yeux. Dans sa gorge étroite l'Abakan file impétueusement, s'épandant en filets d'eau multiples, provoquant des amoncellements d'arbres arrachés, rebondissant sur les pierres. Notre canot n'était qu'un jouet de bois que la rivière, à sa guise, pouvait fracasser sur des rochers, renverser sur les rapides, jeter sur des amas de tronc. L'eau ne coulait pas, elle volait. Le torrent se déversait parfois avec une violence telle que l'embarcation semblait portée par un tapis d'écume. En ces instants nous gardions le silence et pensions à nos proches.



Remontée de l'Abakan en bateau.

Mais que le barreur soit loué, il n'y eut pas d'accident. Vaska avait la main sûre, sachant dans quel filet d'eau s'engager et à quelle seconde tourner le gouvernail, où donner libre cours au canot, où freiner son élan et où avancer à la perche. Il pressentait les rochers tapis sous l'eau sur lesquels plus d'un canot avait volé en éclats... Comme voie fluviale la partie haute de l'Abakan est incertaine et dangereuse, mais qui a fait cette route une fois dans sa vie saura pour toujours ce qu'est la beauté vierge et sauvage que l'homme n'a touchée que de l'œil.

La nature nous souriait. Nous fîmes la moitié du chemin sous le

soleil. Baignant leur pied dans la rivière, les montagnes épandaient un parfum résineux de juillet. Rocheuse, drapée de lilas, la berge flamboyait de fleurs. Le ciel envoyait un bleu pénétrant. La rivière à ses tournants ouvrait ou cachait tour à tour à nos yeux un chapelet de monts mystérieux. A chaque instant elle pouvait nous révéler quelque secret de la taïga : un ours dressé sur une langue de terre, un cerf, un élan, un coq de bruyère... Merci au mauvais temps de nous avoir jetés dans l'étreinte de l'Abakan.

Deux jours de voyage avec une nuit passée dans une cabane d'hivernage. Un périple qui nous parut bien plus long. Deux cent cinquante kilomètres et pas un abri humain ! Quand, filant sur l'eau, nous aperçûmes le panache de la première cheminée, tout le monde s'écria en chœur : "Abaza !!!" La première localité de l'Abakan nous semblait en cet instant le centre de l'univers.

Ainsi fut effectué notre retour de chez les Lykov. Si je commence par la fin le récit de ma rencontre avec ces gens au destin exceptionnel, c'est pour mieux montrer leur éloignement des autres hommes et le pur hasard de leur découverte.

Nous passâmes la nuit à Abaza en considérant, cette fois, d'un oeil neuf ce bourg contigu à la taïga.

C'était véritablement la capitale de la contrée. Plusieurs centaines de canots semblables au nôtre étaient amarrés au port. On y transporte le foin, le bois, les champignons, les baies, les pommes de cèdre. On s'y embarque pour aller pêcher ou chasser. Sur la rive des menuisiers confectonnaient de nouvelles barques. Les vieilles femmes allaient au bord de l'eau se reposer sur les bancs, les amoureux s'y promenaient le

soir, des gars traînaient près des embarcations, d'autres testaient et réparaient des moteurs ou, revenant comme nous d'un voyage sur l'eau, racontaient ce qu'ils venaient de voir ou d'endurer.

Les palissades et les jardins de maisons sibériennes sympathiques et confortables s'étiraient jusqu'aux quais. Les pommes mûrissaient près des maisons. Les potagers dégageaient une odeur d'aneth et de tournesol que réchauffait le soleil. Des habitations s'échappaient l'arôme résineux des bûches soigneusement empilées. C'était samedi et de chaque jardin s'envolait la fumée des bains russes. Les génisses et les *Lada* se partageaient pacifiquement l'herbe et le goudron des larges et coquettes rues du bourg. Des affiches annonçaient la venue prochaine d'un acteur de cinéma célèbre. Sur un tableau de petites annonces nous lûmes sans surprise l'affichette : "Echangerais logement à Leningrad contre logement à Abaza." Mineurs, bucherons, géologues et chasseurs habitent la région. Tous aiment avec fidélité leur pittoresque et sympathique Abaza. Tel est ce bourg à l'orée de la taïga.

Nous cherchions quelque audacieux aventurier qui ait remonté la rivière pour l'interroger sur la nature de la contrée et tout ce que nous n'avions pu apprendre auprès des Lykov et des géologues, par manque de temps ou par oubli. Nous trouvâmes chez lui le chasseur Youri Moganakov et passâmes la soirée ensemble. "La taïga n'est pas pauvre, là-bas ! Beaucoup de plantes qui poussent, beaucoup de bêtes qui courent, nous dit le chasseur. Mais la taïga c'est la taïga. Dans les montagnes la neige tombe dès septembre et reste jusqu'au mois de mai. Elle peut même tenir plusieurs jours en juin. En hiver on s'y enfonce jusqu'à la taille et le thermomètre tombe à moins cinquante. La Sibérie !"

Youri avait entendu parler des Lykov. L'année passée la curiosité l'avait poussé jusque dans leur "niche". Que pensait-il de leur existence en pleine taïga ? Le chasseur avouait aimer la taïga et s'y enfonce

toujours avec joie, “mais j’ai plus de plaisir encore à revenir ici, à Abaza”. “Enterrer son existence dans la taïga sans hommes, ni sel, ni pain, c’est un mauvais pas. Je crois que le père Lykov l’a compris.”

Comment les Lykov avaient-ils pu remonter l’Abakan si haut alors que seuls quelques téméraires se risquaient de nos jours à défier la rivière sur un canot équipé de deux puissants moteurs ? “Ils menaient leur canot par le halage et par les perches. Tout le monde faisait ça, dans le temps. On n’allait pas loin, c’est vrai. Mais Karp Lykov, je l’ai bien vu, est un *kerjak* [Ce mot russe désigne les vieux-croyants, les adeptes des rites, des us et coutumes de la vieille-foi. (N.d.T.)] d’une trempe spéciale. Il a forcé le passage ! Il a fallu une huitaine de semaines sans doute pour couvrir aujourd’hui ce que je fais en deux jours.”

... Deux heures seulement avaient suffi à l’hélicoptère pour rejoindre le “terrier” de la taïga. A dix heures du matin nous avions pris l’air et à midi nous cherchions des yeux le point d’atterrissage.

# LA RENCONTRE

*Septembre 1982*

Deux heures durant nous survolâmes la taïga, montant de plus en plus haut dans le ciel. L'altitude grandissante des montagnes nous y contraignait. Douces et tranquilles dans les environs d'Abaza, ces montagnes devenaient de plus en plus austères et inquiétantes. D'abord verte, accueillante et ensoleillée, la vallée s'étrécissait peu à peu pour se transformer, au bout du voyage, en un précipice sombre et abrupt où brillait le fil argenté de la rivière.

“Nous y voilà !” me cria à l'oreille le commandant de bord.

Nous nous posâmes sur des galets près de la base des géologues. Une quinzaine de kilomètres nous séparaient encore du gîte des Lykov, situé en amont, perché sur la montagne. Mais il nous fallait un guide. La chose avait été convenue par radio avant notre départ d'Abaza. Et voilà qu'Erofeï Sazontievitch Sedov, sibérien de souche, maître foreur vigoureux, jetait dans la bouche ouverte de l'appareil des bottes de marais, des sacs à dos, une scie enveloppée de toile. De nouveau nous survolâmes l'Abakan dont nous suivions le tracé par la gorge étroite.

Parce qu'elle est bâtie à flanc de montagne, il est impossible de se poser près de la mesure des Lykov et la taïga n'offre pas d'autre “calvitie” que leur jardin potager. Il y a toutefois un marécage de montagne que l'appareil, sans pouvoir s'y poser, peut effleurer. Les pilotes décrivent prudemment plusieurs cercles pour approcher la clairière où l'eau brille dangereusement dans l'herbe. Au cours de cette manœuvre d'approche, nous aperçûmes le fameux jardin des Lykov.

Un “jardin” ! Des rangs de pommes de terre coupent transversalement la pente avec, çà et là, quelques légumes verts. A côté s’élève une chaumière noircie. Deux silhouettes s’en détachèrent alors que nous décrivions notre deuxième boucle : un homme et une femme. Les mains en visière, ils observaient l’hélicoptère. L’apparition de l’engin leur annonçait la venue de visiteurs.

Une fois l’appareil suspendu au-dessus du marécage, nous jetâmes nos ballots sur l’herbe avant de sauter sur des coussins de mousse humide. Une minute plus tard, sans avoir mouillé ses roues, l’hélicoptère s’éleva lestement dans le ciel pour disparaître instantanément derrière la crête boisée de la montagne.

Le silence... Un silence assourdissant bien connu de ceux qui, en l’espace de quelques secondes, comme des parachutistes, descendent d’un hélicoptère. Erofeï nous a confirmé la triste nouvelle que nous venions d’apprendre à Abaza : de la famille Lykov ne restaient plus que deux personnes, le vieux et sa fille cadette Agafia. Les trois autres, Dmitri, Savvine et Natalia, étaient morts l’automne passé, presque à la chaîne, prématurément.

“Avant, ils sortaient tous les cinq au bruit de l’hélicoptère. Maintenant, comme vous l’avez vu, ils ne sont plus que deux...”

Evoquant pour nous les causes de ces décès inattendus, notre guide prit par mégarde la mauvaise direction. Pendant deux heures nous errâmes dans la taïga en croyant avancer vers l’isba dont, tout au contraire, nous nous éloignions. Quand nous comprîmes notre erreur, nous jugeâmes préférable de revenir au marécage puis, de là, recommencer.

Après une heure de marche le long d’un sentier que nous connaissions par le témoignage des géologues, nous aperçûmes l’objectif de notre voyage, une *izbouchka* enfoncée dans la terre jusqu’à la

fenêtre, noircie par le temps et les pluies, entourée de pieux, encombrée jusqu'au toit de tout un fouillis domestique – baquets et seaux d'écorce de bouleaux, bûches, cuves et tonnelets creusés dans le bois, ainsi que d'autres ustensiles à l'usage inconnu pour un œil non avisé. Dans le monde humain j'aurais pris pour un bain russe cette construction plantée sous un grand cèdre. Mais c'était une maison d'habitation qui avait tenu près d'une quarantaine d'années dans la solitude.

Les rangs de pommes de terre, qui montaient en escalier dans la montagne, l'îlot vert foncé de chanvre au beau milieu et le carré de seigle, grand comme un terrain de volley-ball, tout cela confèrait un air paisible et humain à un endroit arraché par un effort immense, sans doute, à la taïga.

On ne voyait personne, pourtant. Pas un jappement de chien, pas un gloussement de poule ni aucun autre bruit habituel à toute habitation. Un chat à l'aspect plutôt sauvage, après nous avoir dévisagés avec suspicion du haut du toit, sauta pour se jeter comme une flèche dans le chanvre. Un bruant prit son vol pour s'élever au-dessus du torrent plein d'écume.

— Karp Ossipovitch ! Etes-vous vivant ? cria Erofeï en s'approchant d'une porte dont le linteau lui arrivait à peine à l'épaule.

Quelque chose bougea dans l'isba. La porte grinça et nous vîmes un vieillard jaillir au soleil. Nous l'avions réveillé. Il se frotta les yeux, puis les plissa en caressant du creux de la main sa barbe ébouriffée. Enfin il s'exclama :

— Seigneur, Erofeï !...

Le vieillard était manifestement content de la rencontre. Sans nous tendre la main il s'approcha puis, croisant les bras sur sa poitrine, s'inclina devant chacun des visiteurs.

— On a attendu, attendu longtemps. On a pensé à un hélicoptère de



pompier. Dans la tristesse on s'est endormis.

Le vieux reconnut Nikolai Oustinovitch qui était venu l'année précédente.

— Et voilà un visiteur de Moscou. Un ami. Il s'intéresse à votre vie, dit Erofeï.

Le vieux décrivit une révérence prudente à mon attention :

— Soyez le bienvenu, soyez le bienvenu. . .

Le temps qu'Erofeï raconte notre atterrissage et notre erreur de route stupide, je pus observer soigneusement le vieil homme. Il n'était plus vêtu du "sac à patates" comme les géologues l'avaient découvert et dépeint. Son chapeau de feutre, un cadeau, le faisait ressembler à un apiculteur. Il portait un pantalon et une chemise manufacturés. A ses pieds, des bottes de feutre. Sous son chapeau, un tissu noir qui le protégeait des moustiques. Légèrement courbé, il n'en paraissait pas moins vigoureux et alerte pour ses quatre-vingts ans. Un langage clair, sans aucun défaut d'expression imputable à son âge. Au lieu du *tak* russe, qui exprime le consentement, il employait le mot *édak* sans doute originaire de la langue ancienne. Légèrement sourd, il ne cessait d'arranger son foulard près de son oreille et de se pencher vers son interlocuteur. Son regard était attentif et vigilant.

Alors que nous évaluions les récoltes du jardin, la porte de la mesure s'entrouvrit, laissant s'échapper Agafia, telle une souris, qui ne cacha pas sa joie d'enfant de voir des gens. Elle aussi, les mains jointes, s'inclina devant nous humblement.

— La machine a volé longtemps, longtemps... Mais point de bonnes gens en vue... dit-elle d'un ton chantonnant en étirant chaque mot.

C'est ainsi que parlent chez nous les bienheureux. Et il nous fallut faire un effort pour ne pas donner dans la condescendance de ton dont on use ordinairement à l'égard de ces gens-là.

Il était impossible de lui donner un âge. A en juger par les seuls traits de son visage, on aurait dit moins de trente ans. Mais le teint de sa peau avait quelque chose d'anormalement blanc et de malsain, un peu comme ces germes de pomme de terre montés à la faveur d'une obscurité chaude et humide. Agafia portait une chemise noire en toile de sac qui descendait jusqu'aux talons. Les jambes nues. Un épais tissu noir sur la tête.

Nos hôtes étaient maculés de taches de suie, comme des ramoneurs. Il s'avéra qu'avant notre arrivée ils avaient lutté pendant quatre jours d'affilée contre un incendie de taïga qui léchait leur demeure. Le vieillard nous conduisit derrière son jardin où nous vîmes des arbres carbonisés. Un arbrisseau – une myrtille – croustillait sous nos pas. Et cela “à trois jetées de pierre” du potager.

Le mois de juin, dont les pluies inondaient Moscou pour la énième fois, se révélait sec et ardent sur la taïga sibérienne. Quand les orages avaient éclaté, des incendies s'étaient déclarés çà et là. C'est alors qu'un éclair “a frappé un vieux cèdre qui s'est embrasé comme chandelle”. Par bonheur, à défaut de vent, le sinistre avançait vers la demeure en rampant.

— Ce feu, petit papa et moi l'arrosions d'eau, le fouettions de rameaux, le couvrons de terre. Mais il s'approchait toujours plus, toujours plus... dit Agafia.

Une chose était sûre : cette pluie salvatrice, le Seigneur la leur avait envoyée. De même que l'hélicoptère qui, ce jour-là, avait tourné sur leurs têtes.

— La machine nous a réveillés. Quand elle est partie et que vous n’êtes pas venus, on s’est recouchés. On a perdu beaucoup de forces, dit le vieux.

L’heure vint de déboucler les sacs à dos. Les présents, ce moyen antique de manifester son amitié, furent accueillis avec empressement. Le vieux tendit des mains reconnaissantes, pour recevoir une combinaison de travail, un blouson de toile, une boîte à outils, un paquet de bougies. Il eut un mot de gratitude, un regard de politesse, puis enveloppa chaque présent dans une écorce de bouleau et rangea le tout sous l’avant-toit. Plus tard nous découvrîmes tout un entrepôt d’articles de quincaillerie, des pièces de tissu et de caoutchouc. Les visiteurs ne venaient jamais les mains vides.

A Agafia nous offrîmes des bas, des étoffes, un nécessaire à couture. (“Un dé à coudre !...” s’exclama-t-elle joyeusement en brandissant devant son père l’objet métallique.) Plus grande encore fut sa joie à la vue d’un tablier de coton imprimé, d’un foulard et de moufles rouges cousues par une habile main de femme. Pour nous faire plaisir Agafia noua le foulard par-dessus celui dans lequel elle avait dormi et combattu le feu. Elle ne le quitta pas de la journée.

A notre étonnement, le savon et les allumettes furent rejetés : “Ça nous est défendu.” Même son de cloche quand j’ouvris une boîte de carton contenant des vivres apportés de Moscou. Il y avait un peu de tout, des petits gâteaux, du pain, des biscottes, du raisin sec, des dattes, du chocolat, du beurre, des conserves, du thé, du sucre, du miel, du lait concentré. Le tout fut courtoisement repoussé par deux mains levées. Seule la boîte de lait concentré, tenue un moment par le vieillard hésitant, fut posée au pied de l’isba, “pour les chats”...

Nous eûmes le plus grand mal à les convaincre d’accepter les citrons – “vous en avez grand besoin en ce moment”. Après une pluie de

questions (“mais où est-ce que ça pousse ?”), le vieux en remplit le bas de sa chemise, priant Agafia de les porter au torrent pour qu’ils s’y conservent jusqu’au soir. (Le lendemain nous vîmes le vieillard et sa fille presser les fruits dans une timbale, suivant nos consignes, puis en renifler la peau avec curiosité.)

Ensuite notre tour vint de recevoir les cadeaux. Agafia fit le tour des visiteurs avec un sac, versant des noix de cèdre dans les poches. Elle apporta un baquet en bouleau plein de pommes de terre. Le vieux nous proposa un endroit pour faire du feu puis, refusant poliment de partager notre repas (“Ça nous est défendu”), il se retira avec Agafia dans sa mesure pour y prier.

Le temps que cuisent les pommes de terre, je fis le tour de la “propriété” des Lykov. Elle s’étendait en un lieu choisi soigneusement et, sans doute, après mûre réflexion. A l’écart de la rivière et assez haut sur la montagne, le domaine se dérobaît à tous les regards des voyageurs éventuels. Le relief et la taïga faisaient écran aux vents. A proximité de la demeure grondait un torrent d’eau pure et froide. Le mélèze, le sapin, le cèdre et le bouleau donnaient à ces gens tout ce qu’ils avaient la force d’en prendre. Rien ne repoussait le gibier. Des myrtilles et des mûres à portée de la main, du bois de chauffage à deux pas, des pommes de cèdre qui tombaient carrément sur le toit de la maisonnette. Seul inconvénient pour le potager, une pente qui manquait de douceur. Mais une pomme de terre d’un vert dru, un seigle déjà jaune, des gousses de pois au gonflement naissant... Soudain je me surpris à regarder ces choses avec l’œil d’un vacancier à sa datcha. Attention ! corrigeai-je, la poignée de main, la présence humaine la plus proche n’est pas à une heure de route, mais à deux cent cinquante kilomètres d’une taïga impénétrable. Et l’on ne vit pas ici depuis trente jours, mais depuis bientôt quarante ans ! Quel était le prix de ce pain, de ce feu dans le poêle ? Comment résister au rêve d’avoir des ailes pour s’envoler ailleurs,

n'importe où, loin d'ici ?... Aux abords de l'isba j'examinai les vieilleries qui traînaient. Une lance en mélèze à la pointe forgée à la main... Une hachette complètement émoussée... Une hache tout juste bonne à couper des branches... Des skis ressemelés de peaux de bête... Des houes... Les pièces d'un métier à tisser... Une quenouille en pierre... Tous ces ustensiles traînaient désormais sans utilité. On ne semaît plus le chanvre que par habitude. Les visiteurs avaient apporté des mètres de tissu qui ne seraient pas usés de sitôt. Et tout un fourbi logé sous le toit et dans l'abri installé au bord du torrent : un rouleau de fil de fer, cinq paires de bottes, des chaussures de sport, une casserole émaillée, une pelle, une scie, un pantalon en toile ciré, un rouleau de tôle, quatre faucilles...

“Toute une richesse, il y en a pour plus d'une vie !” soupira Karp Ossipovitch qui s'était approché sans bruit dans ses bottes de feutre. Se décoiffant, il pria dans la direction des deux croix dressées sur les tombes : “Paix à leur âme, ils n'ont plus besoin de faucilles, ni de haches.

Le vieux me montra un garde-manger monté sur des perches hautes, “pour protéger les vivres des rongeurs et des ours”, une cave de stockage des pommes de terre, un foyer de pierre au seuil de la mesure où Agafia préparait le dîner sur un petit feu. J'examinai le toit de l'isba. Il n'était pas monté dans le désordre que j'avais cru voir initialement. En forme de gouttières, les pièces de mélèze fendues étaient disposées comme les tuiles des maisons européennes...

Les nuits sont froides dans ces montagnes. Nous n'avions pas de tente. Agafia et son père, nous voyant nous installer près du feu avec nos moyens de fortune, nous invitèrent à passer la nuit dans la mesure. C'est par sa description que je veux achever le récit de mes premières impressions.

En nous baissant pour passer la porte, nous nous retrouvâmes dans une obscurité presque totale. La lumière du soir n'émettait qu'un rayon

bleuté par une fenêtre minuscule grande comme deux mains. Quand Agafia eut allumé et fixé une mèche de bois au milieu de la demeure, je pus tant bien que mal en regarder l'intérieur. Même à la lueur de la mèche les murs étaient noirs : la suie, vieille de plusieurs années, ne reflétait plus la lumière. Le plafond bas, lui aussi, était noir comme charbon. Des perches horizontales couraient sous le plafond pour le séchage du linge. A la même hauteur, des étagères longeaient le mur, chargées de récipients en écorce de bouleau pleins de pommes de terre séchées et de graines de cèdre. Plus bas, de larges bancs s'étiraient le long des murs. Comme en témoignaient quelques guenilles, on y dormait de même qu'on pouvait s'y asseoir.

A gauche de l'entrée, se dressait un poêle en pierres naturelles, qui encombrait le gros de l'espace. Le tuyau du poêle, constitué de dalles rocailleuses cimentées par de l'argile et enserrées par des cordes de bouleau, s'échappait non par le toit mais par le mur. C'était un petit poêle, mais un poêle russe avec ses deux étages. Sur sa première marche, dans une couche d'herbes de marais séchées, dormait et trônait le chef de la maisonnée. Plus haut s'entassaient des baquets d'écorce, grands et petits. A droite de l'entrée s'élevait sur ses pattes un autre poêle, métallique celui-ci. Son tuyau en coude sortait également par le mur. "Ici, en hiver, on aurait pu congeler des loups. Alors on leur a fabriqué ce poêle à bois. Je me demande encore comment nous avons réussi à le traîner jusque-là..." dit Erofeï dont ce n'était pas la première nuit dans ces murs.

Au milieu de la demeure se tenait une petite table travaillée à la hache. Et rien d'autre. On manquait d'espace. La surface de ce terrier faisait environ six pieds sur cinq. Restait à savoir comment avaient pu s'entasser, de longues années durant, six adultes des deux sexes.

"C'était la misère..."

Le vieillard et sa fille parlaient sans crispation, en y prenant plaisir. Mais souvent la conversation était interrompue par leur envie subite de prier. Tournés vers un coin de la pièce où se trouvaient vraisemblablement des icônes que l'obscurité rendait invisibles, le père et son enfant chantaient leurs prières, gémissaient, soupiraient bruyamment tout en égrenant leur *lestovka*, ce chapelet des vieux-croyants qui sert à faire le compte des prosternations. La prière s'achevait aussi subitement qu'elle avait commencé et la conversation reprenait à l'endroit même où elle avait été suspendue...

À l'heure voulue, le vieux et sa fille entamèrent leur dîner de pommes de terre qu'ils tamponnaient dans du gros sel dont ils récupéraient précautionneusement, sur leurs genoux, les grains pour les remettre dans la salière. Agafia pria ses invités d'apporter leurs timbales pour y verser du "lait de cèdre". À base d'eau froide, la boisson ressemblait à du thé au lait. C'était presque bon. Agafia l'avait préparée sous nos yeux, écrasant les graines dans un mortier de pierre, les diluant à l'eau dans un récipient d'écorce avant de filtrer le tout... Elle n'avait aucune notion de la propreté. La guenille couleur de terre à travers laquelle elle passait le breuvage lui servait aussi d'essuie-mains. Mais, bon, nous bûmes le "lait" en disant le plus grand bien de cette boisson, ce qui procurait à Agafia un plaisir manifeste.

Après le dîner la conversation tourna d'elle-même sur la question du bain. Il n'y avait pas d'étuve chez les Lykov. Ils ne se lavaient pas. "Ça nous est défendu", dit le vieux. Agafia corrigea son père, disant que sa sœur et elle s'étaient parfois lavées dans une cuve de bois creusé, l'été, quand on pouvait chauffer l'eau. Quant aux habits, ils les lavaient quelquefois à l'eau en y ajoutant de la cendre. Aucun balai n'avait jamais effleuré le sol de la mesure. Un sol qui s'enfonçait mollement sous nos pas. Et lorsque Nikolai Oustinovitch et moi étendîmes à terre un morceau de toile de tente militaire, je prélevai une poignée de ce "tapis" pour

examiner dehors sa composition, à la lampe de poche. Il y avait là des épiluchures de légumes, des écales [coquilles. (*Jimroc*)] de cônes de cèdre et des teilles de chanvre. Nous nous couchâmes sans nous déshabiller sur ce sol moelleux, les sacs à dos en guise d'oreiller. Après avoir allongé son corps herculéen sur un banc, Erofeï ne tarda pas à annoncer par un ronflement qu'il s'endormait. Karp Ossipovitch, sans quitter ses bottes, s'installa sur le poêle, dans son lit d'herbes, après l'avoir arrangé d'un geste de main rapide. Agafia souffla la mèche et se blottit sans se déshabiller entre la table et le poêle. Contrairement à mon attente, aucune bestiole ne s'agitait parmi nos pieds nus ni ne cherchait à boire notre sang. Sans doute les Lykov étaient-ils parvenus à se dérober aux parasites, corollaires de la vie humaine, pour lesquels l'absence d'étuve, de savon et d'eau chaude aurait constitué une aubaine inespérée. Peut-être le chanvre avait-il fait son travail. Quand j'étais gamin, à la campagne, je me souviens qu'on employait le chanvre contre les puces et les punaises...

L'aube de juillet envoyait déjà sa première lueur pâle mais je ne dormais toujours pas. Il y avait à l'intérieur, outre les hommes, deux chats et sept chatons pour qui la nuit était le moment privilégié des promenades dans tous les recoins. L'air était si malodorant et fétide qu'on avait l'impression qu'une seule étincelle aurait suffi à faire voler la baraque, avec ses rondins de bois et son écorce de bouleau.

N'y tenant plus, je sortis prendre l'air. La pleine lune trônait sur la taïga. Un silence absolu. La joue appuyée contre une serviette fraîche, je croyais vivre un rêve. Karp Ossipovitch, sorti pour uriner, me rappela à la réalité. Nous passâmes un quart d'heure à deviser sur les voyages spatiaux. Je lui demandai s'il savait que l'homme avait marché sur la Lune, qu'il y avait même roulé sur des chars. Le vieillard me dit en avoir entendu parler mais n'en pas croire un mot. La Lune n'était-elle pas un astre divin ? Qui d'autre que les dieux et les anges pouvaient s'y rendre ?



Et comment pouvait-on marcher et rouler la tête en bas ?

Après une bolée d'air je trouvai le sommeil pour environ deux heures.

Un bruit inhabituel me tira de ma couche. Erofeï et le vieil homme aiguisaient une hache sur une pierre. La veille au soir nous avions promis aux Lykov de les aider à mettre en place la petite isba dont ils avaient entrepris l'installation quand ils étaient encore cinq.

# CONVERSATION A LA CHANDELLE

Ce jour-là nous aidâmes les Lykov à construire une nouvelle chaumière dans leur jardin “de réserve”. Nous montâmes les poutres sur les murs de rondins, les pièces de bois pour le plafond et la charpente. Karp Ossipovitch, en maître d’œuvre affairé, était partout. “Qui s’appête à mourir doit semer le blé”, répéta-t-il plusieurs fois, comme pour prévenir la question : à quoi bon bâtir à quatre-vingts ans passés ?

Après le déjeuner notre travail fut interrompu par une pluie subite et nous trouvâmes refuge dans la vieille isba.

Me voyant éprouver de la peine à prendre des notes dans l’obscurité, Karp Ossipovitch eut le geste généreux de m’offrir une “lumière de fête” en m’allumant une bougie sortie de la réserve qu’Erofeï avait complétée la veille. Agafia, profitant de ce rayonnement, ne manqua pas l’occasion de montrer qu’elle savait lire. Après avoir demandé respectueusement “Est-ce permis, petit papa ?”, elle prit dans un coin, sur une étagère, des livres enfumés, enveloppés d’une couverture de bois et bouclés par une fermeture. Elle nous montra aussi les icônes. Mais la suie, accumulée par les années, y était si épaisse qu’on ne voyait rien d’autre que de simples planches noires.

Ce soir-là nous parlâmes de Dieu, de la foi, des circonstances ayant poussé les Lykov en ce lieu. En nouant la conversation Karp Ossipovitch fit subir à son interlocuteur moscovite un examen discret mais prudent. Que savais-je de la création du monde ? A quand cela remontait-il ? Et le déluge universel ?

Le caractère pondérément académique de l’entretien changea dès

qu'il fut question d'histoire. Le tsar Alexeï Mikhaïlovitch (Alexis), son fils Pierre, le patriarche Nikon avec "sa manière diabolique de se signer des trois doigts", ces personnages étaient pour Karp Ossipovitch des ennemis intimes et organiques irréversibles. Le vieillard parlait d'eux comme si quelque cinquante ans seulement, et non trois siècles, le séparaient de leur règne.

A Pierre I<sup>er</sup> (qui "trancha la barbe des chrétiens et s'empuantit de tabac"), Karp Ossipovitch réservait des mots particulièrement virulents. Il comparait le tsar, "antéchrist à visage humain", à un marchand du début du siècle qui avait trompé les vieux-croyants de vingt-six pouds de sel...

Le drame des Lykov plonge ses racines dans une histoire vieille de trois siècles qui a pour nom le *raskol*, le schisme. A ces mots beaucoup penseront à *la Boyarde Morozova*, toile éloquent de la galerie Trétiakov où Sourikov a illustré les haines qui déchiraient la Russie au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Morozova, toutefois, n'est point la seule personnalité notable du schisme. Ce fut un drame aux couleurs contrastées. Le tsar dut écouter les reproches et les lamentations des "gens de Dieu", les bienheureux. Les boyards firent alliance avec les misérables. De hauts dignitaires ecclésiastiques, ayant épuisé leur patience dans la polémique, s'entre-arrachèrent les barbes. Le trouble s'étendit aux *streltsy* [Formation de mousquetaires intégrée vers 1550 à l'armée russe par Ivan le Terrible ; elle se révolta contre Pierre le Grand qui l'écrasera. (N.d.T.)], aux paysans, au peuple des artisans. Les deux parties s'accusaient d'hérésie, se maudissaient et s'excommuniaient mutuellement. Les vieux-croyants les plus récalcitrants furent jetés dans des oubliettes, on leur coupa la langue, on les brûla vifs dans des constructions de bois. L'ombre froide du schisme traversa même la famille du tsar dont l'épouse Marie puis la sœur Irène plaidèrent plus d'une fois la cause des meneurs vieux-croyants réduits à la disgrâce.

Pourquoi ce déchaînement de passions ? En apparence, pour des broutilles. Dans sa volonté de renforcer la foi orthodoxe et l'Etat, le tsar

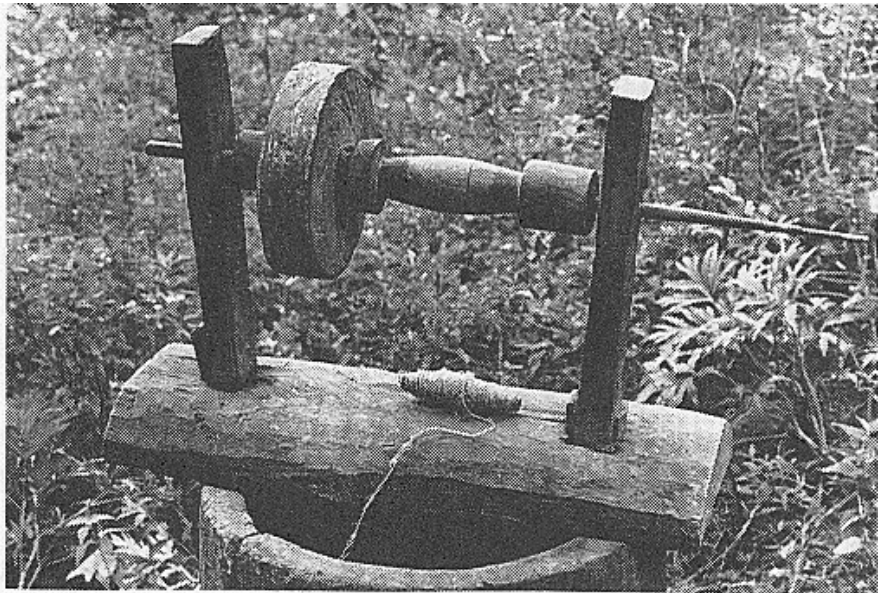
Alexis et le patriarche Nikon avaient envisagé et mis en œuvre une réforme de l’Eglise (1653) qui reposait sur le collationnement et la correction de textes religieux. Traduits du grec à l’époque où le prince Vladimir christianisait la Russie païenne (988), ces textes avaient été dénaturés à force d’être recopiés. Les traducteurs avaient compris certaines choses de travers et les copistes bâclé leur travail, des contresens avaient surgi... En six siècles et demi une foule d’inexactitudes et d’incohérences s’était accumulée. Aussi fut-il décidé de se tourner vers le texte source et de tout corriger.

Et ça commença ! Car ces incohérences étaient entrées dans les habitudes. Les corrections choquaient l’oreille et semblaient miner la foi. Une sérieuse opposition se dressa contre le collationnement. Et ce parmi toutes les couches religieuses, grands prélats, boyards, princes, mais aussi popes, *streltsy*, paysans et bienheureux. “On lève la main sur la vieille-foi !” tel fut le cri de l’opposition.

La protestation se cristallisa particulièrement sur des divergences qui, vues aujourd’hui, apparaissent dérisoires. Nikon affirmait que les processions d’Eglise devaient se faire non plus dans le sens du soleil mais à l’envers ; qu’il fallait doubler et non tripler l’alléluia ; qu’une prosternation se faisait non pas à terre, mais à hauteur de la ceinture ; qu’il convenait de se signer comme les Grecs, avec trois doigts et non deux. Il ne s’agissait donc pas de foi mais de rites liturgiques portant sur des détails somme toute infimes. La ferveur religieuse et l’attachement aux dogmes, toutefois, ne connaissent pas de frontières. La Russie entière s’ébranla.

D’autres éléments tendaient-ils à accentuer le fanatisme de l’opposition ? Oui. La réforme de Nikon coïncidait avec la généralisation du servage. Aussi ces innovations furent-elles associées par les consciences à une perte des dernières libertés du peuple et du “saint

passé”. La Russie des boyards redoutait à l’époque les nouveautés venant d’Europe auxquelles le tsar Alexis ne barrait guère la route, voyant son pays se prendre les pieds dans le cafétan oriental. Les gens d’Eglise non plus ne virent pas le “nikonisme” d’un bon œil, sentant la main ferme du tsar qui cherchait à les assujettir à sa volonté. Bref, beaucoup étaient contre le “signe de croix à trois doigts”. Et le trouble nommé *raskol* commença.



Le rouet des Lykov. Le modèle était d’usage dans la Russie de Pierre I<sup>er</sup>.

Deux figures se détachent particulièrement du schisme russe. D’un côté, le patriarche Nikon, de l’autre, l’archiprêtre Avvakoum. Caractéristique intéressante, les deux hommes étaient issus du petit

peuple, Nikon comme fils de moujik, Avvakoum comme fils de simple pope. De plus, coïncidence stupéfiante, ils venaient tous les deux d'un même pays. Nikon (au nom laïc de Nikita) naquit dans le village de Veldemanovo, près de Nijni-Novgorod ; Avvakoum vint au monde à Grigorovo, à quelques verstes seulement de Veldemanovo... Il n'est pas exclu qu'ils se rencontrèrent dans leur enfance et leur adolescence, sans se douter qu'ils deviendraient un jour ennemis. Et quels ennemis ! Et Nikon et Awakoum étaient des hommes d'un rare talent. (Le tsar Alexis, qui avait toujours cherché ses appuis parmi les fortes personnalités, remarqua les deux hommes et les fit entrer dans son proche entourage. De Nikon il fit le patriarche de toutes les Russie, un titre qui, par sa grandeur, impressionne l'imagination !)

Mais si grande que soit la tentation d'évoquer en détail des personnalités aussi fascinantes qu'Avvakoum et Nikon, elle retarderait notre voyage sur l'Abakan. Penchons-nous un instant seulement sur la boyarde que Sourikov peignit sur un traîneau traversant Moscou.

Karp Ossipovitch ignore qui fut la boyarde Morozova. Mais celle-ci lui ressemblait indéniablement par sa ferveur, sa volonté de tout endurer pour ne point "se signer des trois doigts".

Amie de la première épouse du tsar Alexis, la jeune veuve Féodossia Prokofievna Morozova était une personne extrêmement riche (huit mille serfs, des montagnes de biens, un carrosse doré, des chevaux, des serviteurs). Sa maison devint le centre moscovite du *raskol*. Le tsar, qui toléra la situation pendant longtemps, finit par dire : "L'un de nous doit céder."

La toile de Sourikov nous montre Féodossia Prokofievna au moment où, portée par un traîneau de paysan, elle quitte Moscou pour l'exil. Toute l'atmosphère du *raskol* est là : des popes qui ricanent, de simples gens et des nobles aux visages tourmentés qui affichent leur

compassion pour la martyre, des nostalgiques du passé à l'allure austère, un bienheureux.

Avec, au centre, Morozova elle-même, et son signe de croix, symbole de ses convictions...

Revenons maintenant au sentier qui a conduit les Lykov en amont de l'Abakan, jusqu'à leur mesure. Un sentier, on le voit maintenant, qui remonte très loin dans le temps. Essayons de le suivre jusqu'au bout.

La mort du tsar Alexis (1676) ne contribua pas au dépassement du schisme. A l'inverse, le départ de Nikon, les épidémies de peste qui terrassèrent à l'époque plusieurs centaines de milliers d'hommes et le décès inattendu du monarque confortèrent les vieux-croyants dans la conviction que Dieu était de leur côté.

Le tsar et l'Eglise durent prendre des mesures sévères. Mais celles-ci ne firent qu'aggraver la situation. Il y eut des rumeurs de fin du monde. Cette conviction s'affirma tant et si bien que certains courants du schisme prônèrent le suicide "comme salut contre l'antéchrist". Les vieux-croyants se donnaient massivement la mort. S'enfermant dans des maisons et des ermitages, ils se laissaient mourir de faim par dizaines. L'immolation par le feu ("élément purificateur") connut une prolifération particulière. On brûlait par familles, par villages entiers. Les historiens estiment à près de vingt mille le nombre de vieux-croyants morts dans des flammes qu'eux-mêmes avaient allumées.

Les adeptes de la vieille-foi considérèrent la montée au trône de Pierre, avec ses innovations radicales, comme l'arrivée de l'antéchrist depuis si longtemps présagée.

Indifférent à la religion, Pierre jugea plus sage de procéder au recensement et à la double imposition des vieux-croyants que de les exterminer. Certains des *raskoloniki* s'accommodèrent d'une telle

“légalité” ; d’autres fuirent l’antéchrist en prenant les bois. Pierre institua un bureau du *raskol* spécial pour rechercher les non-payeurs. Mais vaste est la terre de Russie ! Nombreux furent les recoins où ni l’œil ni la main du tsar ne purent accéder. Le Grand Nord, la rive ouest de la Volga, le bassin du Don et la Sibérie étaient à l’époque des endroits perdus où se réfugièrent et se fixèrent les vieux-croyants en “vrais chrétiens” qu’ils étaient. Puis la vie s’occupa, en les divisant, de ces “protestants” dont la dissidence s’exprimait dans les domaines religieux, quotidiens et, partiellement, sociaux.

D’emblée se formèrent deux branches du schisme : les *popovtsy* (ayant-prêtre) et les *bespopovtsy* (sans-prêtre). Privé d’églises, le courant des “sans-prêtre” ne tarda pas à se diviser, “par les montagnes et par les bois”, en une multitude de confréries qui tenaient à l’hétérogénéité sociale, à la diversité des modes de vie, à l’habitat et, bien souvent, aux caprices des prédicateurs.

Au siècle dernier, les vieux-croyants tombèrent dans le champ d’étude d’hommes de lettres, d’historiens et de spécialistes qu’on appela plus tard les ethnologues. Un intérêt bien compréhensible. Imaginez un peu qu’on découvre le débarras indemne d’un arrière-arrière-grand-père dans une maison où plusieurs générations successives ont procédé aux changements les plus divers (meubles, vaisselles, us et coutumes). La curiosité sera grande. Eh bien, la Russie qui, depuis Pierre le Grand, avait changé au point d’en devenir méconnaissable découvrait subitement ce “débarras”. Les pratiques quotidiennes, l’habillement, la nourriture, les habitudes, le langage, les icônes, les rites, les vieux livres manuscrits, les légendes d’un autre âge, tout s’était préservé intact dans ce musée vivant des temps passés.

Qui plus est, de nombreuses “chapelles” de la vieille-foi s’élevaient contre le régime du servage et le pouvoir tsariste. Cet aspect du



problème poussa le proscrit Herzen à envisager l'éventualité d'une alliance avec les vieux-croyants. Mais bien vite il fut persuadé de l'impossibilité d'une telle alliance. D'une part, dans les communautés de la vieille-foi s'était affirmée une formation sociale en parfaite intelligence avec le tsarisme (représentée, à l'aube de la révolution, par les millionnaires Goutchkov, Morozov, Riabouchinski, tous issus de la paysannerie) ; d'autre part, de nombreuses sectes des vieux-croyants versaient dans un obscurantisme rétrograde, dans un fanatisme cruel contraires à la conception herzenienne de la vie humaine.

Fanatique, la confrérie dite des fuyards (*begouny* [On trouvera aussi, dans les sources françaises, les termes de *fugueur et errant* qui désignent cette même confrérie. (N.d.T.)]) l'était complètement. Contre l'antéchrist, que personnifiait le tsar, contre la corvée féodale et les persécutions, son seul salut était "de fuir et de se cacher". Les vieux-croyants de cette confrérie rejetaient non seulement les pratiques de Pierre I<sup>er</sup> tels le rasage de la barbe, l'usage du tabac et du vin, mais aussi tous les usages civiques : les lois, le service militaire, le passeport, l'argent, les autorités sous quelque forme que ce fût, les jeux, les chants et tout ce que les hommes "sans craindre Dieu ont pu imaginer". "L'amitié avec le siècle est une hostilité contre Dieu. Il faut fuir et se cacher !" Cet ascétisme exclusif n'était à la portée que d'une poignée d'hommes, soit misérables, soit, au contraire, à la personnalité forte et capable d'endurer l'ermittisme. Le destin rassembla pêle-mêle les uns et les autres.

La vie ne cessa de pousser les "fuyards" dans les fourrés les plus impénétrables. Et l'on voit mieux, maintenant, ce chemin de trois siècles qui mena les Lykov à leur isba forestière de l'Abakan [Les paragraphes qui retracent le cheminement des Lykov sont le fruit d'une enquête menée par Vassili M. Peskov durant une douzaine d'années. Absents de l'édition soviétique parce que écrits postérieurement, ils ont été publiés dans la *Komsomolskaïa pravda* du jeudi 2 mai 1991 et figurent à la demande de l'auteur dans le présent chapitre dont ils sont le prolongement. (N.d.T.)]. Le père et la mère de Karp Lykov, venus de la région de Tiou-

men, s'étaient fixés sur l'Abakan.



Quelques ustensiles de la vie quotidienne des Lykov.

Jusque dans les années vingt exista, à cent cinquante kilomètres d'Abaza, une petite communauté de vieux-croyants nommée Tichi. Elle vivait du jardinage, du bétail, de quelques cultures, de chasse et de pêche. Non loin se trouvait le domaine Lykov, un minuscule foyer de vie humaine difficile d'accès. C'est là que naquit Karp Ossipovitch. Les échanges du domaine avec le "siècle" s'effectuaient par le biais de voyageurs qui, sur

des barques manœuvrées par des perches, apportaient du sel et du fer et remportaient des fourrures et du poisson.

La vie des vieux-croyants à Tichi n'était pas pauvre. Mais non sans inconvénient : l'inondation saisonnière des prés, un surcroît d'humidité pour le seigle, des cultures souvent gênées par les fréquents brouillards. Ossip Lykov, le père de Karp Ossipovitch, qui avait déjà repéré un autre endroit plus en amont sur l'Abakan, décida de quitter Tichi en 1928 (29 ?). Leur départ excita la rumeur : "Un recensement des nôtres est en cours !" Pour les vieux-croyants, le mot "recensement" a toujours été le signal d'un nouveau départ.

Les Lykov s'installèrent donc avec quatre autres familles plus en amont, sur le confluent de l'Abakan et du Kaïr.

Favorable, ce nouvel endroit l'était par ses conditions naturelles, mais aussi par son isolement du "siècle". Les fils d'Ossip Lykov, Karp et Evdokime, s'y marièrent. Karp prit pour femme et amena chez lui Akoulina Daïbova, l'une des sept sœurs qui vivaient dans le village de Daïbovo, sur la rivière Biya. (Deux sœurs, Loukéria et Maria, sont encore vivantes aujourd'hui.)

La tranquillité des ermites sur les berges du Kaïr fut éphémère. En 1931 fut fondée la réserve naturelle de l'Altaï dont le siège se trouvait au bord du lac Télétskoïé, et la haute vallée de l'Abakan fut affectée à son territoire. La chasse et les activités économiques furent interdites. Les vieux-croyants se trouvèrent placés devant le choix suivant : ou bien entrer au service de la réserve (certains acceptèrent), ou bien quitter la réserve.

Plusieurs années durant, l'administration fit mine d'ignorer la modeste communauté du Kaïr. En 1934, toutefois, une patrouille s'y présenta, conduite par Daniel Molokov, un vieil ami et frère de foi des Lykov. La patrouille pria poliment les ermites de choisir un autre lieu

d'habitation. Tous acceptèrent et promirent de retourner à Tichi. Mais ils y dépêchèrent des éclaireurs qui revinrent avec des nouvelles excluant toute éventualité de réaménagement : une artel avait été organisée à Tichi (“pour la cueillette des noix, la fabrication des tonneaux et le travail des peaux de rats”), où les anachorètes, qui ne reconnaissaient ni les papiers, ni l'argent, ni l'autorité de quiconque, n'avaient plus leur place. Avec deux enfants (Savvine et Natalia), Akoulina et Karp Lykov quittèrent le territoire de la réserve pour s'installer au bord de la rivière Lébed, sans rompre définitivement, toutefois, avec leur domaine du Kaïr. Pourquoi ce choix ? Parce qu'il fallait fuir le “siècle”. Agafia : “La mère Raïssa s'en prenait toujours à papa : il faut vivre en ermitage. C'est le salut.”

En 1935 la réserve envoya sur le Kaïr deux hommes armés pour vérifier si les vieux-croyants étaient bien partis. Arrivés au domaine en fin de journée, les patrouilleurs Nikolai Roussakov et Dmitri Khlobystov virent les frères Lykov, Karp et Evdokime, qui arrachaient les pommes de terre. En l'espace de trente secondes il se produisit un drame dont Karp Ossipovitch, encore méfiant, ne m'a rien dit, mais que j'ai appris par la bouche de Tigri Doulkeït, un chasseur d'Abaza ayant recueilli en son temps le témoignage des patrouilleurs eux-mêmes. “Evdokime, à la vue des uniformes et des fusils, s'est précipité vers un tas de fânes où traînait son fusil de chasse. Le coup de feu du patrouilleur Roussakov a devancé Evdokime qui levait les trois canons de son arme.”

Ainsi mourut l'un des frères Lykov. L'administration de la réserve ne fit aucune enquête, s'en remettant complètement au témoignage des patrouilleurs qui en rajoutaient sur le compte d'Evdokime : “Un sacré garnement qui allait souvent braconner à Touva.” En cette époque d'arbitraire, un tel crime perpétré par une patrouille eût été “couvert” même dans un endroit “civilisé”. Que dire alors d'un coup de feu donné en pleine taïga, contre des vieux-croyants insoumis et récalcitrants...

Agafia me donnera plus tard sa propre version des faits, entendue dans la bouche de son père : “Ils arrachaient les pommes de terre. En voyant les gardes, Evdokime a filé vers l’isba. Roussakov l’a abattu dans sa course.” Tigri Doulkeït, qui a bien connu Roussakov, a fait ce commentaire : “C’est sans doute vrai. Roussakov regardait tout le monde d’un air soupçonneux, en plissant l’œil.”

En 1940, Daniel Molokov et les surveillants de la réserve découvrirent un signe d’habitation sur l’Abakan, en un lieu désert. Les Lykov ! De nouveau il fut proposé à Karp de partir ou d’entrer au service de la réserve comme garde forestier. Karp accepta l’offre de service, ou plutôt fit semblant d’accepter.

Le premier été de la guerre, un détachement armé de gardes-frontières fut envoyé en exécution d’un ordre de recherche des déserteurs. C’est encore Daniel Molokov qui fut choisi comme guide. Sachant le sort réservé aux Lykov par les lois de l’état de guerre, il fit tout son possible pour détourner le détachement des Lykov qu’il rencontra secrètement pour les avertir qu’une mort certaine les attendait s’ils venaient à abriter des déserteurs...

Soupçonné d’abriter des déserteurs et sous le prétexte de la disparition de deux percepteurs dans la taïga, le village de Tichi fut démantelé par la force. “En partant les orthodoxes brûlèrent eux-mêmes leurs isbas ou bien, en les démontant, en firent des flottages sur l’Abakan.”

On oublia les Lykov jusqu’à la fin de la guerre. Mais en automne 1945 un détachement de topographes militaires découvrit une isba en un lieu difficile d’accès, au bord de la rivière Erinat. Tigri Doulkeït se souvint du chef, le lieutenant Berejnoï. Celui-ci raconta ce qu’il avait vu sur l’Erinat à son retour au bureau de la réserve.

“La famille a des enfants, dont deux sont adultes. A la vue de nos

épaulettes [Supprimées au lendemain de la révolution, les épaulettes furent réintroduites dans l'Armée rouge en 1943. (N.d.T.)], le chef de famille a cru que le pouvoir tsariste était de retour. Il s'est mis à prier en cherchant à embrasser mes bottes." La scène ne plut guère aux anciens du front qui composaient le détachement : "Nous versions notre sang pendant que vous étiez planqués là." Pourtant, la tension tomba et l'on passa à table. Et le détachement séjourna quatre jours chez les Lykov dans une atmosphère tout à fait sereine. Au moment des adieux, les topographes laissèrent aux ermites du sel et des cartouches. Karp Ossipovitch et son fils aîné raccompagnèrent les hommes en leur montrant le sentier du lac Télétskoïé.

Le récit du lieutenant avait été écouté attentivement au bureau de la réserve. Connaissant le caractère des Lykov, on se douta qu'ils feraient leurs balluchons...

L'année suivante, en février, l'administration de la réserve dépêcha sur l'Erinat un détachement spécial dont la conduite fut assignée à Daniel Molokov, toujours lui, revenu vivant du front. Agé de dix-huit ans, Tigri Doulkeït faisait partie de l'expédition : "Nous avons mission d'encourager les Lykov à quitter leur ermitage et à penser aux enfants." Par deux fois le détachement frôla la mort sous la tempête dans une région montagnaise presque impénétrable, mais il parvint tout de même à atteindre l'isba. Elle était vide. Manifestement, les Lykov étaient partis juste après avoir raccompagné les topographes. Ils avaient emporté tout leur barda. Mais un stock de pommes de terre et de navets restait en conservation dans une cave. "Nous étions sûrs qu'ils reviendraient chercher les pommes de terre. Sur une grande feuille de papier j'ai écrit en lettres d'imprimerie qui était venu, en mentionnant le nom de Molokov. J'ai noté le but de l'expédition. Nous appelions les parents à prendre pitié de leurs enfants, à sortir. Nous promettions qu'il n'y aurait aucune rancune. Nous devinions qu'ils n'avaient pu partir bien loin. Mais

chercher des fugitifs dans la taïga est un travail difficile et périlleux. On a laissé tomber : qu'ils vivent comme bon leur semble.”

On connaît la suite, près de quarante ans de lutte contre la nature, pour la survie. Des années de famine, dira Agafia. “Nous mangions des feuilles de sorbier et des pommes de terre, des racines, de l’herbe, des écorces d’arbre. La disette tout le temps. Chaque année nous tenions conseil pour savoir s’il fallait manger les réserves ou les garder pour la semence.”

En 1958 un groupe de randonneurs qui descendait l'Abakan vit soudain un barbu debout avec une canne à pêche. “Un homme très costaud. A côté sur un tas de branches d’*épicéas* était assise une petite vieille, maigrichonne, voûtée.” Les randonneurs, sachant par leur moniteur (Tigri Doulkeit, justement) qu’il y avait probablement par là un ermitage de vieux-croyants, devinèrent qu’ils avaient devant eux Akoulina et Karp. “Et les enfants ?” Une question à laquelle les vieux répondirent : “Les uns sont avec nous, les autres plus.” Mais il n’y eut point de vraie conversation tant les vieilles gens se montraient inquiets d’avoir été surpris.

Au moment de leur rencontre avec les géologues la famille était si éreintée par la lutte pour l’existence qu’elle n’eut plus le courage de fuir, préférant accepter le destin...

Les Lykov ne se disaient point *begouny*, fuyards. Il est possible que ce mot n’ait jamais été employé par les intéressés eux-mêmes, ou qu’il se soit évaporé avec le temps. Mais tout le passé de la famille s’inscrit dans cette fuite : le refus du siècle, le rejet de tous les pouvoirs, la négation des lois, des papiers, de la nourriture et des coutumes de ce “siècle”.

Montée sur sa petite souche en lieu et guise de chandelier, la bougie brûla jusqu'au bout ce soir-là. Il n'en restait plus qu'une flaque fondue d'où s'échappait une flamme qui, bien qu'elle s'étirât parfois, vacillait de plus en plus. Agafia ne cessait d'arranger la mèche du bout des doigts. Assis sur sa couchette, Karp Ossipovitch tenait ses doigts noueux sur ses genoux. Il avait écouté attentivement mon discours livresque sur le schisme, avec une curiosité avouée : "C'est bien ça, c'est bien ça..." Finalement il se moucha par terre, fermant une narine puis l'autre avec ses doigts, avant d'envoyer à Nikon une nouvelle volée de bois vert. "C'est par lui, ce débauché, que tout a commencé."

La porte de la mesure était entrouverte, laissant l'air entrer tant bien que mal et les chats sortir à la chasse. L'entrebâillement laissait paraître une lune ronde, d'un jaune mûr. "Comme un melon..." dit Erofeï. Le mot nouveau de "melon" intéressa Agafia. Erofeï le lui expliqua. De la religion, la conversation passa à la géographie avec un voyage en Asie centrale. A la demande d'Agafia je dessinaï sur une feuille un melon, un chameau, un homme en tunique et en calot oriental. "Seigneur..." soupira Agafia.

Avant de se coucher en chien de fusil parmi les chatons qui piaillaient dans le noir, elle pria longtemps et dévotement.



# LE JARDIN ET LA TAÏGA

J'ai rapporté à Moscou, de chez les Lykov, un morceau de pain. En le montrant à mes amis, je n'ai entendu qu'un seul commentaire qui se rapproche de la vérité : "On dirait du pain." Oui, c'est le pain des Lykov. Ils le font à base de pommes de terre pilées au mortier avec deux ou trois poignées de seigle et quelques graines de chanvre passées au pilon. Pétri à l'eau, ce mélange, sans levure ni quelque fermentation que ce soit, va à la poêle pour donner une sorte de grosse crêpe noire. "C'est un pain aussi désagréable à manger qu'à regarder, a dit Erofeï. Pourtant ils en mangeaient et ils continuent : ils n'ont jamais goûté au moindre morceau de notre vrai pain."

Le jardin, un morceau de montagne arraché à la taïga, a nourri la famille toutes ces années durant. Pour prévenir les traîtrises des étés montagnards, un autre jardin avait été défriché en aval, au bord de la rivière : "Si la récolte se faisait mauvaise en haut, on ramassait quelque chose en bas."

Le jardin donnait de la pomme de terre, du navet, de l'oignon, des pois, du chanvre et du seigle. Les graines provenaient de l'ancien domaine aujourd'hui avalé par la taïga, apportées quarante-six ans auparavant comme des pierres précieuses, avec la même précaution que le fer et les livres religieux. Jamais aucune culture en ce demi-siècle ne les a lâchés par dégénérescence, chacune leur donnant nourriture et semence.



La pomme de terre, entrée en Russie sous Pierre I<sup>er</sup>, était bannie par les vieux-croyants. "Pécheur est le tsar, pécheur est son fruit." Ironie du sort, elle est devenue l'aliment principal des Lykov.

Des semences, inutile d'expliquer pourquoi, qu'ils préservaient comme la prunelle de leurs yeux.

Ironie du sort, la pomme de terre qui fut importée d'Europe par Pierre le Grand et que les vieux-croyants rejetèrent au même titre que le

thé et le tabac comme “une plante démoniaque de perdition”, a constitué de longues années durant leur nourriture de base. Chez les Lykov aussi. Et elle s’y était parfaitement acclimatée. On la conservait dans une cave garnie de rondins de bois et d’écorces de bouleau. Mais de récolte en récolte les réserves se révélaient insuffisantes. Les neiges de juin, en montagne, pouvaient avoir des effets catastrophiques sur le jardin. Il fallait à tout prix une réserve “stratégique” de deux ans. Bien qu’aucune cave, même bonne, ne conservât les pommes de terre pendant deux ans.

Les Lykov avaient appris à faire des réserves de pommes de terre séchées. Ils les découpaient en lamelles fines qu’ils exposaient au soleil, les jours de temps chaud, sur de grandes feuilles d’écorce ou carrément sur les “tuiles” du toit. Au besoin, ils parachevaient le séchage près du feu ou sur le poêle. L’espace libre de la mesure était toujours occupé par des baquets de pommes de terre séchées qu’on plaçait aussi dans des garde-manger en rondins de bois montés sur de hautes perches. Le tout étant, bien entendu, précautionneusement enveloppé d’écorce.

Toutes ces années les Lykov ont mangé les pommes de terre avec la peau, expliquant cela par une économie de nourriture. Je crois quant à moi qu’ils avaient compris intuitivement que la pomme de terre, mangée avec sa peau, était un aliment plus complet.

Le navet, le pois et le seigle se présentaient comme des aliments d’appoint. Il y avait si peu de céréales que les jeunes Lykov ignoraient complètement ce qu’était le pain. Les graines, une fois séchées, étaient écrasées dans un mortier et l’on en faisait une bouillie de seigle “les jours de sainte fête”.

La carotte y avait poussé jadis jusqu’au jour où un rongeur s’était gavé des dernières graines. Ainsi les Lykov ont-ils été privés d’une nourriture indispensable. La pâleur malade de leur peau s’expliquait sans doute moins par leur claustration dans l’obscurité que par le manque

d'une substance nutritive nommée carotène présente dans la carotte, l'orange, la tomate... Cette année les géologues ont approvisionné les Lykov en graines de carottes et Agafia nous a apporté près du feu, à titre de confiserie, des racines d'un orange encore pâle. Deux chacun. Et d'ajouter en souriant : "De la caro-otte..."

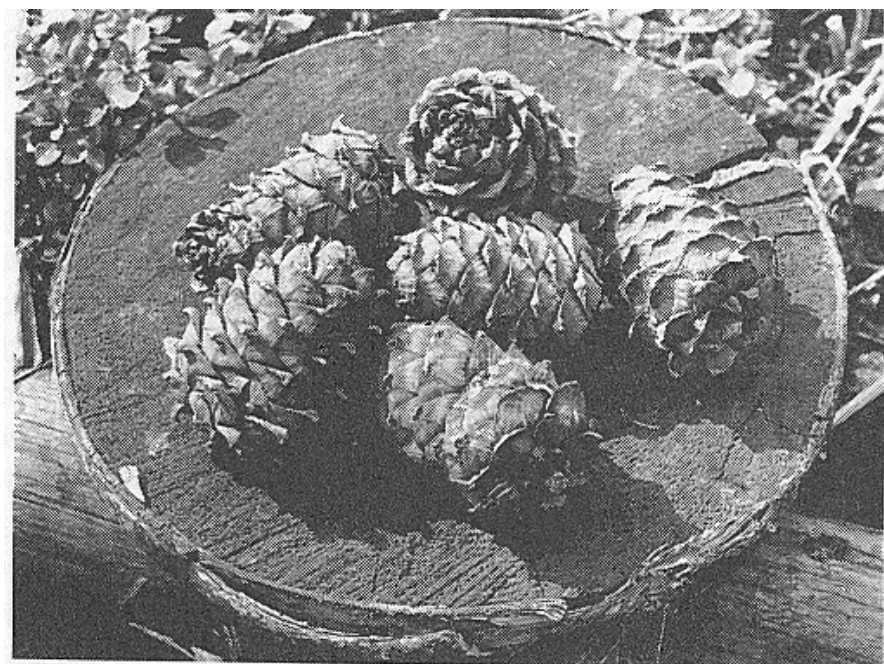
Le deuxième jardin, c'était la taïga. Sans ses fruits l'homme ne pourrait y vivre longtemps dans l'isolement total. Dès avril les bouleaux donnaient leur sève. On la recueillait dans des seaux d'écorce.

S'ils n'avaient pas manqué de vaisselle, les Lykov en auraient sûrement fabriqué du sirop, par réchauffement. Mais allez poser un seau d'écorce sur le feu... On plaçait le seau dans le torrent, réfrigérateur naturel, où la sève se gardait longtemps.

Après la sève de bouleau, on allait cueillir l'oignon sauvage et l'ortie. De l'ortie on faisait une soupe et l'on séchait des bottes pour l'hiver, utiles à "la robustesse du corps". L'été venu, on ramassait les champignons (que l'on mangeait cuits au four et bouillis à l'eau), la framboise, la myrtille, l'airelle rouge, le cassis.

"Accroupis, éreintés, c'est abondamment qu'on mangeait ces fruits divins."

Mais l'été voulait aussi qu'on songeât à l'hiver, une saison longue et austère. L'habitant de la taïga, tel un écureuil, devait avoir le sens de la réserve. De nouveau les seaux d'écorce entraient en jeu. On séchait les champignons et les myrtilles, on macérait l'airelle dans de l'eau. Mais tout cela dans des quantités moindres qu'on ne tend à l'imaginer, "par manque de temps".



La taïga, deuxième ressource alimentaire après le potager.



Plus dangereux peut-être que l'ours, l'écureuil, parce qu'il ravage les provisions de graines.

Fin août arrivait le temps des récoltes, reléguant à l'arrière-plan tous les autres soucis. On allait à la cueillette des pommes de cèdre dont les graines faisaient office de “pommes de terre de la taïga”. Les cônes de cèdre les plus bas étaient décrochés à l'aide d'une longue perche de sapin. Mais il fallait toujours grimper à l'arbre pour secouer les plus hauts. Tous les Lykov – les jeunes et les vieux, les hommes et les femmes – grimpaient aux cèdres avec aisance. Ils jetaient les pommes dans des cuves creusées, puis les décortiquaient sur des râpes en bois. Ensuite les graines séchaient à l'air. Une fois propres et sélectionnées, elles se conservaient dans des récipients d'écorce, à l'intérieur de l'isba et des garde-manger, protégées contre l'humidité, les ours et les rongeurs.

Aujourd'hui les diététiciens chimistes ont découvert, à l'analyse de la composition des graines de cèdre, une multitude de substances nutritives allant des corps gras et protéines à certaines composantes d'une richesse exclusive mais dont les noms récalcitrants résistent à ma mémoire. Sur un marché de Moscou j'ai vu ce printemps, parmi les marchands du Sud aux étalages de grenades et d'abricots secs, un Sibérien imposant derrière une malle de pommes de cèdre. Pour prévenir les questions inutiles, il avait épinglé, sur une allumette plantée dans l'un des fruits, un bout de carton où figurait cette information consistante : "Contre la tension. Un rouble la pièce."

Les Lykov ignorent l'argent mais connaissent d'expérience la valeur de tout ce qui compose les cônes de cèdre. Et toutes les saisons de bonne récolte, ils en faisaient le plus gros stock possible. Les graines se conservent parfaitement, "quatre années sans rancir". Les Lykov les consomment en l'état naturel ("on les ronge semblablement à des écureuils"), les mélangent parfois sous forme compilée à la pâte de pain et en extraient le fameux "lait" dont même les chats sont friands.

La taïga fournissait aussi partiellement de la nourriture animale. Point d'animaux domestiques en ce lieu. J'ai oublié d'en demander la raison lors de ma première visite. Sans doute la place a-t-elle manqué sur le canoë creusé dans le bois, à bord duquel les Lykov ont remonté l'Abakan. Mais les Lykov ont peut-être décidé consciemment de ne pas s'encombrer de "créatures domestiques" par souci de discrétion. Durant de longues années, l'isba a ignoré les aboiements, les cocoricos, les beuglements, les bêlements, les miaulements.

Pour seuls voisins, ennemis et amis, les Lykov n'avaient que les bêtes sauvages, dont la taïga n'est pas pauvre. Des casse-noix voletaient sans frayeur près de la maison. Ils avaient coutume de cacher des graines dans la mousse du torrent où ils fouinaient sans gêne sous nos jambes

quand nous passions. Les gélinottes nichaient juste derrière le jardin. Deux corbeaux vivaient non loin, doyens de la montagne, peut-être même antérieurs à l'isba. Leur croassement alarmant annonçait la tempête aux Lykov et leurs tournolements les avertissaient qu'une bête était prise dans la fosse.

Un lynx apparaissait quelquefois en hiver. Sans frayeur ni méfiance il faisait le tour du "domaine". Un jour, par curiosité sans doute, il a même gratté la porte de l'isba avant de disparaître aussi nonchalamment qu'il s'était approché.

Les zibelines laissaient leurs empreintes sur la neige. Les loups aussi faisaient quelques apparitions, attirés par l'odeur de la fumée et la curiosité. Une fois convaincus de l'absence de proie, ils se retiraient vers le fief des cerfs.

L'été, se blottissaient dans les bûches les petits prélerés d'Agafia, les *pliski*. Me voyant surpris par ce mot bizarre, Agafia a esquissé de la main un hochement expressif. Les hochequeues !

Les oiseaux voyageurs ne font pas route par ce coin de taïga. Une seule fois dans un brouillard d'automne les Lykov furent alarmés par le craquettement d'une grue solitaire que les vents avaient égarée. Deux jours durant elle survola la vallée ("elle nous troublait l'âme") avant de disparaître. Plus tard Dmitri trouva au bord de l'eau les pattes et les ailes de l'oiseau qui venait de périr et d'être mangé.

La solitude taïguéenne des Lykov fut partagée durant plusieurs années par un ours, une bête à la carrure et à l'insolence modérées. Il n'apparaissait qu'épisodiquement, piétinant, humant l'air près du garde-manger, avant de repartir. Lors de la cueillette des pommes de cèdre, l'ours suivait les ramasseurs à la trace tout en esquivant leurs regards, pour recueillir les fruits oubliés. "Nous lui laissions des pommes exprès, affamé comme il était, en quête de graisse pour l'hiver."



Cette alliance avec l'ours se vit soudainement interrompue par l'apparition d'un grand frère autrement corpulent. Le duel des deux ours eut lieu près du sentier de la rivière. "Ils hurlaient fortement." Quelque cinq jours plus tard Dmitri retrouva son vieil ami à moitié mangé par son congénère plus grand que lui.

Finie, la vie tranquille. L'intrus se conduisait en maître. Il dévasta l'un des garde-manger emplis de graines. Une fois, surgissant près de l'isba, il effraya tant Agafia qu'elle garda le lit durant six mois. "Mes jambes ne marchaient plus." Il devenait périlleux de s'aventurer dans la taïga. L'ours fut unanimement condamné à mort. Mais comment mettre le verdict à exécution ? A défaut d'arme, on creusa une fosse sur le chemin des framboisiers. L'énorme bête y tomba mais, insensible aux pieux pointus, en sortit indemne : on avait mésestimé la profondeur.

Dmitri fabriqua un épieu à l'automne dans l'espoir d'atteindre la bête au fond de sa tanière. Mais la tanière resta introuvable. Devinant qu'au printemps l'animal affamé se montrerait particulièrement dangereux, Sawine et Dmitri confonnèrent une cabane piège avec un appât et une porte glissante. L'ours se fit prendre au printemps mais, brisant les murs de sa prison, s'échappa. Il fallut demander une arme aux géologues. Dmitri, en connaisseur des sentiers d'ours, installa un dispositif de tir automatique à l'endroit le plus sûr. Le truc marcha.

— Un jour nous avons vu les corbeaux tournoyer dans le ciel. Nous y sommes allés prudemment. L'ours gisait sur le sentier.

— Avez-vous goûté à sa viande ?

— Non, nous l'avons laissée en pâture aux petites bêtes. Dieu ordonne de manger uniquement ceux qui ont des sabots, a dit le vieux.

Des sabots ? En sont "chaussés", dans la contrée, l'élan, le renne sibérien. On leur faisait la chasse, la seule méthode étant de creuser des

fosses sur les sentiers. Pour aiguiller l'animal vers son piège on installait des barrages à travers la taïga. Les proies se faisaient rares : "Les bêtes avec le temps ont appris à être sages." Mais qu'un petit renne tombât au piège et les Lykov festoyaient, sans omettre toutefois de constituer un stock pour l'hiver. La viande était découpée en fines lamelles mises à sécher au vent.

Ces "conserves" de viande se gardaient une année ou deux dans leur écorce de bouleau. On les sortait les jours de grande fête ou pour les longues marches et les travaux pénibles.

(J'ai rapporté à Moscou un cadeau d'Agafia, un tortillon de viande d'élan séchée. Il sent bien la viande, mais de là à le manger...)

L'été et l'automne, les Lykov péchaient jusqu'à la formation des glaces. Le haut cours de l'Abakan abrite l'ombre et le *lenok*, un salmonidé sibérien. La pêche se faisait "à la canne et au panier", un piège tressé d'osier. Le poisson se mangeait cru ou grillé sur le feu. On en séchait toujours pour les réserves.

Mais n'oublions pas que les Lykov ont vécu toutes ces années sans sel. Sans le moindre grain ! La médecine juge nocive la surconsommation de sel. En même temps qu'elle le déclare indispensable dans des quantités appropriées. J'ai vu en Afrique des antilopes et des éléphants parcourir près de cent kilomètres dans le seul but de paître sur des terres salifères. Ils se "ressalent" au péril de leur vie. Carnassiers et chasseurs les traquent. Mais ils marchent au mépris du danger. Qui a vécu la guerre en Russie sait qu'un verre de sel, même souillé de terre, était une "monnaie d'échange" qui donnait droit à tout – vêtements, chaussures, pain. Quand j'ai demandé à Karp Ossipovitch quelle avait été la plus grande des difficultés de son existence dans la taïga, il m'a dit : Vivre sans sel. Une souffrance en vérité !" Lors de la première rencontre avec les géologues, les Lykov ont refusé tous les cadeaux alimentaires. Sauf le sel.

“Et depuis ce jour on ne peut plus manger sans sel.”

Des saisons de disette ? Oui, 1961 aura été une année terrible pour les Lykov. La neige de juin, accompagnée d’un gel assez violent, emporta toutes les cultures. Le seigle succomba à la froidure et les pommes de terre n’y survécurent que pour garnir le stock de semence. La nourriture forestière en souffrit aussi beaucoup. L’hiver avala vite les réserves de la récolte précédente. Au printemps, les Lykov mangèrent de la paille, des chaussures de cuir, la peau des skis, l’écorce et les germes des bouleaux. Des réserves de pois ils ne gardèrent qu’un récipient de semence.

Cette année-là la mère mourut de faim. L’isba se serait vidée complètement si les récoltes suivantes avaient avorté comme les autres. Mais l’année fut bonne. La pomme de terre monta bien. Les cônes de cèdre mûrissaient aux branches. Et sur le carré des pois perça par hasard un unique épi de seigle. On le dorlota nuit et jour après avoir installé une protection spéciale contre les rongeurs.

Une fois mûr, l’épi donna dix-huit grains. Cette récolte fut enveloppée dans un chiffon sec, rangée dans un mini-seau spécial plus petit qu’une timbale, roulée dans une feuille d’écorce puis suspendue au mur. Les dix-huit grains donnèrent environ une assiette de céréales. Mais les Lykov ne firent leur première bouillie de seigle qu’à la quatrième saison.

Tous les ans il fallait sauver des rongeurs la récolte de chanvre, de pois et de seigle. Ce “petit peuple de la taïga” considérait les semilles comme une proie parfaitement légitime. Un moment d’inattention et les cultures passaient dans les terriers. Les pièges les plus divers entouraient l’espace ensemencé. Il n’empêche que les écureuils raflaient pratiquement la moitié des récoltes céréalières. Sympathique et agréable à l’œil humain, cette gentille bête était regardée comme une “calamité de Dieu”. “Pire que l’ours, en vérité”, a dit le vieux.

Ce problème fut vite tranché par les deux chattes et les deux chats qu’offrirent les géologues. Les écureuils et les souris (en même temps que les gélinottes, hélas !) furent bientôt exterminés. Mais toute médaille a son revers en ce bas monde : survint le problème de la surreproduction des chasseurs de souris. Noyer les chatons comme on le fait d’ordinaire dans les villages ? Les Lykov n’osèrent pas. Et maintenant pullule une horde de pique-assiette domestiques à la place des écornifleurs forestiers. “Il y en a-a-a !” se lamente Agafia en regardant les chattes sortir à l’air libre leur nichée par la peau du cou, pour prendre un bain de soleil.

Autre circonstance importante. A Moscou j’avais parlé à Galina Proskouriakova, l’animatrice de l’émission télévisée *le Monde végétal*, de mon prochain départ pour la taïga. Connaissant le but de mon voyage, elle avait insisté : “J’aimerais savoir quelles ont été leurs maladies et comment ils se soignaient. Ils vont sûrement vous nommer tout un bouquet de plantes médicinales. Rapportez donc des échantillons, nous verrons ça, nous fouillerons dans les livres.

Ca me passionne !”

Je n’ai pas oublié de poser la question. Le vieil homme et sa fille m’ont répondu : “Des maladies ? on ne fait jamais sans...” Tous avaient souffert principalement d’un mal qu’ils dénommaient *nadsada* et qu’ils décrivaient comme une douleur du ventre résultant d’un effort de levage exagéré, ainsi qu’une sorte de faiblesse générale. Tout le monde était passé par là. On se soignait par une “remise du ventre” : une sorte de massage du malade pratiqué par autrui “avec savoir-faire”.

Deux des enfants morts, Sawine et Natalia, souffraient manifestement de maladies intestinales. Le remède en était une décoction de rhubarbe. Un médicament sans doute adéquat, mais que peut un médicament pour des intestins que la nourriture malmène ? Sawine fut emporté par une diarrhée saignante.

Parmi les maladies, Agafia a cité le refroidissement. On le soignait par l'ortie, la framboise et le réchauffement sur le poêle en position couchée. Le refroidissement, toutefois, n'était pas un mal fréquent : les Lykov avaient l'endurance exceptionnelle, ils marchaient souvent pieds nus dans la neige. Bien que Dmitri, le plus vigoureux de tous, mourût précisément d'un refroidissement.

Quant aux blessures, on les oignait de salive et de résine d'épicéa. L'"huile d'épicéa" (bouillon d'aiguilles) était un remède très vanté, mais je n'ai pas compris contre quoi.

Les Lykov buvaient des décoctions de champignons d'arbre, de branches de cassis, d'épilobe. Ils préparaient pour l'hiver l'oignon sauvage, la myrtille, le lédon de marais, la flouve, la tanaïs. A ma demande Agafia a ramassé une dizaine d'autres "plantes utiles dons de Dieu". Mais nous sommes partis dans la précipitation : la nuit tombait et la route était longue. Mon bouquet médicinal est resté sur un tas de bois...

Maintenant que je repense à cette conversation, j'imagine qu'il y avait dans cette herboristerie forestière une part de sagesse et d'expérience, bien sûr, mais aussi d'erreur. Une chose a de quoi étonner. La région où vivent les Lykov figure sur la carte comme contaminée par l'encéphalite. Les géologues n'y entrent pas sans vaccin. Pourtant les Lykov semblent être passés au travers du fléau. Ils en ignorent jusqu'à l'existence.

Non, la taïga ne leur rend pas la vie douce. Cependant, exception faite du sel, elle a su leur donner tout ce que la survie requiert.

## LE FEU

Je sai-ais, ce sont des pointes de sou-oufre ! a chanté Agafia en examinant une boîte d'allumettes avec, sur l'étiquette, l'image d'une bicyclette.

— Et ça, tu sais ?...

Le vélo, elle ne connaissait pas. Elle n'a même jamais vu de roue. A la base des géologues il n'y a qu'un tracteur à chenilles. L'action de rouler dépasse son imagination et son entendement de femme qui n'a jamais marché qu'avec un bâton dans les montagnes.

— Un feu profane, a dit Karp Ossipovitch en touchant le contenu de la boîte. Et peu sûr. Notre système est bien meilleur.

Nikolaï Oustinovitch et moi n'avons pas protesté.

Pendant la guerre, les Russes désignaient par le terme de *katioucha* non seulement les lance-roquettes multiples, mais aussi les vieux instruments de fabrication du feu : le silex et les mèches. C'est bien ainsi que les Lykov font le feu. Mais sans tubes ni mèches. Ils frottent ! Voilà bien pourquoi le champignon dont on fabrique la masse inflammable s'appelle en russe, depuis la nuit des temps, *troutovik*, c'est-à-dire le "champignon à frotter", l'amadouvier. Mais essayez de faire gicler des étincelles sur un amadouvier, il ne brûlera pas. Agafia nous a confié sa technique de fabrication de l'amadou : "Il faut faire bouillir le champignon de l'aube à minuit dans de l'eau avec de la suie."

Pas de problème pour trouver l'amadou. Quant au silex, il a fallu le chercher longtemps. La montagne a beau être en pierre, le silex est un or rare. Malgré tout les Lykov en ont trouvé. Un morceau gros comme deux

têtes ! Ce matériau d'importance stratégique est exposé près du seuil, bien en évidence. On en détache un morceau dans la mesure des besoins...

Mais le feu, ce n'est pas seulement la chaleur. C'est aussi la lumière. J'ai déjà parlé du lumignon. Sait-on que ce n'est rien d'autre qu'un fin copeau long comme un avant-bras ? Nos aïeux utilisaient des bougies de lard et de cire puis, plus récemment, de l'alcool à brûler. Mais partout dans les forêts le copeau de bois tenait lieu de chandelle. Que de chansons chantées, que de contes contés, que d'affaires faites le soir à la lueur de la mèche !

Si les Lykov se contentaient parfaitement de la mèche, c'est parce qu'ils ne connaissaient rien d'autre. Mais ils ont tout de même effectué un certain travail de recherche après s'être assigné le but d'établir quel bois se prêtait le mieux à la fabrication des mèches. Tout y est passé : l'aune, le tremble, le saule, le pin, l'épicéa, le mélèze, le cèdre. Conclusion : rien ne vaut le bois de bouleau. Ils en stockaient à foison. Le soir, il suffisait d'incliner la mèche suivant le bon angle et de la fixer sur son support de manière qu'elle ne s'éteigne pas ni ne brûle entière d'un seul coup.

A la base des géologues, les Lykov ont vu une ampoule électrique. Piqués de curiosité, ils ont manœuvré chacun à leur tour l'interrupteur, cherchant à saisir le lien étrange entre la lumière et le bouton noir.

“Qu'a-t-on inventé ! Comme un soleil, ça fait mal aux yeux. J'ai touché la bulle du doigt, elle m'a brûlé !” a dit Karp Ossipovitch en évoquant ses premières visites en famille dans ce “siècle” qui s'était si soudainement rapproché d'eux.

Le tissu des habits était fabriqué au prix d'un zèle et d'un travail forcenés. On cultivait le chanvre, on le séchait, on le mettait à tremper dans le torrent, on le froissait pour l'assouplir. Sur un rouet sommaire composé d'une quenouille et d'un volant, la filasse donnait un grossier fil

de chanvre. On passait alors au tissage.

Le métier à tisser se dressait dans l'isba, repoussant ses habitants dans le coin. Mais c'était une machine qui fabriquait une production vitale et tout le monde l'entourait de respect. De gauche à droite puis de droite à gauche la navette entraînait un fil transversal... Puis un autre... Il fallait du temps pour que les fils de chanvre deviennent chemise.

De cette toile on taillait des robes d'été, des foulards, des bas, des moufles. Pour l'hiver on rembourrait les pardessus, ce qui consistait à fourrer de l'herbe sèche entre la doublure et la surface externe. "C'est que le froid est vif à faire craquer les arbres", a expliqué Agafia.

Comme on les soignait, ces vestes rembourrées ! Nous autres, prisonniers de la mode, jetons à la malle des vêtements encore solides en faveur de quelque chose de plus neuf, de plus attrayant. Attrayantes, les vestes des Lykov ne l'étaient que par leur rapiéçage.

On imagine sans peine la valeur d'une simple aiguille à l'ermitage. Les aiguilles acquises par les Lykov dans leur ancien domaine étaient gardées comme des trésors. Sur le rebord de la fenêtre se trouve un coffret de bouleau muni d'un coussinet à aiguilles. Aujourd'hui ce coussinet ressemble à un hérisson. Mais de longues décennies durant fut appliquée une discipline de fer : quand on a fini de coudre, on range l'aiguille immédiatement ! Une aiguille tombée au sol fut un jour recherchée parmi les ordures qu'on tria à l'air libre.

Pour les travaux de couture les plus grossiers, le cadet, Dmitri, a trouvé le moyen de confectonner des aiguilles à partir d'une fourchette rapportée, elle aussi, de l'ancienne communauté.

Pour coudre la toile, l'écorce et le cuir on utilisait les fils de chanvre. Ils étaient assemblés en tortis et, en cas de besoin, frottés au "soufre" d'épicéa, imprégnés d'un goudron à base d'écorce de bouleau.



Ce même fil servait à la pêche à la ligne. On en confectionnait les filets, on en tressait des cordes si nécessaires aux travaux domestiques.

Le lecteur a-t-il déjà vu pousser le chanvre ? C'est devenu si rare... Moi-même il y a trois ans je fus très étonné d'en voir un carré, à l'odeur si caractéristique, dans un jardin de la région de Tver. A ma question le maître de maison me répondit : "On en a semé un bout pour écarter les puces..." Pourtant, le temps n'est pas si loin où chaque maison avait sa parcelle de chanvre. De même que chaque foyer possédait son rouet et son métier à tisser. Une fois récolté, le chanvre suivait le même traitement que chez les Lykov : séchage, rouissage, resséchage, froissage, battage... De mon enfance aujourd'hui lointaine je garde le goût de l'huile de chanvre. A partir d'une toile sortie du fond d'un coffre familial (elle remontait à mon arrière-grand-mère) on nous tailla des vêtements pendant la guerre, à ma sœur et moi-même, après l'avoir teinté à l'écorce d'aune.

Le "tissage au chanvre" des Lykov incarnait pour moi l'image vivante de la maison villageoise riche. Mais si au village une toile, en cas de besoin, pouvait être échangée ou achetée, dans la taïga le chanvre devait être coûte que coûte semé, conservé, filé et tissé... Aujourd'hui plus personne ne s'en occupe chez les Lykov. Mais j'ai entendu Karp Ossipovitch, dans sa conversation quotidienne avec Dieu, le mentionner avec gratitude au même titre que la pomme de terre et le cèdre. Même respect pour le bouleau. Certes, celui-ci n'a pas trouvé sa place dans les prières des Lykov, peut-être parce qu'il abonde dans la taïga et pousse jusque dans le jardin. Mais que de services l'arbre a rendus aux ermites de la forêt !

Pour commencer, les bouleaux chausaient les Lykov. (Le tilleul ne poussant pas dans la région, il ne pouvait être question de tresser des chaussures de teille.) On faisait un genre de sabot à base d'écorce de

bouleau. Ils étaient lourds et plutôt grossiers.

On les bourrait d'herbes marécageuses séchées pour la chaleur et le confort du pied. Ils servaient en toute saison, quoi qu'on puisse penser de leur utilité dans une neige d'un mètre cinquante de haut.

Quand Dmitri, en grandissant, a su chasser les bêtes et que son frère aîné Savvine est parvenu à corroyer le cuir, les Lykov ont enfin pu porter des semblants de bottes. Curieusement séduits par les sabots en écorce, les géologues s'en sont emparés en souvenir, offrant aux Lykov des bottes de cuir et de feutre, des chaussures...

Mais la vocation première de l'écorce de bouleau est la vaisselle. Là, les Lykov n'avaient rien à inventer. Leurs aïeux fabriquaient dans toutes les forêts les célèbres seaux d'écorce, excellents pour tous les usages : le sel, les baies, l'eau, le fromage blanc, le lait. Rien ne s'y perd, ne s'y réchauffe, ne s'y laisse manger par la dent des souris. C'est léger, beau, pratique. J'ai compté chez les Lykov une quarantaine d'objets d'écorce de bouleau. Des seaux grands comme des barils ou comme des pots de moutarde, des baquets énormes comme des malles ou comme un poing d'homme (celui d'Agafia, pour ranger toutes sortes de breloques).

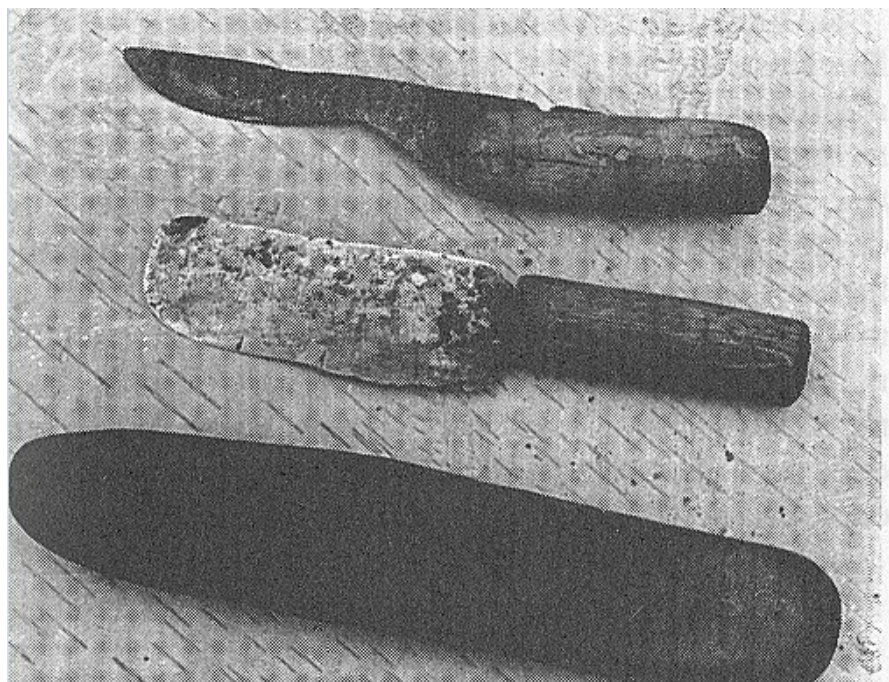
Autre objet d'écorce : le lavabo. Les voyant si souvent faire leurs ablutions, les visiteurs ont offert aux Lykov un lavabo métallique. Mais les ermites ont fourré sous les combles cet objet manufacturé, lui préférant son homologue en écorce. Ça et là sont rangées d'importantes réserves d'écorce, prêtes à n'importe quel usage. Lorsque fut percé le seul seau existant et que les chiffons ne suffirent plus à boucher les nous, Dmitri en fit une râpe métallique convenable pour les pommes de cèdre, puis il en fixa l'anse à un seau d'écorce qui continue aujourd'hui de servir. C'est avec ce seau qu'Agafia et son père combattaient l'incendie de forêt.

Le seul défaut de la vaisselle en écorce de bouleau, c'est qu'on ne peut la mettre au feu. Il est possible d'y faire chauffer de l'eau (et très

convenablement !) en y plongeant des pierres ardentes. Mais pas moyen de la mettre au four. C'était son grand point faible. De l'ancienne communauté, les Lykov avaient sauvegardé quelques cocottes de fonte. Mais la fonte est fragile et, le jour de l'apparition des géologues, il n'en restait plus que deux dont l'état ne tenait qu'aux prières. Aujourd'hui Agafia fait tinter à loisir ses timbales, ses casseroles et ses plats en "drôle de fer", l'aluminium. Mais la bonne vieille cocotte de fonte occupe dans son arsenal ménager, comme un ancien combattant émérite, la plus belle place d'honneur. Agafia y fait ses bouillies de seigle.

Nombreux sont les récipients creusés dans le bois. J'ai dénombré près d'une dizaine d'écuelles, grandes et petites. Détail intéressant, les Lykov mangeaient leur soupe aux pommes de terre, avant l'apparition de l'aluminium, dans une écuelle commune avec des cuillères au long manche.

Les Lykov ignorent le mot *pénurie*. Mais c'est par ce mot qu'ils auraient désigné le manque permanent de fer. Tout ce qu'ils avaient sauvé de l'ancienne communauté – une vieille houe, des pelles, des couteaux, des haches, une lime, une scie, un épieu, un morceau de tôle épaisse, des ciseaux, une alène, des aiguilles, une pioche, une pince, une faucille, un burin et un ciseau à bois –, tout cela s'était émoussé, usé et rouillé au fil des années. Mais rien n'était jeté.



Le fer : la plus précieuse des richesses.



Ustensiles ménagers en écorce de bouleau.

De même que la pauvreté force à rapiécer les habits usagés, les Lykov “rapiéçaient” le fer.

Nous avons photographié des pioches de jardinage. Ce sont de solides branches de bouleau avec un crochet “coiffé” d’une pièce de fer. J’ai vu une pelle tout en bois renforcée à son bord inférieur d’une seule et unique bande métallique. L’un des Lykov a confectionné une vrille, un instrument indispensable aux travaux domestiques. Mais comment la fabriquer sans forge ?! Pourtant le fait est là ! Une vrille rudimentaire, imparfaite, mais une vrille !

Il y a chez les Lykov une herminette pour creuser les canoës et diverses gouges pour sculpter les cuillères. Parce qu’ils servaient

rarement, ces outils se sont bien conservés. Tout le reste a été mangé par le temps et les pierres à aiguiser.

Si Dmitri, se rendant chez les géologues, avait vu à leur base des tas d'or ou d'autres richesses de notre monde, il n'en aurait pas manifesté un grand étonnement. Mais Dmitri vit beaucoup de fer : du fil, une pelle sans manche, une pince tordue, une roue dentée, une écuelle zinguée cabossée, un seau sans fond et, près de l'atelier, une montagne de rebuts métalliques. Du fer ! Foudroyé par une pareille richesse, Dmitri se pétrifia. Il jaugea de la main quel morceau pouvait convenir à quel usage, sans rien oser prendre toutefois. Bien qu'il avouât par la suite en souriant : "Grande était la tentation du péché."

# LES LYKOV

Parlons un peu de chacun des Lykov...

L'isolement, la lutte éreintante pour la survie, la monotonie du quotidien, de l'habillement et de la nourriture, la rigueur des tabous religieux, l'enchaînement sans fin des prières, le confinement extrême du cadre de vie et, enfin, les gènes familiaux, voilà qui aurait dû rendre ces gens aussi ressemblants que poussins en couveuse. Les affinités sont grandes, en effet. Et pourtant, chacun avait son caractère, ses habitudes, sa position sur la petite échelle – à six degrés seulement – de la hiérarchie. Chacun avait son travail préféré et honni, diverses étaient les interprétations d'un seul et même phénomène. Il y avait bien d'autres différences encore, de nature à intéresser psychologues et sociologues.

Il n'est pas simple d'avoir un mot pour chacun des Lykov, quatre d'entre eux n'étant plus de ce monde. Restent les souvenirs...

## *KARP OSSIPOVITCH*

Dans le "siècle" il aurait sans doute atteint des sommets. A la campagne, il serait monté au moins au rang de président de kolkhoze ; à la ville aussi, il aurait fait son chemin. Un chef né. Aujourd'hui encore, malgré son grand âge qui le tempère, on sent qu'il aspire par nature à diriger. C'est lui qui, dans sa jeunesse, prit la tête de la communauté Lykov. C'est lui qui conduisit ses hommes à émigrer sur le fleuve Kaiïr.

C'est encore lui qui, dans les dramatiques années trente, décida de rompre avec le "siècle" en pénétrant dans les profondeurs de la taïga, suivi docilement par sa femme Akoulina Karpovna avec ses deux bambins sur les bras.

Karp Ossipovitch était à la fois un chef de famille et un "dirigeant" sévère. Lui et lui seul devait être écouté dans le travail, la prière, la cuisine, les relations individuelles. Agafia, d'une façon campagnarde, l'appelle *tiatienka*, petit père chéri, imitant les trois autres enfants défunts bien que Savvine approchât la soixantaine. Le vieux extériorisait par tous les moyens sa position de chef. "Jamais notre papa n'arrachait les pommes de terre", dit Agafia sans désapprobation, consciente du rôle paternel dans les affaires de la communauté familiale. Si ses fils portaient sur la tête une sorte de bonnet de moine en toile grossière, le doyen se réservait une haute toque en renne sibérien. Une espèce de "chapska monarchique" qui confortait son pouvoir dans le royaume minuscule qu'il avait fondé.

Pour ses quatre-vingts ans, Karp Ossipovitch est alerte et ne se plaint aucunement de sa santé, si ce n'est qu'il est devenu "dur de l'oreille".

Mais le vieil homme, selon mes observations, "régule" sa surdité. Quand une question lui échappe ou, peut-être, l'importune, il fait mine de ne pas l'entendre. En revanche, si quelque chose l'intéresse, il "pige" tout de suite, pour reprendre le mot d'Erofeï. Le vieillard se tient continuellement sur ses gardes au fil de la conversation. S'abstenant de toute question, il se contente d'écouter ou de "dire un jugement". Un jour pourtant, alors qu'il venait pour la énième fois de jeter l'anathème sur Nikon et le tsar Alexis, il me posa une question : "Comment va le monde ?" Je répondis qu'il n'allait guère et sentis que ces mots lui avaient réconforté le cœur. Sans doute cet homme futé, si obscur fût-il, était



parfois visité par une angoisse froide aussi mordante qu'un serpent : avait-il fait le bon choix pour sa vie ?

Le vieux n'a rien perdu de sa curiosité. Quand il rend visite aux géologues, il "converse pour le plaisir du cœur" et fait le tour de la base. Karp Ossipovitch n'a pas eu peur de monter dans l'hélicoptère mais il a refusé de voler : "Ce n'est pas une affaire de chrétien." Ce qui l'a frappé le plus, ce n'est ni l'électricité, ni l'avion qu'il a vu décoller de sa piste, ni la radio d'où sortait une "voix de bonne femme pécheresse" (la chanteuse Alla Pougatcheva), mais un paquet transparent en polyéthylène : "Seigneur, qu'a-t-on inventé ! du verre qui se froisse !"

### *AKOULINA KARPOVNA*

Avec ses huit extrémités, sa croix de vieille-croyante a noirci sur sa tombe. A côté, des épilobes se bercent au vent. Des rangs de pommes de terre atteignent le monticule de terre blanche. Akoulina Karpovna est morte en 1961 "d'avoir porté trop lourd", affaiblie par la famine. Ses dernières paroles ne furent pas pour le royaume céleste au nom duquel elle avait porté sur terre sa lourde croix, mais pour ses enfants : "Que ferez-vous sans moi ?" Nul autre qu'Agafia et Karp Ossipovitch n'a plus souvenir de cette femme. Sans doute avait-elle un tempérament héroïque, pour s'être décidée à partager avec Karp "toutes les souffrances de la foi". Or, ces souffrances étaient grandes. Elle fendait le bois, pêchait le poisson, halait le bateau, aidait au charpentage et au déboisement, creusait les caves, grimpait au cèdre, plantait et arrachait les pommes de terre. L'habillement, le feu du poêle, la cuisine – c'était elle. Et les quatre gamins auxquels il fallait, patiemment, tout apprendre.

Soi-disant native du village de Beïa, dans l'Altaï, Akoulina Karpovna avait appris auprès des pèlerins, encore petite fille, l'alphabet du vieux slave. Elle savait écrire et lire les livres d'Eglise. Cette "grande sagesse", elle l'enseigna plus tard à ses enfants. Où trouver dans la taïga cahiers et crayons pour les études ? demanderez-vous. En effet, Akoulina Karpovna ne possédait rien de tout cela, mais elle avait, en revanche, de l'écorce de bouleau et du jus de chèvrefeuille. Trempez-y une tige bien taillée et vous pourrez tracer sur le côté jaune de l'écorce de pâles lettres bleues. Ainsi apprit-elle à lire et à écrire à ses quatre enfants !

J'ai prié Agafia, en parlant de cela, de m'écrire en souvenir quelque chose dans mon carnet. Elle prit sur l'étagère un cadeau des géologues – un "crayon à tube" – et écrivit en vieux slave : "De bonnes gens sont venus chez nous le 4 (17) juillet de l'année 7490 après la naissance d'Adam. Ecrit par Agafia."

"Un souvenir de maman", dit Agafia en admirant son gribouillage.

## *SAVVINE*

"Savvine avait la foi ferme mais le caractère cruel", a dit de son fils Karp Ossipovitch. Que recelait le mot "cruel" ? je n'ai pas posé la question mais il y avait quelque chose. A ce sujet Agafia lâcha une fois sourdement : "Dieu est juge."

Savvine maîtrisait deux choses à la perfection : le corroyage du cuir et la lecture de la Bible. Ces deux activités passaient pour fondamentales dans la communauté familiale. Savvine apprit seul à corroyer les peaux d'élans et de cerfs, après avoir testé lui-même de nombreux procédés. Il

maîtrisait également l'art de la cordonnerie. Le remplacement des sabots de bouleau par de confortables bottes de cuir légères marqua à l'évidence une véritable révolution du quotidien dont Savvine fut très fier. Quant aux petites tâches de tous les jours, pourtant vitales, il se mit à les dédaigner, disant : "J'ai mal à la panse..." Savvine avait bel et bien le ventre malade, mais allez savoir quelle était la part de souffrance et de caprice en pareille situation. Voilà déjà qui traduisait, en soi, un foyer de tension.

Mais l'essentiel était ailleurs. En matière de culte il se montrait bien plus "à droite" que le père Lykov, ne tolérant pas la moindre entorse aux rites ni la moindre violation des jeûnes et des fêtes. Il mettait tout le monde debout dans la nuit pour la prière. "Vous ne savez plus prier !" "C'est jusqu'à terre qu'on s'incline !" Il lisait les livres d'Eglise avec un art consommé. Il connaissait la Bible par cœur.

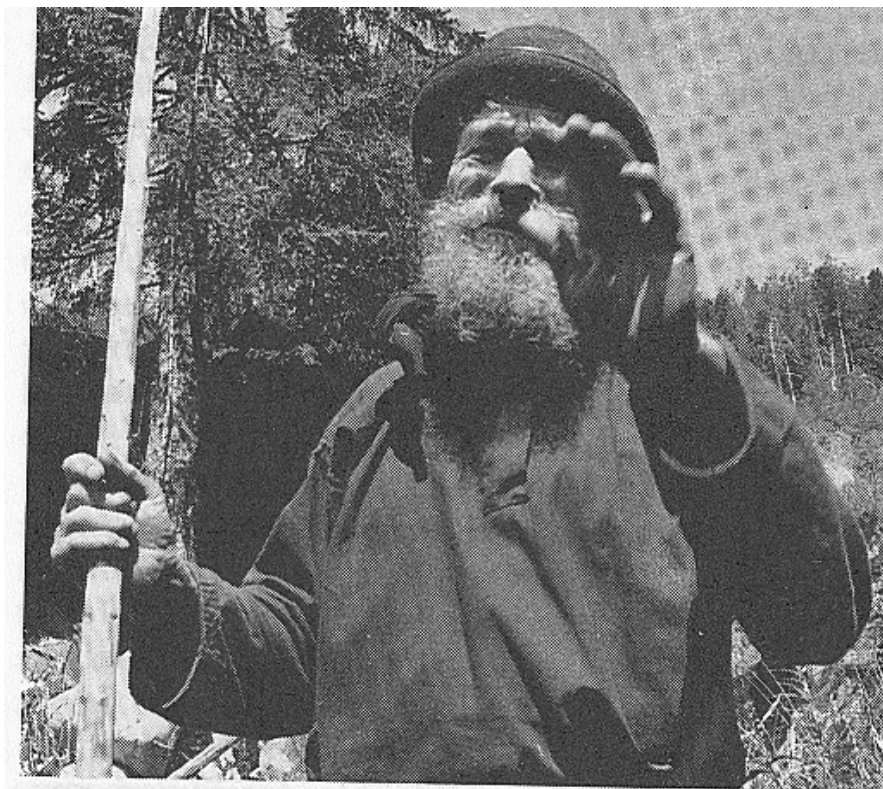
Lorsque Natalia, fatiguée de lire à la torche, dénaturait le texte ou sautait un passage, Savvine proférait de son coin : "Faux !" Et sa remarque, en effet, se révélait exacte.

Savvine commençait tout doucement à donner des leçons à Karp Ossipovitch, dont les forces s'amenuisaient, et ce dans les questions non seulement "idéologiques", mais aussi pratiques. Mais là, il tomba sur un os. Si le père ne pouvait tolérer que le fils récalcitrant aspirât à la domination, ce n'était pas uniquement par amour-propre. Il voyait bien quel train d'enfer Savvine ferait mener à la maisonnée s'il venait à "prendre le pouvoir".

Les géologues qui ont connu Savvine le décrivent petit de taille, avec une barbe et une démarche qui lui donnaient la suffisance d'un marchand riche. Il était retenu, voire arrogant à l'égard d'autrui, faisant comprendre par ses manières quelle serait la place réservée à tous "là-haut", devant le jugement divin. A la base des géologues, Savvine surveillait les siens

d'une paire d'yeux vigilante. C'est lui qui, le plus souvent, disait : "Défendu !" Et "il en voulait fortement à Dmitri pour sa relation profane avec le siècle". Les derniers temps les Lykov venaient à la base à quatre seulement. "Et Dmitri ?" Le vieux expliquait, évasif :

Il est occupé, le fils, très occupé..."



Karp Lykov.

L'an dernier, en octobre, Dmitri est mort soudainement. Savvine en fut fortement affecté. La "maladie du ventre" s'accrut. Il fallait garder le lit et boire des décoctions de rhubarbe. Mais la première neige tomba et les pommes de terre n'étaient toujours pas arrachées. Le père et ses filles agitèrent le doigt : "Au lit !", "Têtu comme il était, il faisait tout par contradiction", se souvient tristement Karp Ossipovitch. Savvine arracha les pommes de terre en pleine neige. Puis il dut s'aliter.

Natalia se mit à son chevet, qu'elle garda jour et nuit. On a peine à imaginer cette veille dans une isba éclairée par une torche au milieu d'une saleté ancienne de plusieurs années. Quand son frère mourut, elle dit : "Moi aussi je vais mourir de tristesse."

## *NATALIA*

Avec son père et sa sœur elle déposa la dépouille de son frère dans une congère "jusqu'au printemps". Puis elle s'effondra sans l'espoir ni la force de se relever.

Elle mourut dix jours après Savvine, le 30 décembre 1981, dans sa quarante-sixième année.

Natalia et Agafia, disent les géologues, se ressemblaient beaucoup. Sans doute cette similitude était-elle renforcée par leurs vêtements et leur manière de nasiller et d'allonger les syllabes. Mais Natalia était plus grande de taille. Agafia l'appelait "marraine" (pour parrain, elle avait Savvine).

A la mort de sa mère, la fille aînée tenta comme elle put de s'y substituer. "Après maman, nos habits se sont usés jusqu'à la corde, mais

marraine a appris à tisser et coudre pour tout le monde.”

Le lot de Natalia était de coudre, de cuisiner, de soigner, de réconcilier, de consoler et de calmer. Ce qu'elle faisait moins bien que sa mère. Consciente de cela, Natalia en souffrait. “Marraine était mal écoutée.

Et tout a tourné au plus mal”, dit Agafia.

Natalia est morte dans les bras de sa sœur. “Tu me fais de la peine. Tu restes seule...” ce furent ses derniers mots.

## AGAFIA

La première impression est celle d'un être bienheureux, arriéré intellectuel. Un langage étrange, les pieds nus, le visage et les mains dans la suie, toujours à se grattouiller. Pourtant, une fois acquise l'habitude de son langage et à la regarder de plus près, on se dit que non, elle a bien la tête sur les épaules ! Le caractère arriéré de cette femme sans âge est, comme se plaindraient à le dire les spécialistes des sciences humaines, *de nature sociale*. L'univers où Agafia a grandi se bornait à sa mesure, son jardin et son bout de taïga. Les récits de ses parents ? Mais que pouvaient-ils lui raconter, eux qui n'avaient connu que le bout du monde ?

Le fanatisme religieux ne se manifeste guère chez Agafia. “Nous n'avons pas le droit”, dit-elle près du feu en nous regardant boire du thé au lait concentré. Puis d'interroger son père du coin de l'œil. “Non, c'est défendu.” Que ce tabou fût levé et elle aurait volontiers goûté à l'infusion en croquant même un morceau de ce produit au nom bizarre de “chocolat”.

Passé deux jours, il apparaissait clairement à mes yeux que non seulement Agafia était intelligente, mais qu'elle avait aussi le sens de l'humour et de l'ironie, qu'elle savait se moquer d'elle-même.



Agafia.

Agafia sait coudre, cuisiner, manier la hache. Cet été, elle a monté une sorte d'abri d'hiver pour le deuxième jardin. La table de l'isba a été fabriquée par elle. "Et les frères, alors ? – J'ai eu beau leur demander, rien à faire. J'ai eu plus tôt fait moi-même."

Ce n'est pas une femme d'intérieur, une "isbeuse". Son élément est le jardin et la taïga.

Avec Dmitri, Agafia creusait des fosses pour piéger les cerfs, dépouillait les bêtes, grillait ou séchait la viande sur le feu. Elle connaît les habitudes des animaux, sait "quelle herbe est bonne à manger dans la taïga, et quelle autre fait mourir". Il y a deux ans, elle sut démêler une énigme qui échappait même à Dmitri, lequel connaissait "comme tous les doigts de sa main ce qui court dans la taïga". Une bête fut prise à la fosse. Dans l'agitation et la pénombre, tout le monde crut à un veau d'élan. Mais quand on eut descendu l'échelle dans la fosse pour saigner la proie, l'"élan" poussa un hurlement. Interloqués, Sawine et Dmitri examinaient l'étrange animal. Sur quoi Agafia déclara : "C'est un cochon sauvage ! Souvenez-vous, maman nous en parlait." Ce que les géologues confirmèrent en effet. Les sangliers venaient juste de faire leur entrée dans la région.

Forte de sa remarquable mémoire, Agafia effectuait avec Sawine un travail d'une importance capitale pour la famille : la tenue du calendrier.

Désormais les soucis d'Agafia se sont multipliés. Le poêle, le jardin, le stockage de la nourriture pour l'hiver, mille autres petits tracas. Elle ne perd pas l'espoir de capturer un cerf. "Un peu de viande pour l'hiver, voilà ce qu'il me faut."

C'est avec plaisir qu'Agafia se rend à la base des géologues. "C'est vraiment comme une sainte fête. On ja-ase, on ja-ase tellement." Naturellement quelqu'un ne manquera pas de lui dire, dans la conversation : "Et si tu te mariais, Agafia ? Regarde un peu le garçon



qu'on a !" Et de lui désigner le foreur Ivan, un beau gaillard de haute taille. Agafia comprend la plaisanterie. Et elle répond invariablement : "Non, je n'ai pas le droit. Je suis une femme du Christ."

Cherchant prudemment à comprendre ses relations familiales, Nikolai Oustinovitch et moi avons demandé à Agafia lequel de ses frères elle préférerait. "Mitia !" (Dmitri) fit-elle le visage illuminé, puis elle porta soudain à ses yeux le coin d'un foulard qui lui avait été offert. "Mitia !"

Telle est la seule et dernière branche verte de l'arbre mort des Lykov.

### *DMITRI*

C'est avec chagrin que je trace aujourd'hui son nom sur le papier tant j'ai le sentiment de l'avoir connu et aimé. C'était, chez les Lykov, une personnalité à part. Il priait avec dévotion mais sans fanatisme. Sa principale demeure était la taïga. Il y avait grandi et la connaissait parfaitement. Il savait où passaient toutes les pistes de bêtes, "pouvait observer longuement tout animal et comprenait son désir de vivre, comme chez l'homme". Une fois adulte, il se mit à pratiquer la chasse. Les Lykov avant ce jour n'avaient eu ni fourrure ni viande. Il savait où creuser les pièges. Il captura même un loup dans un traquenard de sa confection. Fin connaisseur des habitudes animales, il disait : "Le renne est une bête paresseuse. Il ne fait pas plus de chemin dans la taïga que la longueur du sentier de la rivière à l'isba." Dmitri savait quel bon marcheur faisait l'élan dans la neige profonde ; quant au cerf, il pouvait le suivre à la trace durant une journée entière avant de le saigner au pieu.

Dmitri était d'une endurance étonnante. Il lui arrivait de marcher pieds nus dans la neige. Il pouvait en plein hiver passer la nuit dans la taïga (par moins quarante sous une cape de toile !) “Il péchait, racontent les géologues, les jambes nues au beau milieu de la rivière, monté sur une pierre. Il levait un pied et, comme une oie, se tenait sur l'autre.”

Toute l'information relative à la taïga parvenait aux Lykov par le canal de Dmitri. Il montrait à Agafia des poussins de gélinottes, des écureuils dans leur trou. Regarde ! il y en a quatre. Ils font boule à cause du froid...” Avec le premier ours – le “gentil” – Dmitri noua une amitié intime en cueillant les noisettes. “Il nous craignait tous, sauf Mitia. Il s'en approchait d'aussi près” – et de toucher mon sac à dos avec la pointe de son bâton.

Le cadet des Lykov avait le caractère doux et équilibré. Il n'aimait pas la discussion. “N'en parlons plus”, se contentait-il de dire à son frère Savvine. Il travaillait toujours avec plaisir. Presque tous les pots d'écorce sont de sa fabrication. C'est d'ailleurs lui qui recueillait l'écorce de bouleau, la sachant meilleure à telle ou telle période. Dmitri avait maçonné lui-même le poêle de l'isba. Il avait fait un mortier avec un pilon fixé à une perche souple, horizontale. Au premier coup porté, le pilon rebondissait, comme levé par un ressort. Il avait confectionné aussi pour la quenouille un dispositif d'entraînement rotatif, des nasses à piéger le poisson tressées avec du bois mort... Un modèle d'artisanat !

Dmitri se rendait toujours volontiers à la base des géologues bien qu'il n'extériorisât pas sa joie. Il faisait le tour, touchant les choses avec sa main et disant doucement : “Vraiment...” A la vue d'une image sur le carton d'un calendrier, il demanda : “Moscou ?” et fut joyeux d'avoir reconnu une ville dont il avait tant entendu parler.

Dans le local du générateur Diesel, Dmitri se sentit mal à l'aise. Il se mit les mains sur les oreilles et secoua la tête, sans comprendre le lien

entre le bruit et la lumière qui éclairait les maisons. Mais quelle impression produisit sur lui la scierie ! “Il s’est planté devant la machine, bouche bée, dit Erofeï. Gocha Sytchev, le scieur, est devenu d’emblée pour lui l’homme le plus cher de la base.” Et comment ! Un rondin que Dmitri mettait un ou deux jours à découper se transformait instantanément sous ses yeux en de belles planches régulières. Caressant les planches du creux de la main, il disait : “Comme c’est bon !...”

Au mois d’octobre dernier, quatre des Lykov vinrent comme de coutume rendre visite à la base. Ils demandèrent de l’aide pour la récolte des pommes de terre. Puis ils annoncèrent que Dmitri était malade. Une semaine auparavant il était rentré sous la pluie de l’isba d’amont et, sans même se réchauffer, avait aidé son frère à poser des nasses. A présent il étouffait de fièvre. Lioubov Ostrooumova, le médecin, comprit immédiatement après un récit détaillé qu’il s’agissait d’une pneumonie. “On a proposé des médicaments, on a voulu faire venir en barque le malade à la base, on a promis d’appeler un hélicoptère...” Rien à faire : “Ça nous est défendu. Il vivra autant que Dieu le voudra.”

Quand les Lykov rentrèrent chez eux ce soir-là (6 octobre 1981), Dmitri gisait mort par terre dans l’isba du bord de l’eau.

Il fut mis en terre dans un tronc de cèdre, et au pied d’un cèdre, à l’écart de son *izbouchka*.

Après avoir pris congé des Lykov, nous avons marqué une halte devant sa tombe et j’ai demandé à Erofeï de me laisser jeter un œil dans la mesure. La porte en était condamnée. Erofeï, en “ami de la famille”, a pris le droit d’en arracher les clous et nous avons pénétré dans une niche basse charpentée de rondins, noire de fumée et froide comme une cave. Et toujours ces baquets de pommes de terre séchées, de graines et de pois. Une guenille de toile grossière était pendue à un clou. Des bottes éculées marron en peau de cerf se dressaient près de la porte. Sur le

rebord de la fenêtre traînaient le reste d'une bougie, quatre hameçons de manufacture et l'image d'un paquet de cigarette représentant un avion. . .

— Où donc s'est-il effondré ?

— Par terre, là où nous sommes.

Le sol, comme dans l'isba d'amont, ployait sous nos pas avec ses épiluchures et ses arêtes.

Erofeï et moi, qui n'avions plus vingt ans et qui en avions vu d'autres, étions pris de frissons à l'idée de cet homme agonisant parmi des baquets pourris.

Erofeï a recloué la porte, la barrant d'un pieu pour plus de sûreté, et nous sommes descendus vers l'Abakan. Là, nous avons trouvé une barque inachevée, creusée dans la masse d'un tronc.

— Dmitri me disait, s'est souvenu Erofeï, qu'une fois la barque prête nous pourrions nous voir plus souvent. On ne traverse pas toujours l'Abakan à gué. . .

Erofeï s'est souvenu aussi d'une autre conversation avec Dmitri, qui avait eu lieu l'année passée auprès de cette même barque inachevée :

— “Tu es un menuisier extraordinaire ! je lui ai dit. Viens donc chez nous, nous avons besoin de bras. Et tout le monde t'aime.” Dmitri m'a regardé avec des yeux qui disaient merci mais n'a rien répondu. Je pense que s'il n'était pas mort, il aurait fait doucement son nid parmi nous.

# LE QUOTIDIEN

Précisons tout de suite que le chef de famille avait décidé, au beau milieu des années d'exil, d'écarter Savvine et Dmitri en leur bâtissant une isba près de la rivière, à six kilomètres de leur "résidence". Pourquoi cette "scission" ? Les langues n'ont pas voulu se délier, Reste à en imaginer les causes : premièrement, la famille manquait d'espace, à six sous un même toit ; deuxièmement, un avant-poste et une base de pêche au bord de l'eau comportaient bien des avantages ; troisièmement, les rapports avec Savvine se faisaient de plus en plus orageux. Enfin, n'oublions pas la raison probablement majeure : il fallait prévenir le risque d'inceste, la pratique incestueuse n'étant pas rare dans les communautés de vieux-croyants au cœur de la taïga.

L'isba fut bâtie au nord de la rivière. L'été, Savvine et Dmitri y vivaient en s'adonnant à la chasse, à la pêche, au bricolage, au jardinage. La liaison entre les deux foyers se faisait presque quotidiennement.

On se rendait mutuellement visite, ce qui donnait un peu de diversité à la vie. Mais à l'automne les frères regagnaient le toit parental. Et l'on se retrouvait à six pour passer le long hiver. Pas question, toutefois, de fainéanter. La lutte pour la survie exigeait impérieusement de chacun sa part de travail, Et même s'il n'y avait aucune tâche urgente en vue, karp Ossipovitch s'arrangeait pour en trouver, conscient des conséquences néfastes de l'oisiveté.

"P'tit papa ne nous laissait jamais les bras croisés", raconte Agafia.

On y célébrait les fêtes. Ces jours-là on se bornait au minimum indispensable, le feu à entretenir, l'eau à puiser, le seuil de la porte à

déneiger. La mère, puis, à sa mort, Natalia, ajoutaient à l'inévitable pomme de terre quelque chose du garde-manger, un morceau de viande ou de la bouillie de seigle. Le loisir des jours de fête consistait à prier sur des livres d'Eglise mille fois lus et relus, à évoquer tels ou tels événements, aussi espacés en cette contrée que les pins rabougris qui poussaient sur les marécages. On se distrait mutuellement en racontant ses rêves.

— Quel est le rêve le plus intéressant que tu aies fait ? ai-je demandé à Agafia, pensant qu'elle contournerait ma question avec un sourire. Mais elle m'a répondu très sérieusement, après un temps de réflexion :

— Une nuit d'hiver, j'ai fait un de ces rêves, une merveille ! Une pomme de cèdre grosse comme notre cabane... (Agafia a marqué une pause dans l'attente de mon étonnement qui tardait à se manifester.) Oui, Mitia en détachait les graines à coups de hache. Et chaque graine grosse comme ça, comme une cocotte.

Ce rêve était sans doute entré dans les annales. Karp m'a dit un jour dans une autre conversation : "Agafia a rêvé une fois, me croirez-vous, d'une pomme de cèdre grosse comme notre chaumière !"

Minuscule, l'univers des Lykov tenait dans leur mesure et un espace limité par une journée de marche. Seul Dmitri, une fois, pourchassant un renne, avait marché deux jours et deux nuits. "Il est allé fort loin. Dmitri était encore d'aplomb quand la bête, fourbue, est tombée."

Cette fois-là, toute la famille avait fait un long voyage pour récupérer la viande du renne, en passant deux nuits près du feu. Une équipée fameuse qui figurait parmi les événements notables dont on reparlait quand, la bonne humeur aidant, on remontait le fil de la chronique familiale.

Les nœuds de ce fil étaient les suivants : l'histoire épique de l'ours, la chute sans séquelles graves de Karp Ossipovitch du haut d'un cèdre ; la disette de 1961 ; la mort de la mère ; la construction de la cabane au bord de la rivière ; l'année de l'entrée en service des bottes de cuir ; enfin, le jour de panique où l'on perdit le décompte du temps... Telle est la somme des "événements" cités par le père et sa fille.

L'apparition des hommes marqua une date mémorable. Pour les jeunes Lykov, c'était comme si des soucoupes volantes se posaient chez nous près de Zagorsk ou bien ici, à Planernaïa, où j'écris ces lignes. Agafia a dit : "Je me souviens de ce jour. C'était le 2 juin 7486" (15 juin 1978).

Rien n'a filtré ici des événements qui ont bouleversé le monde. Les Lykov ne connaissent aucun nom illustre. Ils ont vaguement entendu parler de la dernière guerre. Quand les géologues la racontèrent à Karp Ossipovitch, qui avait en mémoire la "Première mondiale", celui-ci hocha la tête : "En voilà une histoire, les Allemands qui recommencent. Maudit soit Pierre. C'est lui qui manigançait avec eux. Je vous le dis.

Les Lykov remarquèrent d'emblée les premiers satellites : "Les étoiles ont commencé à marcher dans le ciel." C'est à Agafia que revient l'honneur de la découverte. Alors que le nombre des étoiles "marcheuses" augmentait, Karp Ossipovitch émit une hypothèse dont l'audace fut instantanément dénoncée par Savvine : "Tu n'as plus ta tête. Ce que tu dis est-il seulement pensable ?" L'hypothèse de Karp Ossipovitch, qui avait alors soixante ans, était que "les hommes ont inventé quelque chose et projettent des feux fortement semblables aux astres".

Que ces "feux" ne soient pas seulement projetés dans le ciel par les hommes, mais que les hommes eux-mêmes s'y installent pour tourner dans le ciel, les Lykov l'apprirent de la bouche des géologues. A quoi ils

réagirent par un rire condescendant : “Ce n’est pas vrai...” Quant aux avions qui survolaient la taïga à des altitudes plus ou moins basses, ils les avaient repérés. Mais les “vieilles écritures” expliquaient la chose : “Des oiseaux de fer voleront dans le ciel”, récitait Savvine.

Le temps s’égrenait lentement. En leur désignant ma montre, j’ai demandé à Karp Ossipovitch et Agafia comment ils le mesuraient. “La mesure du temps coule de source, a dit Karp. L’été, l’automne, l’hiver, le printemps, voilà pour l’année. La lune nous dit le mois. Tiens, vois donc, elle rapetisse déjà. Pour la journée, c’est la simplicité même : le matin, le midi et le soir. En été, quand l’ombre du cèdre s’étend sur le garde-manger, c’est midi.”

Le décompte du temps par les dates, les semaines, les mois et les années constituait pourtant, pour les Lykov, une tâche majeure et vitale. Se perdre dans le temps, et ils en étaient conscients, c’était détruire l’organisation de la vie avec ses fêtes, ses prières, ses jeûnes, ses jours gras, l’anniversaire des saints, le calcul des années vécues. La graduation temporelle se faisait avec le plus grand soin. A chaque lever du soleil, on déterminait le jour de la semaine, la date, le mois, l’année (suivant le calendrier byzantin d’avant Pierre le Grand). Savvine était le “druide” qui veillait au contrôle du temps. Une tâche dont il s’acquittait sans faute. Et sans aucune bavure, contrairement à Robinson. Avec une mémoire aussi phénoménale qu’un vieux livre. La vérification des calculs à la lune naissante et les séances collectives obligatoires de chaque matin pour établir “quel jour vivons-nous”, tout cela faisait partie de l’élaboration quotidienne du calendrier. Et pas un jour de retard, pas un jour d’avance dans la chronique lykovienne ! Cela étonna fort les géologues lorsqu’ils demandèrent dès leur première rencontre : “Quelle date sommes-nous ?” Et cela continue de les étonner quand ils revoient les Lykov.

“Une seule fois, raconte Agafia, Savvine a craint une confusion.” Ce



fut un jour de grande panique. Ensemble on se mit à compter, à comparer, à vérifier, à se souvenir. Avec sa mémoire fraîche, Agafia parvint tout de même à rattraper par la queue le Temps qui avait bien failli se dérober.

Agafia nous a expliqué, sans cacher son plaisir, tout le système de décompte des jours. Mais les gens que nous sommes, habitués aux bureaux d'informations, aux agendas et aux calendriers, n'ont rien compris, à la plus grande joie – bien méritée ! – de notre belle amie.

Les hommes ? Les jeunes Lykov ne les connaissaient que par les récits et le souvenir de leurs aînés. Ils appelaient “siècle” toute cette vie à laquelle ils n'avaient jamais pris part. “Ce siècle est plein de tentations, de péchés, d'outrages à Dieu. Il faut fuir et craindre les hommes.” Voilà ce qu'on leur enseignait.

On comprend mieux le choc ressenti par les jeunes de la famille, individus “sauvages” mais non dépourvus d'intelligence, quand ils découvrirent que les hommes, même insensibles à la prière, savaient être gentils.

Grâce soit rendue aux géologues qui surent veiller sur les Lykov sans froisser leur sentiment religieux ni affecter leur dignité humaine, en partageant leurs soucis à chaque fois que c'était possible. Abstenons-nous d'énumérer ce qu'ils leur apportèrent pour améliorer leurs structures domestiques délabrées. Même les chats et les métiers à tisser furent acheminés d'Abaza par hélicoptères.

Les Lykov se firent de vrais amis. Je leur ai demandé de me les nommer. “Edintsev Evgueni Semenovitch, un homme en or... Lomov Alexandre Ivanovitch, que Dieu veuille sur lui, qui a aussi bon cœur.” Leur ami intime est Erofëï Sazontievitch Sedov, notre guide. Le vieux et sa fille lui demandaient conseil, sollicitaient ses services, cherchaient à lui offrir des graines de cèdre. Il faut citer aussi la cuisinière des géologues,

Nadiejda Egorovna Martassova, qui recueillit toutes les confessions d'Agafia à la mort de sa sœur, ainsi que le géologue Grigori Volkov. “Vous souvenez-vous des quatre premiers qui vous ont rendu visite ?

— Et comment ! Galia, Victor, Valéry, Grigori ! ont dit en chœur le père et sa fille. Saluez-les bien bas quand vous les verrez !”

L'apparition des hommes fut d'abord accueillie par les Lykov comme une chose triste mais inéluctable. Bientôt, toutefois, l'un des jeunes émit timidement l'hypothèse qu'ils étaient peut-être “envoyés par Dieu”. Une interprétation qui ne pouvait que déplaire à Savvine et Karp Ossipovitch. Ceux-ci ne répondirent ni oui ni non à l'invitation des géologues au campement de base. Pourtant, ils s'y rendirent. D'abord à deux, Savvine et son père, en éclaireurs. Puis tous ensemble. Et leurs visites se multiplièrent.

A chaque rencontre, les rapports se réchauffaient. De part et d'autre s'aiguissait la curiosité. Les géologues montraient à leurs visiteurs tout ce qui pouvait les intéresser. Savvine tambourina longtemps avec ses ongles sur le contre-plaqué, en examina le tranchant, le renifla : “Une planche qui n'en est pas une, légère et solide.” La tronçonneuse, on s'en doute, suscita la stupéfaction. Le canot à moteur fut examiné et tripoté, sans qu'on osât s'embarquer. En revanche on le regarda avec fascination remonter hardiment le courant de l'Abakan. Esprit pratique, Karp Ossipovitch jugea utile, après une inspection et une appréciation générale des lieux, de donner un conseil secret au chef de la base. “Renvoie le cuisinier. Il manque de zèle. Il épluche la pomme de terre sans l'économiser et jette aux chiens beaucoup de victuailles.”

Les chiens et les Lykov ne firent pas bon ménage. Les quatre bons toutous de la base, bâtards, refusaient d'adopter les Lykov et entonnaient un aboiement d'enfer à leur apparition. “On dirait que nos montagnards arrivent !” disaient les géologues quand montaient les aboiements. Alors

ils couraient voir de l'autre côté du pont. Et en effet, à la queue leu leu, nu-pieds, revêtus de leurs étranges accoutrements, les Lykov avançaient en tenant leurs longs bâtons. L'aspect et l'odeur incongrue de ces hommes excitaient les chiens qui ne s'apaisaient qu'à contrecœur.

La base possède des bains de vapeur. On y chauffe l'étuve presque tous les jours. Les Lykov refusèrent tout net d'y aller : "Ça nous est défendu."

La conversation, d'ordinaire animée et même gaie, tourna un jour sur un sujet inévitable : "Et si vous laissiez votre niche pour venir nous rejoindre !" dit la cuisinière compatissante qui se faisait un devoir de couvrir les deux sœurs. Les bouches se turent et les regards se tournèrent vers Savvine. Même le vieux leva les sourcils. "Elles doivent se cacher et prier Dieu", dit Savvine.

On ne revint plus sur la question. Mais les visites mutuelles continuèrent. Au bord de la rivière, près de l'isba inférieure, Erofeï m'a montré la "boîte aux lettres", une hutte d'écorce installée sous un cèdre. Les géologues y avaient laissé un jour un morceau de sel dans l'espoir qu'il serait recueilli. Depuis, la hutte recèle toutes sortes de "colis". Si quelqu'un remonte l'Abakan, il y dépose un présent. A son tour il y trouvera des graines ou des pommes de terre enveloppées d'écorce.

Depuis qu'ils ne sont plus que deux, Karp Ossipovitch et Agafia "font partie de notre famille", selon le mot d'Erofeï. Ils disent ouvertement : "On s'ennuie sans vous." Et quand ils ont appris que la base géologique pouvait être fermée, la tristesse les a gagnés : "Et nous, alors ? – Retournez donc chez les hommes ! a répliqué Erofeï. – Non, ça nous est défendu, c'est un péché. Nous sommes allés trop loin pour retourner. Nous mourrons ici."

Nous conversions d'habitude longuement. Les jours où nous charpentions, le vieux m'a demandé :

— Il paraît que là-bas, dans le monde, on fait les maisons hautes...

J'ai dessiné dans mon carnet un immeuble de Moscou à plusieurs étages.

— Seigneur, en voilà une vie, comme abeilles en ruche ! s'étonna le vieillard. Et où sont les jardins ? Comment mange-t-on ?!

Nous avons connu aussi quelques petits problèmes de communication.

Ce que les Lykov pensent des bains, du savon et de l'eau chaude, j'en ai déjà parlé. Des lavabos d'écorce sont installés dans l'isba, près de la porte, et sur l'arbre auprès duquel nous faisons le feu. En notre présence le vieux et Agafia y allaient de temps à autre pour s'y rincer les mains. Non qu'elles fussent sales, mais parce qu'elles avaient effleuré un homme du "siècle". Moins qu'un lavage, c'était une ablution après laquelle Karp Ossipovitch s'essuyait les mains à son pantalon, et Agafia, à sa robe noire de suie.

Nikolaï Oustinovitch et moi avons éprouvé quelques difficultés à les photographier. Erofeï nous avait prévenus : "Ils n'aiment pas les photos. Ils y voient un péché. Il faut dire aussi qu'on en a abusé." Nous avons tenu bon tout au fil de notre séjour : les appareils sont restés dans les sacs. Le dernier jour, toutefois, nous nous sommes risqués à photographier l'isba, les ustensiles, les animaux du jardin. Les Lykov, observant notre travail par la fenêtre de leur mesure, disaient à Erofeï qui leur tenait compagnie : "C'est de la niaiserie..." A quatre reprises "l'oiseau est sorti" au moment où le vieux et sa fille se trouvaient devant l'objectif. Et nous avons bien senti la réticence du vieil homme. Il dira plus tard à Erofeï : "Ces gens ont bon cœur, mais pourquoi portent-ils ces machines à leur cou ?..."

Alors que nous faisons nos sacs, Karp Ossipovitch et Agafia sont

venus avec des graines. “C’est pour la route, prenez.” Agafia, qui vidait sa poche en la secouant, a ajouté : “La taïga en fécondera d’autres, la taïga en fécondera d’autres.

Avant de partir, conformément à la tradition, nous nous sommes assis pour un temps. Karp Ossipovitch a choisi pour chacun un bâton. “On ne parcourt pas la montagne sans appui.” Avec Agafia il nous a accompagnés jusqu’à l’emplacement de l’incendie éteint. Les au revoir terminés, nous avons pris notre chemin. Puis nous nous sommes aperçus que le vieux et Agafia trottaient derrière. “Nous vous accompagnons encore un bout de chemin.” Nous avons gravi ensemble une forte dénivellation avant de prendre encore congé de nos hôtes. De nouveau ils ont trottiné dans nos pas. Quatre fois la scène s’est répétée. Ce n’est qu’à la crête de la montagne que nos deux accompagnateurs se sont arrêtés. Agafia tirait le bout de son foulard, voulant dire quelque chose, mais elle a fait non de la main avec un sourire sans gaieté.

Debout sur la crête nous avons attendu que les deux silhouettes passent une frange de forêt et réapparaissent dans une clairière en contrebas. Elles sont apparues. Tournées vers nous, elles se sont appuyées sur leur bâton. Elles ne pouvaient plus nous voir. Mais c’est de nous qu’elles parlaient.

“Ils jaseront jusqu’à l’hiver”, a dit Erofeï en songeant à sa prochaine visite en ces lieux sauvages.

C’est humain, c’est humain.

Un sentier abrupt nous a conduits en aval, à l’Abakan.

Je viens de mettre un point à mon récit. J’ai écarté ma liasse de

papier en jetant un œil à ma fenêtre. Tiens ! le facteur, qui me porte une lettre d'Erofeï !

Tout va bien à la base, m'écrit-il. Le forage va son train. On a bien reçu mes hameçons, envoyés de Moscou pour toute la famille des pêcheurs à la ligne. L'automne, qui s'installe déjà sur l'Abakan, enveloppe la forêt d'or. Deux grandes nouvelles : "La mise en service d'un téléviseur à la base et la visite récente de Karp et Agafia."

Le poste de télévision, m'écrit Erofeï, capte les émissions par satellite, "une qualité d'image extra !".

Mais l'installation s'est faite après la visite des Lykov. Dommage, il y en aurait eu, des "oh" et des "ah" ! Ils ont passé trois jours à la base et demandé qu'on les aide à ramasser les pommes de terre. "On les aidera. Et on mettra la main aux travaux de construction. Nos « pupilles », qu'on les appelle. *Edak* !" conclut Erofeï en citant une expression toute lykovienne.

Ces bonnes nouvelles m'ont encouragé à écrire aux Lykov. J'ai noirci deux pages avec de grosses lettres appliquées. J'ai demandé à Agafia de me répondre. Voilà pour la lettre, mais pour l'adresse ? "A grand-père dans son village", comme dit la plaisanterie ? J'ai donc prié Erofeï de faire suivre à bon port.

J'imagine le long voyage de mon message. D'abord en avion, jusqu'à Abakan, puis par la route vers Abaza. Là, Erofeï glissera la lettre dans la poche latérale de sa combinaison d'hiver (déjà !) avant de prendre son coucou pour relever l'équipe des foreurs à sa base taïguéenne.

Il ne verra pas les Lykov de sitôt : le travail, la distance... Il n'ira pas seul mais accompagné d'un camarade, en foulant la neige, quand l'Abakan sera gelé et franchissable.

J'imagine leur ascension par une piste difficile et enneigée...

L'hiver accentue la solitude de l'isba dont s'échappera, par la cheminée, un filet de fumée. Les visiteurs frapperont à la porte. "Êtes-vous vivants ?!" Karp Ossipovitch, couché sur le poêle dans ses bottes de feutre, se lèvera d'un bond : "Erofeï !" Agafia gloussera de sa voix chantonnante : "Et nous qui attendion-ons, qui attendion-ons !" Bon, etc.

Les pommes de cèdre ne manqueront pas d'être servies aux nouveaux venus. Alors Erofeï dira : "Vous avez une lettre de Moscou !"

"Quoi donc ? s'étonnera Karp Ossipovitch. Voyons, Agafia, sors le lumignon !" Ou plutôt non, en l'honneur des invités on mettra une vraie bougie, et Agafia, s'accompagnant avec son doigt noir de suie qui courra sur le papier, lira ma lettre avec cette même voix dont elle récite Notre Père.

"Il faudrait répondre", dira sans doute Erofeï. Le vieux, après un temps de réflexion, pourra lui donner raison : "Sûrement, il faut donner réponse !" S'il en est ainsi, Agafia prendra son "crayon à tube". Et je recevrai un message calligraphié en vieux slave. Une lettre du XVII<sup>e</sup> siècle.

# UN AN PLUS TARD

*Août 1983*

Je retrouve l'Abakan. Dévoré de curiosité, je fais le voyage avec le mandat des lecteurs fascinés par l'histoire des Lykov : "Retournez-y, nous attendons."

Je voyage en compagnie d'Erofeï et d'un natif de mon pays – Voronej – qui dirige l'office forestier du Khakaze, Nikolai Nikolaïevitch Savouchkine. Celui-ci fait le déplacement par curiosité, d'une part, mais aussi à ma demande, pour estimer les besoins des Robinsons. La météo n'est pas brillante. L'hélicoptère s'enfile dans la gorge en épousant les boucles de la rivière capricieuse. Plus on remonte vers la source, plus l'Abakan s'étrécit et plus les engorgements des troncs d'arbres sont nombreux à la surface. Voici déjà les "deux joues", deux immenses parois rocheuses entre lesquelles s'entonne, souplement, le cours d'eau. Nous obliquons vers la montagne pour atteindre le marécage. Comme l'an passé, nous jetons les sacs à terre du haut de l'hélicoptère suspendu, puis sautons à notre tour. Un signe de la main au pilote, et c'est notre monde habituel qui disparaît en même temps que diminue le fracas des moteurs.

Nous trouvons le sentier et le suivons durant une quarantaine de minutes. Coïncidence, nous arrivons le même jour de juin que la fois précédente. Mais le début de l'été s'est montré froid. Et là où nous trouvions des baies, nous n'en voyons que les fleurs.

Le merisier répand tardivement son odeur. La pomme de terre du jardin des Lykov vient à peine de verdier. Un rang de seigle reflète une lueur bleutée timide. Les pois, les carottes, les haricots, tout pousse avec



un mois de retard.

Nous relâchons le pas aux abords de la mesure... Des changements ? Point du tout ! Comme si, hier encore, nous étions sous ces mêmes cèdres. Les mêmes chats, prudents, nous guettent du haut du toit. Le même passereau volette sur l'écume du torrent. Avec leurs semelles de caoutchouc rouge, mes baskets oubliées l'an passé traînent sous un sapin.

Inutile cette fois d'appeler les maîtres des lieux, ils nous ont aperçus par leur minuscule fenêtre. Tous les deux, comme de grandes souris grises, ont quitté leur niche en trotinant à notre rencontre.

— Erofeï, Vassili Mikhaïlovitch !...

Une joie sincère, si sincère que nous devrions nous embrasser. Mais non, les salutations ne changent pas : deux mains croisées sur la poitrine et une révérence.

Tout de suite nos deux hôtes ont souhaité en notre honneur mettre de l'ordre dans leur tenue débraillée. Karp Ossipovitch a quitté ses bottes de feutre pour en chausser de caoutchouc, puis, après avoir plongé derrière la porte, est réapparu dans une chemise bleue, froissée mais propre. Il s'est coiffé ensuite d'un chapeau choisi parmi trois autres empilés sous l'avant-toit. Le vieux a sorti quelques brindilles de paille de sa barbe pour lui donner, à l'aide de ses dix doigts, l'aspect qui seyait à la circonstance.

Agafia, pendant ce temps, s'était accoutrée derrière la porte d'une tunique bordeaux qui lui descendait jusqu'aux talons. Elle avait changé de foulard et chaussé, elle aussi, des bottes de caoutchouc.

Le tapis rouge de l'hospitalité – de la paille de seigle – a été étalé pour nous dans la mesure, mettant un peu de lumière à la niche enfumée. Même l'air s'en est trouvé plus respirable. Les maîtres des lieux savaient

ce qu'ils faisaient. Ils ont été ravis de nous abriter sous leur toit. Agafia attendait manifestement des compliments qu'elle a reçus avec reconnaissance, esquissant un sourire enfantin dans un coin de son foulard, un cadeau de l'an passé.

Cette fois j'apporte principalement ce que mes lecteurs m'ont fait parvenir "pour transmission à l'ermitage". Des chaussettes de laine, des étoffes, des collants et des bas, un imper, une couverture, un châle, des moufls, des chaussures de sport. Tout a été accepté avec gratitude. "Remerciez la gentillesse de tous ces gens au bon cœur." Erofeï m'avait conseillé de n'apporter aucun autre aliment que les gruaux.

— C'est du riz, a dit Agafia en jetant un œil dans un sac. Et ça c'est quoi ?

— C'est aussi du riz, ai-je répondu, mais d'une autre sorte, du riz vietnamien.

— P'tit papa, vois donc ça, un drôle de riz, des bâtonnets...

La plus grande joie du vieux aura été un paquet de cinq douzaines de bonnes bougies avec une lampe de poche. Les bougies sont désormais entrées dans les habitudes et le besoin s'en fait ressentir. Quant à la lampe, avec son faisceau de lumière bizarre, elle a d'abord attisé les suspicions.

— Une machine... a dit Agafia qui soupçonnait un appareil photo dans le boîtier métallique.

Mais le vieux n'a pas redouté de manipuler le boulon, d'éclairer le poêle, le dessous du banc, la botte de feutre dressée près du lit, puis, contre toute attente, n'a pas prononcé le "ça nous est défendu" habituel.

— Dieu a su concevoir pareille chose. La nuit, c'est bon, hop ! et ça s'allume.

Le dernier de nos présents a été refusé. L'un de mes lecteurs, par naïveté ou, peut-être, par malice, a envoyé au journal un billet de dix roubles dans une enveloppe, "pour les Lykov".

— Qu'est-ce que c'est ? un morceau de papier... Agafia s'est raidie dans son coin.

Ensemble nous avons essayé d'expliquer ce que signifiait ce morceau de papier.

— Un objet séculier... a fait le vieux en arrosant le billet d'un jet lumineux de la lampe. Faites-nous la bonté de le retirer. C'est un péché pour nous.

Ainsi s'est déroulée notre rencontre.

Le dîner... Nous mangions près du feu, encerclés par les chats en mal de viande. Agafia et son père dégustaient solennellement près de la chandelle une platée de riz vietnamien.

— Mettez-y donc un peu de miel, leur a-t-on conseillé. Un conseil écouté.

— Une nourriture de paradis, a dit le vieux en récupérant sur ses genoux une pincée de riz. Et pour le ventre, ça se sent, c'est une vraie fête...

En l'entendant se plaindre du ventre, Nikolai Nikolaïevitch et Erofeï ont entonné un hymne au miel et au lait.

— C'est vrai, c'est vrai... a consenti le vieil homme avec un brin de tristesse. (Puis, soudain excité :) Une chèvre viendrait-elle ici en hélicoptère [Détail intéressant : Karp Ossipovitch emploie le mot *d'imanoukha*, qui ne

vient pas du vieux slave mais du mongol. (*N.d.T.*)] ? (Mais, coupant court à cet éclair subit de fantaisie, il a dit :) Une chèvre... C'est qu'il faudrait un bouc aussi, pas de bouc, pas de lait...

La conversation tournait principalement sur l'hiver passé, sur les douze derniers mois. Et tout nous ramenait à la nourriture, aux vêtements, au chauffage.

La dernière récolte de pommes de terre avait été bonne. Mais une neige précoce était tombée dès les premiers jours de septembre et il avait fallu chercher l'aide des géologues qui, sur-le-champ, avaient prêté main-forte. Résultat : toute la récolte sauvée, deux cent cinquante seaux, plus trente seaux de navets et de gros radis, cinq seaux de seigle, un sac de pois en cosses, des carottes. A l'automne, au risque d'un refroidissement, le vieillard avait péché deux seaux d'ombres. Mais, pour la première fois, pas de viande, le vieux stock de viande séchée, constitué par feu Dmitri, était épuisé et n'avait pu être regarni. Agafia a bien installé trois fosses pièges, mais rien n'est venu.

L'hiver, au dire du vieux, avait été malsain, humide, long. On n'avait tenu qu'avec les graines de cèdre, la pomme de terre, le brouet de seigle, le navet et le gros radis. Dès janvier le dernier poisson était mangé. "Une grande misère." En mars, bien qu'il sût que le poisson ne mordait pas à cette saison, le vieux était descendu à la rivière où il avait passé une semaine avec sa canne, ne prenant qu'un "malheureux poisson à peine plus grand que ma main".

Quand ils passaient à la base des géologues, les ermites ne s'en conformaient pas moins rigoureusement à leurs tabous : ni pain, ni viande, ni poisson, ni bouillie, ni sucre ! "Interdit", un point c'est tout.

Un petit pas, toutefois, a été franchi en transgression des tabous. Erofeï et la cuisinière ont su les convaincre d'accepter, outre le sel, un petit sac de sarrasin. Ceci, apparemment, n'a pas gâté leurs rapports

avec Dieu. La fois suivante, sans rechigner, ils ont pris du millet et de l'orge perlé. Puis Erofeï leur a fait découvrir le riz.

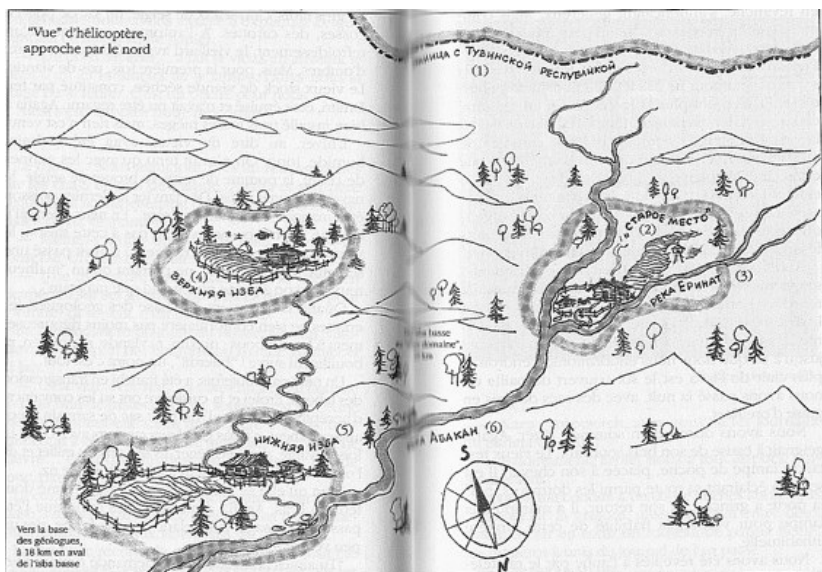
Bien qu'elle se plaignît constamment d'une douleur au bras, Agafia avait meilleure mine que l'été passé. Son visage, jadis blanc comme farine, tire un peu vers le mat.

“Tu aimes la carotte ?” ai-je demandé pour vérifier mon hypothèse concernant la carotène.

Elle a souri. Voyant là une allusion, elle a couru à la cave avec un baquet d'écorce.

Karp Ossipovitch a pris un sérieux coup de vieux.

Il s'est voûté. Il parle plus doucement, on ne peut l'entendre qu'à deux ou trois pas. Il est soucieux de ses récoltes taïguéennes et maraîchères.



La pomme de terre ne promettait pas l’abondance. Les cèdres, en revanche, s’annonçaient généreux. Mais comment cueillir les cônes ? “Je ne peux plus grimper aux cèdres. Agafia a peur, et si son bras s’engourdit ?” Prendre une gaule et secouer les arbres ? Avant ils s’y refusaient pour ne pas les endommager. Aujourd’hui, ils n’en ont plus la force. Erofeï lui redonne courage : “On prêtera main-forte.” Habitué qu’il est à la vie autonome, le vieux reçoit l’aide comme une mesure extrême. Mais cet extrême s’amplifie à vue d’œil, inéluctablement. Que faire d’autre ? Je l’ai entendu, dans sa prière du soir, souhaiter la prospérité à Erofeï, à ses enfants et à de nombreuses “gens du siècle” loin desquels il s’était retranché et sans lesquels, désormais, il n’aurait pas tenu longtemps.

Après son dialogue avec Dieu, le vieux a changé sa chemise de fête contre celle de tous les jours, il a retiré ses bottes et, gémissant, s’est installé sur son lit d’herbe près du poêle. Agafia à son tour s’est retirée

dans son coin. La bougie de stéarine a brûlé jusqu'à ce que nous nous endormions. L'endroit le plus clair de l'isba est le sol couvert de paille où nous avons passé la nuit, avec des sacs de pois en guise d'oreillers...

Nous avons dormi d'un sommeil léger. Agafia geignait à cause de son bras souffrant. Le vieux testait sa lampe de poche, placée à son chevet. Il est sorti en éclairant sa route parmi les dormeurs, puis la porte a grincé... A son retour, il a manipulé la lampe pour vérifier la fiabilité de cette lumière inhabituelle.

Nous avons été réveillés à l'aube par le martèlement du silex. Agafia faisait le feu pour le poêle.

Je brûlais d'envie de savoir comment la vague de curiosité et de sympathie soulevée par le "siècle" à la découverte de cette singulière niche de vie s'était répercutée à l'ermitage. Comment l'avait-on accueillie ? Erofeï m'en avait parlé dans ses lettres et pendant le voyage. L'"accueil magistral" qui nous avait été réservé signifiait quelque chose. Mais encore ?



Karp Lykov et sa fille.

— Karp Ossipovitch, avez-vous vu les journaux qui parlent de vous ?

— Evidemment, Erofeï nous a tout apporté soigneusement.

Le vieux me conduit à un tas de bûches abrité sous l'avancée de la masure, glisse sa main entre deux rondins pour en sortir un rouleau de



papier ficelé, des numéros jaunis du journal de l'an passé.

— Avez-vous su lire ?

En toute simplicité le vieux a répondu que non.

— L'écriture est trop fine. Les yeux pleurent sous l'effort. Pour la même raison, mais aussi parce qu'elle ne comprend pas les mots, Agafia n'a pu lire la publication qui, dans le "siècle", a défrayé la chronique. Le lieu de rangement des journaux, deux ou trois mots prononcés involontairement, voilà qui force à penser que pareille lecture était regardée comme un péché. Mais le contenu leur avait été relaté en détail.

— Maman ne grimpait pas aux cèdres. Elle avait trop peur, a dit Agafia en riant, heureuse de me prendre en flagrant délit d'inexactitude.

— Les gens maintenant savent comment vous vivez...

Cette circonstance, à l'évidence, avait été discutée. Avec, vraisemblablement, cette conclusion : il n'y a là rien de mal.

— Nous avons retrouvé de la famille...

Agafia a sorti du même tas de bûches une photographie jaunie et fortement froissée. Elle représente deux femmes et deux barbus d'une taille herculéenne. Les cousins germains d'Agafia, du côté maternel.

— Je parie qu'ils vous invitent en Choria ?

— Ils nous appellent, c'est sûr. Mais ça nous est défendu. La vie qu'ils mènent, c'est une vie du siècle.

— Mais pourquoi gardez-vous la photo dans les bûches ? Dans l'isba elle se conserverait mieux.

— C'est défendu ! a dit le vieux. Il est défendu de garder ça sous le même toit que l'image divine.

Tel est donc le sort dévolu aux images et aux mots imprimés. Pour ne plus revenir sur le sujet, j'ai sorti de mon sac un cadeau que je ne m'étais pas pressé d'offrir la veille : un paquet de tirages photographiques et un numéro du magazine *Sovietskoïé foto* évoquant les difficultés de prises d'images chez les Lykov. A la vue des photographies, pensais-je, ils s'y familiariseraient. Alors on pourrait les prendre à souhait. J'avais tiré un à un, avec le plus grand soin, les négatifs des trois disparus : Natalia, Dmitri et Sawine. J'ai montré les tirages, constatant un grand embarras sur les visages d'Agafia et du vieux. Ils ne savaient qu'en penser. Ils voyaient des visages qui leur étaient proches et chers, certes, mais aussi une chose contraire à la loi divine : un humain sur le papier. J'ai senti que ce présent ne m'avait pas ouvert le droit de photographie. J'ai tout remis soigneusement dans l'enveloppe en disant : "C'est à vous, faites-en ce que vous voulez." Le lendemain matin j'ai repéré l'enveloppe rangée dans une écorce de bouleau. Où ça ? Toujours au même endroit. Dans le tas de bûches, sous le toit.

Quant au *Livre des psaumes*, tout froissé, qu'une vieille dame m'avait demandé de remettre "aux Lykov en mains propres", le vieux et Agafia l'ont porté immédiatement dans l'isba pour le lire toute une heure durant, le comparer au leur, "vraiment chrétien", et y trouver des "déformations par nikonisme".

— Je vois que les nikonien se sont multipliés, a fait Karp Ossipovitch d'un air philosophique lors d'une conversation sereine. Il y en a beaucoup...

On sentait bien que par le mot "nikoniens", il nous désignait tous, Erofeï, Nikolai Nikolaïevitch présenté comme le "chef des forêts" —, les géologues, les pilotes d'hélicoptères, tous ceux qu'il connaissait...

— Quelle droiture idéologique ! a plaisanté Erofeï auprès du feu en repensant à cette conversation. Il a l'air de nous dire : "Parlez et écrivez,

notre tâche, à ma fille et à moi, est de planter les pommes de terre et de prier avec deux doigts...”

— Karp Ossipovitch, tous ces “nikoniens”, pourtant, ne sont pas de mauvaises gens, ils essaient de vous aider...

— Eh bien oui, a consenti sincèrement le vieillard. Leur cœur n’a pas durci. Ceux qui veillent sur les pécheurs que nous sommes ont la générosité sans mesure.

Il faut dire que la mesure des Lykov ressemblait à une sorte de centre de tri forestier. Marteaux, haches, pelles, clous, râpeaux, blousons, imper, bottes... Il y en avait pour tout un artel. Le tout envoyé à l’adresse : “Abaza, Erofeï, pour les Lykov.” Erofeï faisait consciencieusement le facteur, sans omettre ni la lampe à pétrole ni même le collier d’ambre (rangé, lui aussi, dans les bûches).

— Et ça, c’est quoi ? Une babiole ou quelque chose d’utile ? a demandé Agafia en sortant d’un amas d’écorce un parapluie rouge cerise.

J’ai expliqué le fonctionnement et l’usage de l’appareil. Agafia l’a ouvert en poussant un “Hi ! hi !” joyeux. Elle et ce truc “du siècle” : elle se devinait amusante...

La télévision. Elle est entrée chez les géologues l’an passé et l’on imagine avec quelle impatience on attendait la prochaine visite à la base du vieux et de sa fille. “Le spectacle était double, se souvient Erofeï. Pour les Lykov, c’était la télévision ; pour tous les autres, c’étaient les Lykov devant la télévision.” Ils s’intéressaient à tout : un train qui passe, des moissonneuses-batteuses dans un champ, les gens dans la rue (“Seigneur, qu’ils sont nombreux ! comme un nuage de moustiques !”), de grands immeubles, un navire. Le cœur d’Agafia chavira à l’image d’un cheval. “Un cheval ! Petit papa, un cheval !” Elle n’en avait jamais vu et ne les

imaginait que par les récits. Le vieux fut épaté par un hydroglisseur. “Comme c’est bien ! En voilà une barque !” En voyant sur une scène un ensemble amateur de vieilles danseuses cosaques du Kouban’, Karp s’indigna : “Ah ! les pécheresses ! Voilà qu’elles dansent quand il faut prier !” Des boxeurs en lice horrifièrent Agafia. Elle se leva d’un bond et se sauva. Et comme je la comprends : torses nus, deux mastocs se tapaient dessus avec leurs poings énormes sous les regards de tous.

“C’est un péché”, dirent la fille et son père de la télévision. Mais ce péché-là se révéla pour eux d’un attrait insurmontable. En visite à la base ils ne manquaient jamais de prendre place devant le poste et de le regarder.

Karp Ossipovitch s’installe droit devant l’écran. Agafia préfère le regarder en glissant sa tête à la porte. Elle s’efforce à chaque péché de se purifier par la prière : elle prononce un murmure, se signe et remet la tête à la porte. Quant au vieux, il prie après, mais avec zèle, rachetant tous les péchés d’un coup.

Deux amis moscovites m’avaient “mandaté” pour éclaircir certaines choses.

Un historien me demandait d’établir plus sérieusement de quelle manière Agafia “tenait le temps par la queue”. “Tu ne comprendras pas tout mais voici quelques repères : utilise-t-elle le terme de « lettre dominicale » ? Et la notion de « cercle solaire » ? Se réfère-t-elle aux *Rubriques* et au *Livre des psaumes* ?”

J’ai fait de mon mieux et Agafia a déployé un océan d’imagination pour m’expliquer son art difficile de chronographe. Eh bien, je n’ai rien compris ! Mais je puis confirmer publiquement à mon ami que les livres et les termes auxquels elle se réfère sont bien ceux qu’il mentionne et que les phases lunaires sont également prises en compte. Le calendrier lykovien est celui de la Russie d’avant Pierre le Grand.

Deuxième requête : l'institut académique de la langue russe m'a fait parvenir trois pages de consignes sur le discernement de certaines particularités d'expression. J'avais mission de retenir les mots inconnus, spécifiques. Mes facultés de discernement, je l'avoue, se révèlent nulles et ma "moisson" tiendrait en deux ou trois lignes : *imanoukha* (chèvre), *lopatinka* (vêtements), *basko* (bien), *khramina* (maison), *lanis'* (*Yété* dernier), *poutiki* (russules)...

J'ai fait quelques observations. Les Lykov bonifient leurs potagers avec de l'engrais : ils fauchent des herbes vertes de la taïga qu'ils font pourrir en tas, sans les sécher. Ils n'ont jamais eu d'animaux domestiques, "n'ayant pas de reproducteurs". Leurs semences de pommes de terre n'ont pas été régénérées depuis plus de quarante ans mais les récoltes donnent d'excellents résultats, des stocks faciles à conserver et de remarquables qualités gustatives.

"Comment les Lykov se soignent-ils les dents ?" me demande un lecteur. Agafia a dit : "Par la prière. Si la prière n'y peut rien, nous tenons la bouche ouverte sur une pomme de terre brûlante." Pratiquait-on l'extraction des dents ? "A quoi bon ?" a été la seule réponse. Y avait-il dans la taïga des nymphes des eaux (*roussalki*), des sylvains, des sorcières ? Le vieux et sa fille, après une délibération tout à fait sérieuse, ont dit : "Nous n'en avons jamais vu". Regrettaient-ils ou se réjouissaient-ils d'avoir rencontré les hommes ? "Au début nous étions morts de peur. Plus maintenant. Sans les hommes c'est la mort." Pourquoi n'envisageaient-ils pas de se rapprocher des hommes ? Car enfin, les géologues leur proposaient de monter une isba non loin de la base et de les aider à jardiner. "Ça nous est défendu..."

Agafia est allée à l'isba d'où elle a sorti un vieux mousqueton au canon de vingt-huit tout emmaillotté de bandes isolantes. Un don du père d'Erofeï. Agafia avait déjà essayé la pétoire.

— Elle est revenue avec deux gélinottes, a triomphé le vieux.

— Et si vous essayiez un coup ? a dit Erofeï.

Le visage de Karp Ossipovitch s'est illuminé. On a cherché une cible. J'ai fixé sur une souche une vieille basket, la semelle tournée vers le tireur.

Le vieux s'est appliqué. Il a visé longtemps, très longtemps, comme si sa vie en dépendait... Le coup est parti. Laisant son arme à Erofeï, le vieux s'est précipité sur la cible comme sur une proie. (J'ai souffert de le voir courir, à la manière des vieilles gens, le corps en avant, mal suivi par les jambes.) Karp Ossipovitch a levé la basket et glissé son doigt dans le trou. Dans le mille ! Son visage barbu rayonnait comme celui d'un enfant. Et je comprends cette joie d'un homme qui va sur ses quatre-vingt-dix ans.

Odorante, bleutée, la fumée s'est couchée sur le potager. Agafia a pensé tirer à son tour mais elle s'est ravisée après un temps d'hésitation :

— Il faut économiser le poison (la poudre).

— Elle a tout sur le dos – le poêle, le jardin, la chasse et la menuiserie. Moi, je ne sers plus guère qu'à taquiner le poisson, a soufflé le vieux en accompagnant du regard, avec un soupir, Agafia qui rentrait son arme.

Le tourment du vieux Lykov, c'est la nouvelle mesure. Les fils en avaient commencé les travaux sous la férule du père. (Agafia : "Voilà ce qui a fait plier Mitia.") Grâce à l'aide des visiteurs, la charpente est montée. Mais les choses n'avancent pas vite. Les Lykov ont fini par comprendre que leurs forces n'y suffiraient pas. A peine construit, le sas

d'entrée s'est affaissé, désarticulé. Et puis il faut encore une toiture, un plancher, un poêle (dans une contrée sans briques !), il faut essoucher un carré de taïga près de l'isba. C'est un travail pour des bras jeunes et forts.

— Pourquoi cette bâtisse ? avons-nous carrément demandé au vieux. Vous y laisserez le reste de vos forces, mais pour qui ?

Le vieux a répondu que trop d'efforts avaient été faits et qu'il serait dommage de tout lâcher. Mais il s'est avéré qu'il avait une autre bonne raison de se soucier de la nouvelle isba. Le sort d'Agafia l'empêche de dormir tranquille. Et le vieil homme dans sa mélancolie a nourri l'espoir d'assigner quelqu'un à demeure. "J'ai une isba toute prête qui ne demande que ça", semblait-il dire.

Il faut savoir qu'au printemps est apparu un filou de la taïga, un inconnu. "Il se signait, il se disait chrétien, a dit le vieil homme d'un air dégoûté, il sciait le bois et répandait des mots doux." En fait, le "chrétien" quérait l'or et la peau de zibeline. Une fois convaincu que les Lykov n'avaient rien d'autre que de la suie chez eux et des pommes de terre dans les réserves, le soupirant d'Agafia a disparu dans la nature, sans causer toutefois de dommages aux maîtres.

— Cet homme n'était pas bon. Quand il est parti, nous avons remercié à genoux Dieu notre seigneur...

— Et si vous abandonniez ce chantier, trop gros pour vos bras, et que vous descendiez vivre à l'isba inférieure, au bord de l'eau, qui est plus neuve, puisque la vôtre est délabrée ? Il y a un poêle tout prêt, la rivière est à deux pas, il y fait doux pour le jardin. Et puis, les hommes ne sont pas loin. Pour vos peines ou pour vos joies, ils sont là !

Tout le monde approuve chaleureusement cette idée et même – surprise ! – Agafia. Seul le maître hoche la tête :

— Ce que vous dites est raisonnable et juste. Mais comment délaisser un ouvrage où tant d'efforts, tant d'efforts ont été mis...

Durant tout l'après-midi, assis sur la charpente, nous avons fouillé le problème en le prenant par tous les bouts. Une confrontation à quatre contre un. Tous les arguments de bon sens étaient dans le camp de la majorité. Mais le vieux n'en démordait pas...

Le soir nous avons parlé de choses diverses. Mais l'on sentait bien que le problème de l'isba tracassait le vieil homme. Il a gigoté toute la nuit. A trois reprises il s'est mis à prier en poussant de lourds soupirs, presque des reniflements. Au matin il a déclaré qu'il nous accompagnerait jusqu'à la rivière avec Agafia. "On fera le tour de l'isba et on décidera."

Bâtons en main, en causant, nous avons trouvé la descente courte cette fois-ci.

En bas, nous nous sommes tous décoiffés pour nous recueillir devant le monticule où reposait Dmitri. L'épilobe avait déjà envahi la tombe. Un rang de pommes de terre s'étirait presque jusqu'à cet endroit. A la vue des feuilles verdoyantes, Karp Ossipovitch a repris du poil de la bête. Après avoir plongé sa main ouverte dans un sillon, il en a extrait un germe opulent.

— Oui, le temps est bien plus doux au bord de l'eau...

La mesure n'y différerait guère de l'autre, là-haut, mais faisait un peu plus neuve. Nous l'avons inspectée consciencieusement. Nikolai Nikolaïevitch et le maître des lieux ont vérifié les rondins en les martelant et repéré les pièces de la toiture à changer :

— Je promets de vous envoyer des charpentiers, ils ajouteront à l'isba un bon sas d'entrée. Vous y rangerez vos baquets et vous y installerez à votre aise.



Nikolaï Nikolaïevitch a promis également de faire larguer par hélicoptère près de l'*izbouchka* des poutres de pin destinées au chambranle de la porte. Il a relevé les mesures.

Agafia ne cachait pas sa joie. Le vieux aussi, à l'évidence, recouvrait son humeur :

— Et comment vous remercier pour ce bienfait ?...

Nikolaï Nikolaïevitch, tout sourire :

— Priez donc pour qu'il y ait moins d'incendies dans la taïga.

— Oh ! oui, nous en ferons la demande à Dieu, a répondu l'autre de son air avenant et sérieux.

Quant à moi, il m'a installé à ses côtés sur un rondin de bois :

— Vassili Mikhaïlovitch, et le poisson, qu'en est-il ?... (Apparemment le vieux semblait s'inquiéter de la réglementation de la pêche sur l'Abakan, dont il avait eu vent.) Sans poisson, on n'est plus rien...

J'ai promis d'arranger les choses avec les "chefs d'Abaza".

— Pêchez-en autant que votre ligne en prendra, Karp Ossipovitch. Et j'ai su convaincre le vieux que son désir serait compris et respecté.

... Et l'heure des adieux est venue. Sous le poids des voyageurs, le fond du canot a touché les galets. En un éclair nos deux hôtes ont sauté à l'eau pour s'arc-bouter sur son bord. Et voilà l'embarcation remise à flot. Nul ne s'est pressé d'allumer le moteur. Cinq minutes ont filé dans une causerie d'adieu comme insignifiante, mais qui comptait tant.

Déjà le courant nous porte au mitan du flot. On ne s'entend plus. On parle par gestes... Puis le canot s'engage dans un coude. Un dernier regard en arrière, et ce sont deux silhouettes qui, pieds à l'eau, penchées sur des bâtons, nous regardent partir.

Nous étions en juillet. Après cela j'ai bourlingué à travers la Sibérie. Au moment de prendre la plume pour relater mon voyage sur l'Abakan, j'ai téléphoné à Krasnoïarsk, à ceux qui, après nous, ont rendu visite aux Lykov.

— Alors ?...

— La vie va son train. Nous étions avec des médecins. Bah ! vous savez, on a tous mis la main à la pâte : on a fendu du bois, on a réparé le garde-manger d'en bas pour le stockage des graines... Croyez-moi si vous voulez, ils se sont laissé ausculter par les médecins : pouls, tension, cœur. Ils ont une santé de leur âge. Agafia s'est laissé soigner le bras avec de la stéarine à bougie. On lui a montré comment s'y prendre.

— Et l'isba ? Ils ne font pas machine arrière ?

— La décision de se fixer au bord de la rivière est bien arrêtée. On a débité trois cèdres pour faire des rondins. Un hélicoptère a largué toute la "menuiserie", des poutres et des planches. Toujours pas de charpentiers. Mais le vieux a de l'espoir, il fait sécher de la mousse pour les jointures, il agrandit le potager. Agafia est très heureuse de s'installer au bord de la rivière. Il y fait plus doux, on y pêche quand on veut. Et les hommes sont plus près.

Voilà donc les nouvelles de l'Abakan.

# ENCORE UN ÉTÉ.

*Octobre 1984*

Eh bien non ! dans le tourbillon des événements, des affaires et des accidents, nos lecteurs n'oublent pas les Lykov.

“Comment ça va, là-bas ?”

La même question revient dans le courrier de la rédaction. On reçoit même des colis. Alla Korotchanskaïa, de Kharkov, nous envoie un mandat postal : “Achetez des chèvres, qu'ils essaient le lait.” Le plus souvent on nous questionne sur leur devenir. Et moi-même je brûle de curiosité. Je n'arrête pas de tarabuster Erofeï en lui demandant de sonder la réaction des Lykov à l'idée d'une chèvre. Réponse : le vieux est content mais troublé – “le tracas est grand pour l'homme” – et doute de savoir s'y prendre. Mais à deux ou trois reprises la conversation est revenue là-dessus.

Me voilà de nouveau dans l'hélicoptère qui survole l'Abakan. L'engin transporte quatre cents kilos de fer – des verrous de forage – avec, pour passager, moi, le bouc Stiopka et la petite chèvre Mouska qui a un sacré mal de l'air.

Les chèvres, je les ai achetées à l'orée de la taïga, à une trentaine de kilomètres d'Abaza. “Pour les Lykov ? m'avait demandé la patronne. Choisissez.” J'ai choisi Stiopka, un bon vieux bouc à la toison constellée de bardane, et Mouska, biquette rondelette, qui était pleine. Elle a mis bas le jour même, donnant naissance à un petit chevreau qui, après sa première tétée, a été placé à l'orée du bois. Mouska, entourée de nos regards, a eu un jour pour se remettre. Maintenant c'est le voyage. Avec

sa curiosité un peu bête, Stiopka regarde défilier derrière le hublot les cimes enneigées. Mouska n'a pas le cœur à goûter au paysage. Les secousses et l'altitude la clouent au plancher. Le vol semble long. Enfin l'appareil se pose à la base des géologues. Erofeï est de ceux qui m'accueillent : "Des chèvres, en effet !"

Nous déchargeons le fer, puis reprenons les airs avec Erofeï à bord. Quatre minutes de vol séparent la base géologique de notre marécage. L'hélicoptère se met en position suspendue. Nous jetons les balluchons sur l'herbe des marais et descendons les bêtes de la main à la main.

Le sentier de la mesure vient d'être emprunté par un ours dont on voit les traces et les excréments. Les chèvres tirent sur la corde. Nous les traînons à bout de bras. Autre problème, le passage des torrents sur des rondins de bois. Erofeï résout la chose le plus simplement : serrant les bêtes sur sa poitrine, il franchit le cours d'eau comme un ours de cirque. Nous décidons de ne pas offrir tout de suite notre singulier présent. Après avoir attaché les chèvres à un merisier au fond du potager, nous atteignons l'isba au moment où Agafia frotte le silex pour le feu.

"P'tit papa, Erofeï et Vassili Mikhaïlovitch !" dit-elle en direction de la porte ouverte de la mesure. Et voilà nos deux hôtes, à la fois joyeux et confus, debout sur le seuil. Au bruit de l'hélicoptère ils ont compris qu'ils auraient des visiteurs. Comme l'an passé ils ont revêtu leurs habits d'apparat : des bottes de caoutchouc, une chemise bleu marine pour le vieillard, un semblant de robe trop large pour Agafia.

Sur une perche est étendu un foulard, un cadeau sans doute, en face de l'isba.

— Tu deviens à la mode, Agafia...

Il s'avère qu'on utilise le foulard rouge pour effaroucher l'ours.

— Il traîne toujours par ici. Hier il s'est montré là, dans la clairière.

J'ai tapé le fer et il est parti.

Karp Ossipovitch nous a montré comment il avait tapé le fer. Puis nous nous sommes assis pour échanger les nouvelles.

La principale nouvelle d'ici, c'est l'emménagement au bord de l'eau. Mon compagnon de l'an passé, Nikolaï Nikolaïevitch Savouchkine, chef de l'office forestier du Khakaze, a tenu sa promesse et fait construire une partie attenante à l'isba. Cinq pompiers forestiers y ont travaillé de la hache pendant une semaine.

— Grand merci à ces hommes, la pièce est de toute beauté ! Tout tient bien, tout tient fort, une fameuse porte, une belle lucarne. On en a pour une vie entière...

L'installation était prévue pour l'année passée. A leur nouvelle place ont été descendus un certain outillage, les livres d'Eglise, les pois et une partie des réserves de cônes de cèdres. Mais la dernière récolte de pommes de terre s'est faite dans la neige et l'heure n'était plus au déménagement. Le père et sa fille ont passé l'hiver comme d'habitude, dans la montagne.

Cette année, toutefois, leur décision est ferme : on descendra avant l'hiver. D'ailleurs, la météo accélère le transfert : en raison de l'été tardif le potager d'en haut n'a toujours pas germé. Le lédon vient à peine de fleurir et les neiges fondent impétueusement sur les hautes cimes : le torrent déborde et vient même lécher l'isba...

Agafia, qui s'en était allée rincer les pommes de terre, est revenue avec un sourire mystérieux :

— Des chèvres...

Les chèvres ont annoncé leur présence par un bêlement et Agafia les a observées de près. Son visage exprime un mélange de peur, de joie et

de curiosité : l'entrée du bétail dans cette vie est un événement notable. Karp Ossipovitch tressaille à son tour en voyant Erofeï sortir des fourrés les chèvres qui s'entêtent.

Certes les Lykov ont attendu secrètement l'arrivée de ces bêtes, mais celles-ci leur donnent du fil à retordre. Ils ne savent trop comment les approcher ni par quel bout les prendre. Les chèvres semblent avoir parfaitement compris le sort qui leur est dévolu. Stiopka soudain s'échappe et fonce, la corde au cou, à travers le jardin, là-haut, vers la taïga. Mais il se ravise à temps : où fuir ? Le bêlement de Mouska stoppe définitivement sa course. Erofeï le rattrape et l'attache dans la clairière à un jeune tremble. On y conduit Mouska.

Jamais je n'aurais cru qu'il me faudrait un jour donner des leçons de traite de chèvre. Mais on n'a que trop attendu. Mouska, torturée par son petit pis surgonflé, pousse des plaintes. Après avoir écouté la partie théorique de mon cours, Agafia, un rien décontenancée, apporte une écuelle de sa mesure.

Enfant, pendant la guerre, j'eus l'occasion à deux ou trois reprises de traire une chèvre, en l'absence de ma mère. Si notre Mouska était vieille, la leçon s'en serait trouvée simplifiée. Mais tout est nouveau pour tout le monde. Karp Ossipovitch, à qui je demande de tenir l'animal par les cornes, se laisse choir sur les fesses par émotion. Je m'installe près du pis avec la gamelle. Mouska, ne sachant ce qu'on lui prépare, décoche des ruades, lance des coups de tête et s'arrange même pour pousser Agafia par le flanc. Enfin giclent les premiers jets de lait dans l'écuelle. La biquette, se voyant soulagée par l'opération, finit par se calmer quelque peu.

— Vas-y... dis-je en tendant l'écuelle à Agafia.

Elle se met consciencieusement à la tâche mais, dans l'émotion, tire avec le trayon une touffe de poil. La Mouska repart de plus belle, se

déchaîne et recommence à travailler de la corne et du sabot. Dégourdi, Erofeï accourt avec une paire de ciseaux. On tond la laine autour du pis et l'affaire, vaille que vaille, s'arrange un peu.

On a sorti pour trois verres de lait. J'explique à Agafia que la chèvre doit être traitée deux fois par jour et je lui montre comment passer le lait. (Une nécessité dont elle a l'air convaincue.) Après avoir soufflé un peu, on s'installe près de l'isba sur des rondins et l'on en vient à évoquer la stratégie de l'élevage : comment nourrir les chèvres, où les parquer pour la nuit, comment leur fermer l'accès au jardin, combien de fourrage leur ménager pour l'hiver.

— Sans compter les ours... soupire Karp Ossipovitch. Erofeï et moi comprenons que nous apportons de nouveaux tracas aux Lykov. Nous aimerions leur montrer tout de suite que le jeu en vaut la chandelle, que le lait est un aliment bon qui donne santé et force. Celui-là, toutefois, est encore imbuvable : un pur colostrum.

— Dans trois ou quatre jours il sera bon. En attendant les chats n'ont qu'à y goûter... Ah ! il fallait voir avec quelle avidité les chats, émaciés par un strict régime aux pommes de terre, se sont rués sur le lait. En quelques coups de langue ils ont asséché la gamelle d'aluminium avant de se jeter sur le tas de bois où traînait le lambeau de gaze à travers lequel on avait passé le lait.

Avant le soir Erofeï et moi avons débarrassé de son fourbi l'avancée de l'isba pour y stocker des herbes. Sous l'avancée s'est tenue la traite du soir. J'ai dit à Karp Ossipovitch : "Si ça vous donne trop de tracas, saignez-les, vous aurez de la viande pour l'hiver." Le vieux a acquiescé : "J'entends, j'entends."

Nous avons consacré la soirée à l'évocation de l'année passée. Karp Ossipovitch a pris deux bougies dans les réserves qu'Erofeï et moi venions de regarnir, l'une pour le bougeoir, l'autre sur le poêle à son

chevet. Rien de changé dans l'isba depuis notre première visite. En haut à droite, sur l'étagère, des livres d'Eglise et les planches noircies des icônes. En bas à gauche, près du poêle, la vaisselle à l'odeur aigre. Sur les perches et les étagères qui courent le long des murs, des petits sacs de semences et d'herbes sèches de la taïga. On ne trouve rien autrement qu'à tâtons dans le noir de la baraque, hormis la tache blanche du lavabo en alu, près de la porte, que Karp Ossipovitch a fini par préférer au vieil évier d'écorce.

Comme l'an passé les maîtres venaient d'étaler un tapis de paille et de seigle pour leurs visiteurs. Erofeï et moi nous sommes nichés dans notre couche avec nos sacs à dos en guise d'oreillers. Karp Ossipovitch s'est recroquevillé sur son banc alors qu'Agafia faisait tinter la vaisselle auprès du poêle sans manquer l'occasion de glisser un mot ou deux sur les derniers mois.

Le stockage des cônes de cèdre fut le grand souci de l'automne. Il y eut une récolte abondante, comme on en voit une fois tous les quatre ans. Il fallut faire des provisions pour l'avenir. "P'tit papa est devenu souffrant, moi j'ai le bras malade..." a résumé Agafia. Trente sacs de pommes furent tout de même emplis par les Lykov. Agafia grimpaux arbres, gaulait les cônes, le vieux les ramassait. Puis la récolte fut mise aux garde-manger, épluchée et asséchée. Au soir on ne sentait plus ni jambes ni bras.

La pomme de terre fut récoltée sous un tapis de neige. Une bonne récolte. "On en a ramassé, me croirez-vous, trois cents seaux." Pour deux c'est trop. Cent seaux en surnombre. Il faudrait les offrir aux géologues, mais comment ? Le vieillard et Agafia n'avaient pas attendu Erofeï pour essoucher et brûler le bois autour du potager dans l'espoir que l'hélicoptère pût s'y poser. "Impossible, a dit à regret Erofeï, la pente est trop raide, et les arbres, trop proches." La nouvelle a gravement



contrarié les Lykov. “Peut-être qu’Erofeï se trompe ?” m’a demandé Karp Ossipovitch dans son dos. La question du surplus de pommes de terre est revenue sur le tapis à plusieurs reprises. “Un bien qui s’abîme, c’est un péché. Et ce serait un beau merci à ces hommes qui nous protègent.”

On nous faisait manger de la pomme de terre bouillie. Les Lykov ont toujours fait la distinction entre le manger maigre et le manger gras. L’année passée, point de manger gras, ou presque. Les fosses à bêtes sont à l’abandon : “Je suis piètre chasseur, maintenant que mes jambes me portent à peine.” Pour cette même raison la pêche de l’automne a tout juste rempli un seau. La famille a mangé des graines de cèdre, des pommes de terre, du navet, des carottes et des pois. Erofeï, après avoir saigné un porcelet à Abaza au début de l’hiver, l’a partagé avec ses “pupilles”. Nous avons découvert sous l’avancée, pendue dans une botte éculée, une bouteille de saindoux dont ils graissent leurs chaussures. Notre miel, apporté cette fois-ci dans un bocal de verre et non plus dans un pot de bois, nous a été refusé à regret :

“Un récipient séculier.” Le rigoureux tabou des produits du “siècle” ne souffre qu’une seule exception, les grains et les gruaux. De nouveau le riz est accepté avec reconnaissance, et les réserves d’avoine ont été regarnies.

— Les chèvres vont vous tirer d’affaire ! a dit Erofeï.

— Qu’il en plaise à Dieu, a répondu le vieux en arrangeant la bougie.

Erofeï est toujours le grand conseiller et protecteur, Par gratitude Agafia lui a cousu, avec le cuir d’un renne tué par Dmitri, de larges bottes

souples nommée *itchighi*, ce qu'il y a de mieux pour marcher dans la taïga. Erofeï, avec une lenteur étudiée, a essayé la jolie paire puis s'est mis à marcher en rond et à claquer du talon pour le bonheur d'Agafia. "Dans l'hiver les soirées sont lon-on-ongues, lon-on-ongues, alors j'ai fait mon ouvrage."

Les Lykov ne fuient plus les hommes, la communication est devenue une habitude. Ils éprouvent même le besoin, une ou deux fois par mois, de faire un saut chez les géologues. Agafia aime parler avec les femmes cuisinières. Son père et elle ne répugnent pas à regarder en douce la télévision. Karp Ossipovitch, pour qui Nikon reste le premier de tous les ennemis, m'a abasourdi par la question : "Il paraît que l'Amérique veut la guerre [Nous sommes en 1984. La TV soviétique d'alors n'a pas que des mots gentils pour les Etats-Unis d'Amérique. (*N.d. T.*)] ?" Où est l'Amérique, il n'en sait rien. Il n'arrive pas à comprendre pourquoi les saintes écritures évoquent Israël sans dire un mot de l'Amérique. "Le siècle est pécheur", a dit le vieux. Et je sens bien que la nature pécheresse du siècle lui est utile pour justifier son ermitisme au fond de la taïga.

— Karp Ossipovitch, n'avez-vous aucun regret, pensez-vous avoir fait le juste choix ?

— A Dieu de nous juger tous, se défile mon interlocuteur de minuit.

Dans l'année les Lykov ont eu plusieurs visiteurs venus de loin. Des étudiants linguistes de Kazan ont enregistré leurs propos. Résultat de leur prospection : les aïeux des Lykov seraient jadis entrés en Sibérie par "la route septentrionale de Mangazeïa".

Le souvenir le plus marquant des Lykov est celui d'une certaine Marina, venue en février. Femme d'entre deux âges en provenance d'Alma-Ata, elle se présenta aux géologues comme une parente lointaine des Lykov, "en quête de foi". Comme il fallait s'y attendre, un examen eut lieu. Tant que la conversation roula sur Nikon et l'antéchrist Pierre I<sup>er</sup>, les

choses se passèrent dans la concorde. Mais ensuite elles se gâtèrent. Chacun voulait avoir raison dans son interprétation de la foi. Les divergences tournèrent à la dispute. “Vous êtes dans l’égarement, au milieu de vos montagnes ! – Egarée toi-même, qui sautes d’une foi à l’autre !” Finalement Karp Ossipovitch descendit de son poêle et tapa du pied à terre : “Sors de là, impie !” Claquant la porte, la “théologienne” quitta l’isba où elle n’avait pas même passé une demi-journée. A partir de février, les Lykov vécutent avec un sentiment de grande victoire. Plus d’une fois entre eux ils “repassèrent le film” de cette grave dispute, “Une dévote de rien du tout !” a dit Karp Ossipovitch pour conclure son récit. “Bancale de l’esprit !” a renchéri Agafia.

Le lendemain Karp Ossipovitch est revenu à sa polémique “idéologique”.

— Il fallait entendre ce qu’elle professait, ce qu’elle sermonnait ! Que la fin du monde et l’avènement du Messie seraient pour la Saint-Pierre. Or l’avènement ne peut être que pour Pâques. “Alors, que je lui dis, cela voudrait dire qu’il ne faut pas planter la pomme de terre ni même, pendant qu’on y est, semer le seigle ?

Non, il ne faut pas ! qu’elle me répond. – Eh bien, que je lui fais, nous planterons quand même la pomme de terre et nous sèmerons quand même le seigle.”

— Voilà une discussion sérieuse, avons-nous dit. Mais pourquoi ne cherchez-vous jamais la dispute avec nous, nous qui ne croyons guère en Dieu ?

— Allez, braves gens que vous êtes, ne provoquez pas un vieil homme à la dispute...

Très haut sur nos têtes, un petit avion d'argent survolait la taïga en laissant un sillage blanc dans le bleu du ciel. Karp Ossipovitch se chauffait au soleil. Notre homme tire sa neuvième décennie. Aidons-le, lui et sa fille, à finir le chemin choisi.

C'était ce jour-là la fête de Karp Ossipovitch. Pour le dîner Agafia a passé au four une tourte à la carotte et fait bouillir l'unique ombre salé restant, conservé à cet effet depuis l'automne.

Le soir, à la chandelle, Erofeï et moi nous sommes installés sur la paille. Agafia a entrepris de nous lire un énorme livre "non pollué parle nikonisme". Dans le fil chantant de la lecture nous ne saisissons que quelques phrases. Mais Karp Ossipovitch, assis à côté du poêle, suivait avec application en acquiesçant : "C'est bien cela, c'est bien cela."

"... Et ne souillera pas le lit conjugal..." chantait Agafia.

— Souiller le lit conjugal, c'est quoi ? a demandé Erofeï de sa couche en faisant mine de ne pas comprendre.

— C'est quand le mari accomplit dans la concupiscence le péché de l'adultère. Ou que la femme fait pareillement... a expliqué consciencieusement Agafia.

— Il se fait tard, éteins donc la chandelle, a dit Erofeï.

La nuit, sereine, nous envoyait par la lucarne de l'isba la lueur bleutée de la lune. Erofeï s'est mis à ronfler. J'écoutais les chats faire tinter l'écuelle d'aluminium, et la chèvre bégueter tristement.

Au matin les Lykov nous ont accompagnés. Comme toujours, bâton en main, ils ont franchi le col de la montagne. On a fait halte, on a causé.

— C'est comme si vous étiez de la famille, a dit le vieux.

— Les hommes sont plus ou moins cousins, Karp Ossipovitch, a répondu Erofeï en souriant.

A côté du vieillard il paraissait éperdument gigantesque.

Après les au revoir nous sommes partis chacun de son côté. Agafia et son père vers leur vieille *izbouchka*, nous, à l'opposé, vers l'Abakan.

En bas, nous avons jeté un œil dans l'isba rénovée. La porte y était nouée par une lanière. Un monticule soigné de copeaux de bois frais se dressait là. Aux vieilles odeurs fétides de la baraque se mêlait celle de la résine de la nouvelle pièce.

— Eh bien voilà, a dit Erofeï en inspectant les lieux, l'habitat sera près du poêle, et là, dans le sas, les réserves. Il y a même un toit pour les chèvres...

De la rivière a retenti un coup de feu. C'était le signal : le canot était en place, on nous attendait.

# UNE ANNÉE SOUS LE SIGNE DE LA CHÈVRE

*Octobre 1985*

Le 20 septembre au soir l'hélicoptère s'est posé sur une langue de terre en soulevant parmi les bouleaux une tempête de feuilles jaunes. Nous avons sauté sur les pierres blanches polies par l'eau et déchargé nos bagages. L'appareil, secouant de nouveau la cime des arbres dans un souple tourbillon, a disparu derrière la montagne. Cet univers flamboyant de l'automne que nous avions survolé pendant deux heures nous enveloppait désormais de toutes parts en foisonnant sur les versants abrupts du val. Cèdres et sapins noircissaient le jaune des feuillages. Les sorbiers rougeoyaient. Après un été froid et pluvieux, un automne de fête habillait la taïga sur l'Abakan. Il faisait doux et tiède. Le ciel bleu se reflétait dans une eau inhabituellement tranquille. Un casse-noix quelque part criait. C'était le seul bruit qui témoignât de la vie cachée de la forêt.

Nous sommes restés ainsi un temps sur un rocher chaud de la rive, puis nous avons longé la rivière en laissant sur place, "à la consigne", la moitié de nos bagages. Nous suivions un sentier mollement tracé dans la mousse. Si jadis les Lykov montaient de la rivière à leurs isbas en veillant à ne laisser aucune trace, à présent se dessinait une piste nettement tracée qui gravissait la pente. L'an passé Karp Ossipovitch l'avait balisée par des entailles. Maintenant nous découvrons des retenues constituées de rondins. "Le vieux redoute qu'un marcheur dégringole dans le vide", a dit Erofeï en examinant l'installation.

De la rive à l'*izbouchka*, la route est raide mais courte. L'an passé

les Lykov ont quitté définitivement leur isba haute pour s'installer au bord de l'eau. Après une heure de marche nonchalante, nous entendons soudain un bêlement de chèvre et découvrons la fumée bleue d'un petit feu de camp. Encore une minute et nous sommes accueillis par deux personnes qui nous attendent. Agafia, telle une enfant, ne cache pas son bonheur.

— Nous avons vu l'hélicoptère... J'ai même eu le temps de mettre les pommes de terre au feu...

Assis devant le feu sur des rondins de bois, nous recueillons les questions habituelles : Comment va ? Avez-vous fait bonne route ? Après nous avoir glissé dans la main une pomme de terre brûlante, Agafia s'est remise à trotter dans le jardin. Toutes les victuailles ont été disposées sur l'herbe autour du feu. Carottes, navets, pois. Karp Ossipovitch apparaît avec un sac plastique plein de graines de cèdre. Agafia porte un petit baquet d'airelles rouges cueillies la veille. Puis elle se souvient des champignons salés...

“A table” on parle de l'année qui vient de s'écouler, de l'été extraordinairement froid et pluvieux, des récoltes. Ni la forêt ni le jardin n'ont été généreux. Agafia n'a rempli que trois sacs de pommes de cèdre en grimpant dans les arbres. Ni baies ni champignons. Le pois est mal venu. La pomme de terre était au rendez-vous, quoique trop petite. Dans le passé une mauvaise récolte en l'absence de viande ou de poisson (Agafia n'a péché que cinq ombres à peine plus grands que la main) aurait fortement tourmenté les Lykov. Mais cette fois le vieux et sa fille sont rentrés ragailardis d'un séjour chez les géologues. “Ne vous en faites pas, on est là”, leur a-t-on dit.

Autre garantie d'un certain bien-être, les chèvres. Le temps que nous sommes assis autour du feu, Agafia brûle d'impatience de nous montrer sa “ferme”. Dans son enclos de rondins fins, le bouc Stiopka, les

cornes sciées par Erofeï, nous décoche des regards soupçonneux. Enfin Agafia sort la chèvre Mouska pour la traite.

Finie, la timidité de l'an passé devant l'animal. Immobilisant d'un geste adroit ses pattes postérieures, Agafia met le pied sur la corde comme sur une pédale et glisse sous le museau de Mouska une auge de pommes de terre séchées... Dix minutes passent et nous buvons déjà le lait, filtré et refroidi à l'eau du torrent. Un lait fameux, épais et sain, sans odeurs... J'ai une pensée reconnaissante pour la lectrice qui m'a soufflé l'idée d'"acheter une chèvre".

En conseillant aux Lykov, l'été dernier, de saigner les bêtes en cas de problème, j'étais persuadé qu'il en serait bien ainsi. Mais en janvier j'ai reçu d'Agafia une lettre touchante de gratitude. Les chèvres faisaient partie de la maison. Leur maîtresse avait appris à faire de la crème fraîche et du fromage blanc. Au printemps la biquette devait mettre bas.

Les tracas ne manquent pas. Agafia parachève son apprentissage de la traite, prépare le foin et les feuilles pour l'hiver, protège le jardin contre les sabots des chèvres. Karp Ossipovitch vient d'installer, en gémissant sous l'effort, un enclos et une petite étable. Tant qu'on avait vécu "à deux isbas", on avait fait les aller et retour avec les chèvres. Point besoin de laisses : les bêtes dévouées se serraient aux hommes. Les ours, nombreux par ici, manifestent un intérêt constant pour les chèvres qui les sentent venir avant les hommes. En mangeant deux meules de foin préparées pour les biques, des rennes ont donné du fil à retordre aux Lykov. Il a fallu qu'Agafia, hache en main, aille couper des branches de sapin en plein hiver. En écoutant devant le feu cette relation sans fioritures des petites choses du quotidien, nous avons senti que les chèvres étaient devenues des "membres à part entière de la société". Mis à part le lait (qui a d'ailleurs substantiellement amélioré la santé de Karp Ossipovitch qu'on n'entend plus se plaindre ni du ventre ni de l'oreille), il y a quelque



chose d'important dans leur présence à l'isba. La chevrette et Agafia sont si liées l'une à l'autre qu'une séparation, fût-elle d'un jour, leur pèse sur le cœur. Durant les trois semaines de pêche où elle s'est efforcée de garnir ses stocks de poisson, Agafia vivait au bord de l'eau avec sa chèvre, sous un toit, se nourrissant de son lait. "Nous dormions ensemble, serrées l'une contre l'autre, c'était tiède.

L'événement majeur de l'année a été l'installation auprès de la rivière. Là-haut, l'isba supérieure est abandonnée. Rien n'y a été planté. On ne s'y rend plus que pour chercher des ustensiles, des vivres, des vêtements.

La chaumière est plus commode que l'isba d'amont. Le sas d'entrée a délesté d'une multitude de baquets et de sacs la pièce habitable, la rendant plus large et plus claire, d'autant que deux lucarnes viennent d'être taillées dans le mur de poutres.

La propreté certes n'y est guère de mise mais il règne dans l'isba comme un semblant d'ordre. Le plafond et les murs, que le lumignon n'a pas noircis, diffusent une lueur brune. On est à l'aise auprès du poêle, le plancher ne danse plus sous une nappe de teille : le balai s'y promène. Autour du poêle de fer apporté par les géologues l'espace est dégagé de tout fourbi. Pas de menace d'incendie.

Ce soir-là Karp Ossipovitch a mis le poêle en route sans compter les dépenses de bois. Avant de dormir nous sommes sortis prendre le frais. La fumée s'est levée haut dans le ciel et la Voie lactée en paraissait le prolongement. En désignant la Grande Ourse j'ai demandé à Agafia comment s'appelait cette constellation. "L'Élan..." a répondu mon amie, et en effet la figure astrale ressemblait plus à un élan qu'à un ours.

Comme d'habitude nous avons dormi par terre. Avant de placer à notre chevet une torche électrique en cas de besoin dans la nuit, Agafia en a vérifié le fonctionnement. La torche n'éclairait guère. "La pile est tarie", a-t-elle dit en en sortant une autre d'un coffret d'écorce. Puis, après l'avoir rechargée, elle s'est mise à prier.

"Alors quoi, on regarde les allumettes comme un péché mais pas les piles électriques ?" a demandé Erofeï exprès pour Nikolaï Nikolaïevitch et moi. Ne sachant trop que répondre, Agafia a répété que l'usage des allumettes ("pointes de soufre") relevait bel et bien du péché.

Nous nous sommes endormis pendant la prière. Agafia l'entrecoupait de "chut !" qu'elle adressait aux chatons et de questions inopinées qu'elle posait à Erofeï.

Au matin, après avoir sauté près du feu pour nous réchauffer, Erofeï et moi sommes descendus à la rivière pour chercher le reste des bagages. Une heure plus tard s'est tenue devant l'isba la cérémonie des présents de Moscou. Agafia a devancé la séance d'une minute en m'apportant une chemise bleue. Je savais par Erofeï, qui me l'avait écrit, qu'elle me "préparait quelque chose". Maintenant la couturière, tout sourire, me donnait son ouvrage en insistant pour que je l'essaie sur-le-champ. J'ai dû m'exécuter. Tout le monde s'est écrié en chœur que le vêtement serait inusable, qu'il n'y manquait plus que la ceinture. Agafia, le temps d'un éclair, est ressortie de l'isba avec le nécessaire. Me voilà ceinturé... J'apprends qu'Agafia a gratifié plusieurs géologues, dont Erofeï, de chemises semblables.

Puis nous avons ouvert la boîte en carton qui m'avait suivi de Moscou dans l'avion. Le vieux et sa fille m'observaient dans une

expectative méfiante et je redoutais d'entendre à nouveau leur "ça nous est défendu". Mais non, tout a été accepté avec gratitude. D'abord, la bouteille de goudron médical. Agafia m'avait demandé dans sa lettre de dénicher ce produit si utile pour le soin des blessures et des égratignures. J'ai eu quelque mal à satisfaire la commande. Depuis des lustres on ne se soigne plus au goudron.

C'est un chauffeur de taxi de Moscou, Alexandre Bourlov, qui m'a aidé à m'en procurer. Apprenant par hasard de quoi il retournait, le taxi m'a dit : "Même si je dois me plier en quatre, j'en dégoterai !" Et il en a dégoté.

Après le goudron et le paquet de bougies, j'ai sorti les victuailles du marché Boutyrski. Les Lykov connaissaient les pommes par les géologues. Quant au poivron, après l'avoir tripoté suspicieusement, ils ont fini par l'accepter sans y voir d'affront à Dieu. A la vue du melon, Karp Ossipovitch a dit : "Une citrouille ?" La pastèque les a intrigués, il a fallu expliquer ce que c'est. Karp Ossipovitch a fait mettre les victuailles au frais, dans le torrent. Pour le déjeuner j'ai été invité à la table des Lykov à titre de consultant. "Mangez le rouge", ai-je dit après avoir coupé les parts. Mais quand, dix minutes après, Nikolai Nikolaïevitch et moi avons jeté un œil à l'intérieur de l'isba, nous avons vu qu'il ne restait plus ni rouge ni blanc : rien que le vert.

A ma proposition d'entamer le ramassage des pommes de terre Agafia a répondu : "Vaine chose, on ne travaille pas un dimanche." Alors que Nikolai Nikolaïevitch et Erofeï, fusils en main, venaient de s'enfoncer dans la taïga, Karp Ossipovitch m'a invité dans l'isba où il a pris un rouleau de papier pendu à des ficelles. C'était une reproduction d'une toile de Sourikov, *la Boyarde Morozova*, acheminée par l'entremise d'Erofeï. A en juger par les traces de doigts, le vieillard et sa fille avaient contemplé plus d'une fois le tableau. "On la conduit au martyre..." a dit

le vieux en caressant le papier de ses doigts anguleux. J'ai raconté l'histoire en montrant qui manifestait sa sympathie pour la disgraciée, qui se moquait d'elle. "On les voit bien, les véritables chrétiens... On ne circule plus en traîneau dans Moscou, sûrement ?" demandait le vieux en roulant la toile.



Erofeï Sazontievitch Sedov. Géologue. Sibérien de souche, il a pris à cœur le destin des Lykov.

L'atmosphère était à la confiance et j'ai demandé prudemment à Karp, pour la énième fois, s'il ne regrettait rien de son passé. "Des regrets ? Mais nous avons vécu en bons chrétiens..." Peut-être regrettaient-ils, toutefois, d'être mêlés au "siècle" et de voir de si près cette vie à laquelle ils s'étaient dérobés ? "Bah ! Vassili Mikhaïlovitch, en sept ans nous n'avons rien enduré de mal. J'en rends grâce à Dieu, nous ne voyons que de bonnes choses."

J'ai déjà eu l'occasion d'évoquer le "parrainage" d'Erofeï Sazontievitch Sedov. Eh bien, il vient de refuser une promotion professionnelle qui lui était proposée sur un autre secteur : "Je ne peux pas abandonner les Lykov."

Il ne s'agit pas seulement d'assistance matérielle. Les Lykov éprouvent un besoin patent de communication humaine. Non contents des rares visites que leur rendent les hommes, le vieux et sa fille vont eux-mêmes à la base. Et si pour Agafia ce chemin rocailleux de quinze kilomètres par des gués profonds ne présente guère de difficultés, c'est une épreuve sérieuse pour un octogénaire accompli. Néanmoins Karp Ossipovitch fait la route en traînant, par-dessus le marché, un sac de pommes de terre et de cônes de cèdre pour les géologues...

Certaines des lettres que je reçois expriment une inquiétude : les Lykov ne sont-ils pas assaillis par les curieux du fait de leur "renommée fédérale" ? Question légitime mais sans objet. Un pèlerinage de curieux, en effet, serait un grand malheur. Mais il existe un obstacle extrêmement décisif : la distance et l'inaccessibilité. Rares sont les canots qui, d'Abaza,

parviennent à remonter l'Abakan. Louer une embarcation avec un guide n'est pas sans danger et coûte les yeux de la tête. Certes, un avion fait la liaison avec la base géologique. Mais attention ! ce ne sont pas des vols d'Aérofлот. On ne peut monter à bord que sur autorisation du chef de base avec lequel nous sommes convenus dès le début de poser un "filtre" léonin. Il y a trois ans nous avons fouillé la question à Tachtyp avec Afanassi Kyjinaïev, secrétaire du district. Et le marché fut conclu : l'avion n'emmènerait de passagers autres que les géologues qu'avec son accord.

Depuis les premières publications, les Lykov n'ont eu qu'une poignée de visiteurs : un médecin et un artiste de Krasnoïarsk, des linguistes de Kazan, des pompiers forestiers...

Le ton de la conversation m'y autorisant, j'ai fini par poser la question capitale : qu'arriverait-il si l'un des deux mourait dans l'isba ? Le vieux a répondu qu'il avait l'intention de mourir ici... Mais le sort d'Agafia le tourmente sérieusement. Il est conscient qu'on ne peut vivre seul dans la taïga. De même un retour au "siècle" lui paraît impensable – "c'est contraire à notre foi". Le vieillard voit la solution dans l'installation à demeure de quelque coreligionnaire. Mais il sait d'expérience combien cet espoir est irréalisable, à défaut de volontaires.

A la suite de nos publications se sont fait connaître des cousins vieux-croyants des Lykov, habitants de la montagneuse Choria. L'un d'eux est venu voir le vieillard et sa fille, les invitant à emménager chez lui pour s'y fixer. Le vieil homme ne perd pas de vue cette éventualité. Il m'a donné l'adresse de son neveu et m'a prié de lui écrire : "Questionnez-le sagement sur les conditions d'existence, ne pèseront-elles pas trop à Agafia ?" Sur quoi s'est achevée notre conversation...

Au retour d'Erofeï et de Nikolaï Nikolaïevitch, c'est Agafia, cette fois, qui a déroulé la toile de *la Boyarde Morozova*. De nouveau j'ai fait les commentaires en examinant les détails avec mes lunettes. Karp

Ossipovitch s'est intéressé à mes verres, les a chaussés lui-même en constatant avec étonnement qu'il y voyait "fort clair". "Des lunettes ? Je vous en enverrai !" Gêné, le vieux a fait : "Ce doit être cher, cette chose-là ?"

Agafia souhaitait-elle recevoir quelque chose de Moscou ? Elle a fait non de la tête : "J'ai tout." Mais elle m'a tendu aussitôt à la sauvette deux boutons noirs et une pelote de laine rouge. "Ce serait bien... – De la laine rouge ? Pour quoi faire ?" En guise de réponse Agafia a sorti d'un coffret une ceinture savamment tressée de fils noirs et rouges. Elle en comblait les cuisinières qui l'avaient apprivoisée à la base...

Mes rapports affectueux avec les Lykov ont fini par me poser un problème. Lors de notre première rencontre j'avais pris quelques photos en douce, bravant leur intolérance à l'égard des "machines photographiques". Mais aujourd'hui, compte tenu de nos rapports, braquer mon objectif sur eux reviendrait à trahir leur confiance. Et je n'ai pas cédé à la tentation. Je n'ai photographié que l'isba, les chèvres, la taïga, le potager...

Après avoir pris congé des Lykov nous avons décidé de visiter l'isba supérieure, aujourd'hui à l'abandon. Le chemin, sans exiger la science d'un alpiniste, n'en était pas moins escarpé. Ça et là séchaient, dans de petites clairières, les branchages et le foin destinés aux chèvres. Plus on montait, plus on voyait d'empreintes de bêtes sauvages.

Le "domaine" nous a accueillis par le silence. La porte était barrée. Après nous être faulés par l'entrée basse, nous avons retrouvé les ténèbres familières. Quelques ustensiles tramaient encore. Un souffle irréductible, si typiquement lykovien, se dégageait des lieux : un mélange d'odeurs de fumée, de renfermé, de brouet acide, de cuir non tanné, de vieux vêtements... Nous avons rebarré la porte avant d'arpenter le jardin désert, par des chemins déjà pleins d'herbe. La course de l'eau sur les

pierres troublait le silence. Nous sommes restés une dizaine de minutes au bord du torrent.

Des feuilles jaunes filaient sur l'eau. Un cincle voletait gaiement au-dessus des pierres. A l'examen des empreintes et des excréments Erofeï a constaté le passage d'ours et de rennes : la taïga reprenait peu à peu ses droits sur ce qui lui avait été arraché par un travail sans relâche, par une présence fortuite de quarante ans.



# L'ODYSSÉE D'AGAFIA

*Mars 1986*

A mon retour je me suis empressé d'écrire à Onésime Niconovitch Tropine, un parent des Lykov installé à Kilinsk, dans la Choria. "Si vous avez invité les Lykov, cher Onésime Niconovitch, par sincérité et non par pure politesse, veuillez bien me confirmer votre invitation. On saura alors que faire s'il advient que l'un des deux se retrouve seul en pleine taïga."

J'attendais la réponse de la Choria quand soudain le téléphone a sonné. Un appel d'Abakan. "Agafia s'est envolée chez ses cousins ! Le vieux est resté seul." Aucun détail n'accompagnait la nouvelle mais je devinais qu'elle était partie rendre une simple visite. Une semaine plus tard, une liasse de lettres me confirmait cette hypothèse. L'événement m'était relaté par Onésime Tropine, Erofeï, Vladimir Abramov (aviateur de Tachtyp) et Nikolai Prolietski (photographe d'Abaza). Le tableau était le suivant.

A la réception de ma lettre, Onésime Niconovitch a rassemblé toute la maisonnée. La décision a été prise de se rendre sans plus tarder chez les Lykov pour les inciter à venir rejoindre leurs coreligionnaires. Trois hommes étaient du voyage, dont Onésime en personne.

L'"ambassade" a mis vingt-quatre heures pour arriver jusque chez les Lykov. Après avoir écouté ses cousins, Karp Ossipovitch a réitéré fermement son refus : "Non. Nous ne pouvons vivre dans le monde."

Mais, cette fois, une première fissure a lézardé la cohésion entre le père et sa fille : Agafia s'est intéressée à l'invitation. A en juger par la lettre d'Onésime Niconovitch, le débat a grondé toute la nuit au fond de

l'isba. "L'affaire est allée loin..." Que cachent ces mots ? Nous ne pouvons que l'imaginer. La famille formulait-elle ses griefs au vieux ? Apportait-elle des arguments convaincants pour la fille et irrecevables pour le père ? "Mon oncle, m'écrivit Onésime, s'est mis soudain à hurler comme un loup. Nous nous sommes regardés : que lui arrivait-il ? « Ça lui prend souvent, maintenant », a dit Agafia. Karp Ossipovitch, toutefois, n'a pas perdu la raison. Au compromis que je lui proposais : « Qu'Agafia vienne nous rendre visite », il a opposé son veto : « Comment ? En avion ? Je ne donne pas ma bénédiction ! » La bénédiction parentale était pour Agafia quelque chose de sérieux, mais elle s'est mise à prier doucement son père de la laisser partir pour une petite quinzaine de jours. Le vieux n'en démordait pas. Toutefois Agafia a trouvé la force de lui tenir tête : « Petit papa, je veux voir comment vivent les hommes.

Pour Karp Ossipovitch on a saigné le bouc, on a fait le plein de bois et d'eau. Erofeï a promis de lui rendre visite le temps qu'il serait seul...

"J'ai été très étonné de voir une foule assemblée sur la place de la base géologique, m'écrivit l'aviateur Vladimir Abramov. Nouvelle surprise quand j'ai aperçu Agafia dans la foule. Je l'avais vue une semaine auparavant à la base : elle était en visite chez les géologues et nous avait offert, à nous les aviateurs, du navet et des graines. S'était-elle ennuyée de la base en une petite semaine ? Ajoutez surtout que la route est longue de là à l'isba. Mais je suis resté bouche bée en apprenant qu'Agafia montait dans l'avion. De toutes parts on me criait de faire attention, de piloter sans secousses... Agafia s'est approchée de notre appareil, l'*Annouchka*, elle a béni la porte et deux barbus l'ont aidée à monter. Elle s'est installée derrière la cabine de pilotage, ceinture bouclée. Pas la moindre trace de peur ni de tension sur son visage. Elle souriait avec confiance, comme un enfant... Durant tout le trajet je l'ai observée en douce, une passagère comme une autre ! Sa tenue faisait un peu extravagante : des bottes de feutre trop grandes pour elle, un manteau de

rien du tout, trois foulards énormes... En amorçant la descente sur Abaza, je l'ai vue se tenir sous le bras. J'ai pensé que son cœur lui jouait des tours. Mais non, elle en a ressorti une grosse montre oignon. D'un geste, clic ! elle a ouvert le couvercle. Elle a montré à ses compagnons le temps passé en vol." N.P. Prolietski : "La montre, c'est un cadeau que je lui ai fait. Elle l'a acceptée. Elle en est si contente qu'elle ne fait pas un pas sans elle. A tout moment elle la sort pour la consulter."

Dès la descente d'avion on a montré à Agafia une automobile, un cheval et une vache. C'est en Lada qu'elle a fait la route jusqu'à la gare, avec ses cousins.

Onésime Niconovitch Tropine commence sa lettre en s'excusant pour sa mauvaise écriture : "En descendant à la rivière de chez les Lykov, j'ai fait une vingtaine de mètres sur les fesses par-dessus les rochers et je me suis légèrement blessé le bras." Ce qui ne l'empêche pas de me décrire en détail la découverte du chemin de fer par Agafia : "Là, ce sont les rails... Là, c'est l'isba roulante où nous voyagerons." Dans le wagon il lui a expliqué l'usage de la lumière et l'arrangement des draps et couvertures. Il a demandé à une femme contrôleur d'initier la néophyte à l'emploi des toilettes. "Nous avons à peine fermé l'œil de la nuit. Apprenant qu'Agafia était du voyage, des passagers se sont amassés dans le compartiment. Agafia ne s'est pas démontée. Elle plaisantait."

Enfin les voyageurs sont arrivés à Novokouznetsk. Trois heures d'attente pour la correspondance : on avait le temps de visiter la ville. "Nous lui avons montré les rues aux maisons hautes, les tramways, les trolleys. Nous avons fait un saut sur la place pour regarder le sapin de Noël. Elle contemplait tout cela sans piper, mais on la sentait inquiète. Elle poussait des soupirs ou disait parfois : « Merveille ! »

Après le train les voyageurs ont regagné leur village en auto, puis en traîneau...

La fille de la taïga a passé un mois chez sa famille qui s'est révélée nombreuse : ses tantes (les sœurs de sa mère), des cousines, des neveux et le beau-frère de Karp Ossipovitch. Bien évidemment, tout le monde voulait voir et chérir Agafia. On se la disputait. Agafia a découvert les bains de vapeur, les draps propres, la nourriture qu'elle ne pouvait se refuser. Il y a eu des larmes et des plaisanteries. Des fous rires, aussi, dont Agafia était l'initiatrice. On la soignait avec des remèdes de campagne. On la gâtait de friandises. On lui a cousu une tenue à sa taille.

Arrivée au village le 21 décembre, elle est repartie le 21 janvier. "Cette fois elle a dormi dans le train. Le matin elle est restée le nez collé à la fenêtre. Je lui ai dit : « Comme une télé, cette fenêtre... – *Edak*. », a-t-elle dit en riant de la ressemblance."

Abaza. Avant d'aller de la gare à l'aérodrome, Nikolai Petrovitch Prolietski a proposé à Agafia de monter dans sa Lada pour faire le tour de la ville. "Nous avons fait un saut au supermarché. J'étais curieux de voir comment Agafia regarderait cette multitude de choses utiles et inutiles dans la vie humaine. Elle regardait le tout avec curiosité mais sans perplexité. Elle s'est étonnée de l'abondance de tissus, de vêtements et de chaussures. Mais, surtout, elle s'est attardée devant les rayons de casseroles, de cocottes et de poêles. « C'est quoi ? » a-t-elle demandé en désignant un samovar. Je lui ai proposé de choisir quelque chose d'utile pour sa maison. Son choix s'est arrêté sur une cuvette zinguée. Je pensais que c'était la conséquence de sa découverte des bains de vapeur, mais non, c'était pour « bénir les icônes »... Dans le grand miroir du magasin Agafia s'est vue avec sa cuvette, sa famille et moi-même. Le reflet de la bande, curieusement, l'a beaucoup amusée. Devant la glace elle a tapé du pied – qu'elle avait chaussé dans sa botte de feutre –, elle a arrangé son foulard et passé sa cuvette d'une main à l'autre... C'est la cuvette sous le bras, en se signant, qu'elle est montée dans l'avion."



Des parents des Lykov. Ils se sont manifestés à la suite des publications dans les journaux.

“Le hasard a voulu que je sois encore aux commandes pour le retour de cette inhabituelle passagère, écrit l’aviateur Abramov. De nouveau je l’ai observée. J’avoue que ça m’intrigue. La voilà dans l’avion mais son visage dénote une tranquillité gaie, elle regarde par le hublot comme si elle avait volé mille fois. Elle pensait plutôt à sa cuvette neuve.”

La famille a accompagné la voyageuse jusqu’au seuil de son ermitage. “Karp Ossipovitch s’est mis à courir de joie en nous voyant. Une fois de plus nous avons tenté de le persuader. Rien à faire : « Je vais

mourir ici. » A ces mots Agafia a essuyé une larme.” Onésime Niconovitch écrit aussi que les trappes à bêtes, qui n’avaient piégé aucune proie durant cinq ans, venaient justement d’attraper un gros renne la veille du retour d’Agafia.

Erofeï, qui avait rendu visite à Karp Ossipovitch pendant l’odyssée d’Agafia, m’écrit : “Le vieux, tout seul, s’ennuyait cruellement. Quand je suis arrivé il s’est jeté sur mes épaules en éclatant en sanglots : « Seul, je ne suis plus que tout seul... »

De l’avion à l’isba, Erofeï a dû traîner l’énorme sac de présents recueillis par Agafia chez sa famille. Naturellement, curieux comme il est, il n’a pas manqué d’“interviewer” (c’est son mot) la voyageuse. “On dirait une gamine de cours préparatoire, elle a beaucoup plus de vocabulaire. Elle l’emploie d’une façon drôle, pas toujours à propos. Ce qui l’a le plus frappée ? Pas l’avion. Le train et le cheval ! Elle raconte le bercement du wagon, les bancs pour dormir, la chaleur et la propreté, le paysage à la fenêtre. Et aussi, avec plein d’enthousiasme, son voyage « à cheval », le froissement de la neige sous les patins, les gamins qui faisaient du ski le long de la route, le bébé d’un an qu’elle a tenu dans les bras (une petite nièce). En ville, c’est la foule qui l’a le plus surprise : un monde... Une vraie nuée de moustiques. C’est qu’il faut beaucoup de pommes de terre, pour nourrir tout ça !” Elle est ravie du voyage. Ses relations avec le père sont tendues. Le vieux est fâché de sa désobéissance. Quant à elle, je le sens bien, elle serait bien restée dans la famille.”

La fois suivante, Erofeï a trouvé le vieux et sa fille malades. “Un gros coup de froid.” A sa lettre Erofeï ajoute une feuille couverte de caractères d’imprimerie en vieux slave : “J’ai été fortement malade mais je suis debout. Papa ne sort pas de sa couche... Merci [Détail éloquent, Agafia emploie le mot dans sa forme étymologique première : *spassi bog*, i.e. “Dieu te garde” – expression de gratitude – au lieu du *spassibo* moderne. (N.d.T.)] pour les piles, la laine

rouge, les gruaux et les lunettes.” Figurent plus bas quelques mots sur son séjour dans la famille –. “J’ai vécu un mois serein et heureux.”

Plus tard d’autres lettres me sont arrivées d’Erofeï.

Il est allé souvent à l’ermitage dans le courant de l’hiver. Le refroidissement d’Agafia et du vieux le tourmentait. Il leur portait toutes sortes de plantes médicinales et les forçait à prendre des bains de pieds. “Pour qu’ils tiennent, il faut les faire manger. Le problème c’est qu’ils ne prennent rien d’autre que le gruau. La viande de renne tombe à pic : la trappe a enfin fonctionné après un « silence » de plusieurs années. La viande est bien coupée et soigneusement stockée en haut du garde-manger. Un seul danger : l’ours qui risque de la flairer.”

Deux personnes, un savant sélectionneur et un jardinier amateur de Moscovie, m’ont bombardé de lettres pour me demander de me procurer auprès des Lykov des semences de pommes de terre. Informé de la demande, Erofeï a expliqué le problème à Agafia. Celle-ci a choisi minutieusement, un à un, quelques échantillons à mettre dans le colis. Elle a raconté en détail comment planter la pomme de terre, comment en récupérer les semences et comment la faire sécher…

Au village, on parle du séjour d’Agafia chez sa famille comme d’un événement mémorable. Onésime Niconovitch Tropine, me priant de pardonner ses “trous de mémoire”, vient de m’adresser une nouvelle lettre où il relate les détails de sa conversation avec Agafia et évoque sa vision de la vie “séculière”. “J’ai oublié de vous dire qu’elle a traité la vache ! Elle avait beaucoup entendu parler de cet animal par sa mère. Dès le premier jour elle a voulu voir de près. Elle en a fait le tour, l’a caressée. Puis l’envie l’a prise de la traire. Les vaches sentent parfaitement les étrangers et ne les acceptent pas toujours. Mais là, la bête s’est laissée faire sans bouger… On a bu le lait avec du pain blanc. Agafia n’en a dit que du bien.”

Onésime Niconovitch écrit plus loin : “Toute la maisonnée, qui regarde Agafia comme une sœur, est prête à l’abriter à tout moment.”



# L'HIVER ET L'ETE

*Octobre 1986*

Les lettres que je reçois d'Agafia s'achèvent toujours sur les mêmes mots : "Vassili Mikhaïlovitch, soyez le bienvenu à l'ermitage."

Cet automne, et pour des raisons diverses, je n'avais point l'intention de m'y rendre. Mais les lettres et les appels téléphoniques des lecteurs m'y ont obligé : si gigantesques soient les événements que nous traversons, les gens n'oublient pas ces "aborigènes" de la taïga. "Comment vont-ils, là-bas ?" Toutes les lettres finissent sur cette question. Quant à ma décision de faire le voyage, elle a fait suite à un mot d'Agafia qui, cette fois, ne m'invitait plus mais me priait de venir.

Aucun hélicoptère n'était prévu. Aussi, en allégeant au maximum nos sacs à dos, nous sommes partis à pied de la base géologique en longeant l'Abakan. La rivière, plus basse à l'approche de l'automne, se prêtait aux raccourcis : nous passions le courant à gué. Une journée splendide. La taïga faisait tinter le feuillage jaune flamboyant des bouleaux où perçaient, çà et là, les taches foncées des cèdres et des sapins, les points rouges des sorbiers. Le tout coiffé d'un ciel bleu profond.

En six ans s'est dessiné un sentier qui, à partir de la base, remonte l'Abakan. Il y a deux ans Agafia a érigé juste à mi-chemin un perchoir, une sorte d'*izbouchka* montée sur perches. Si peu fait pour des bras de femme, le travail a été accompli de main de maître : la structure, perchée sur deux cèdres ébranchés, tient bon. On y accède par une échelle. Là-

haut, sous le toit, on peut se protéger de la pluie et de l'humidité hivernale. On y trouve un matelas bourré de fines ramures de sapin, ainsi qu'une vieille couverture enroulée. A une branche est pendu un sac de gruau. Des allumettes sont cachées en un endroit convenu. C'est à cette "station" qu'Agafia se repose quand elle se rend chez les géologues. Elle y fait bouillir la pomme de terre ou bien y prépare une infusion au cassis. Toutefois la principale vocation de ce toit est d'abriter ceux qui, en chemin, se laissent surprendre par les intempéries. Erofeï est, par tous les temps, le marcheur le plus assidu du sentier, le premier locataire de ce petit havre forestier.

"Buvons le thé", dit Erofeï en allumant un petit feu sous une marmite suspendue.

Nous sommes trois. Près d'Erofeï est installé, devant le feu, Igor Nazarov, médecin de Krasnoïarsk. Il fréquente les Lykov depuis 1980. La première demande d'Agafia au docteur aura été de lui "soigner le bras". Les échauffements à la paraffine et les frictions par pommades ont soulagé la douleur. L'autorité du docteur de Krasnoïarsk s'en est d'emblée trouvée grandie. Elle s'est encore renforcée quand Igor Pavlovitch leur a déconseillé de se gaver de fruits d'obier : "Ils font tomber la tension." "On l'a écouté, a dit Agafia, et on a forcé tout de suite." Cet été notre amie est accourue chez les géologues : "Ne peut-on pas faire savoir à Igor Pavlovitch que petit papa s'est abîmé la jambe ? Il ne marche plus." Igor Pavlovitch, qui était en congé, est arrivé sur les lieux vingt-quatre heures plus tard en compagnie d'un traumatologiste.

Tombé de sa couchette, le vieux s'était abîmé l'articulation du genou. En langue savante cette lésion traumatique porte le nom de méniscite. Immobilisé, le vieux "marchait sous lui". Il avait accueilli les voyageurs avec espoir : "Secourez-moi, si vous le pouvez." Les médecins avaient appliqué un plâtre en laissant à Agafia la consigne suivante : "Si

nous ne sommes pas revenus au 10 septembre, enlève-le toi-même.

Erofëï aussi a des choses à raconter. En février les aviateurs ont rapporté aux géologues : “Bizarre, on ne voit pas une fumée, pas une trace de vie chez les Lykov.” Erofëï n’a fait ni une ni deux... Il a trouvé Agafia et le vieux dans un lit de givre. Aucun d’eux n’avait plus la force de se lever.

Une semaine auparavant, Karp Ossipovitch avait poussé la porte du pied dans son sommeil. Le froid sibérien s’était engouffré dans l’isba bien chauffée en assommant les dormeurs. “Que j’arrive un jour plus tard et c’en était fini de cette aventure taïguéenne. Point final.”

Par la force Erofëï est parvenu à faire lever les malades, à leur chauffer les pieds dans de l’eau moutardée. Il a râpé du gros radis, fait bouillir des orties de l’été passé, des branches d’ëpicéa et de genévrier... “Tant bien que mal grâce à l’aide d’Erofëï on s’est sortis d’affaire”, m’a écrit Agafia au mois de mars.

Quand nous avons aperçu dans la montée l’isba des Lykov, le soleil n’éclairait plus que les cimes montagneuses... Le jardin exhibait un verdoisement d’été... Un chat a filé comme une flèche dans les fourrés, derrière l’enclos... Un béguètement plaintif de chèvre... La porte de l’isba était entrouverte.

— Accueillez vos visiteurs ! s’est annoncé Erofëï d’une voix forte, comme à l’accoutumée.

A la lumière qui suintait par les deux lucarnes nous avons vu d’abord

Agafia, puis Karp Ossipovitch qui sautait de sa couchette : on profitait du dimanche pour faire le plein de sommeil. Joyeuse et confuse, Agafia souriait. Le vieillard, émergeant de sa somnolence, a mis du temps à reconnaître ses visiteurs.



Agafia en train d'écrire, dans un style vieux de trois siècles.

Naturellement, l'attention s'est focalisée sur la jambe malade. Agafia, le jour convenu, avait ôté le plâtre avec des ciseaux et un couteau. A la surprise d'Igor Pavlovitch, le vieux pouvait se déplacer dans l'isba avec une certaine aisance, fut-ce à l'aide d'une canne. Avec des mots imagés il m'a décrit sa jambe plâtrée en m'expliquant qu'il avait

sautillé pendant près de six semaines. “Bravo, bravo ! Chez certains sportifs ça guérit encore plus lentement !” La main à l’oreille, le vieux s’est enquis du sens du mot “sportif”. Explication incomprise, mais compliment accepté. Après quoi l’énergie de cet homme de quatre-vingt-six ans s’est vidée. Il a encore donné quelques consignes à Agafia concernant les graines de cèdre, la carotte, le kvas et le navet, puis il s’est installé sur sa couchette en gémissant et s’est mis aussitôt à ronfler.

— P’tit papa va mieux, dit Agafia. Il m’aide à lire les psaumes. Sinon il en était à prier vers l’ouest, c’est vous dire...

Г҃У Х҃Е П҃ТЯ Г҃ДИ ІС҃Е Х҃ТЕ СН҃Е Б҃ЖІИ ПОМО  
ЛХ҃И НАС҃Я АМІНЬ ДОБРАГО ВАМЪ ЗДРО  
ВЬА ВАСІЛІЙ МИХАІЛОВИЧЬ ПОЛУЧИЛ  
ВАС҃Я ПИСЬМО ВЕЛИКА БЛАГОДАРНАС҃Я  
І ВАМЪ ЗА СЯ ПИСЬМО СОБЩАЕМЪ ВАМЪ  
ПОКА ЖИВЫ НОНЕ ОЧЕНЬ ЗДОРОВЫ А ТАК  
ЫШЕ КАКЪ Б҃ГЪ ВЕЛИТЪ ПОМАЛЕНЬКЪ  
ЖИВМЪ РОШЬ ВЫЖДАЛИ ГОРХУ КАРТОШЬКЪ  
НИ ВСЮ ВЫКАПАЛИ СНЕГЪМЪ ЗАВАЛИВА  
ЕРОФЕЙ С ПОМАГАВЪ Р ВОЛШОЕ СПАСЕНХРИС  
ТОСЪ ЗАПЛАДЪКИ НИСКІЙ ВАМЪ ОНАС҃Я  
ПОКЛОНЫ ПИСАВА АГАФІА ОКТЯБРА Г  
АНА ~~ВАС~~ ВСЕ БО ТУ

Seigneur Jésus-Christ fils de Dieu, veille sur nous. Amen. Soyez en bonne santé Vassili Mikhaïlovitch. Nous avons reçu votre lettre. Grande en est notre reconnaissance.

Nous vous apprenons que nous sommes encore vivants mais guère bien portants, ensuite il en sera comme Dieu le voudra. La vie va doucement, nous avons moissonné le seigle, nous n'avons pas récolté tout le pois et la pomme de terre, la neige a tout enveloppé. Erofeï nous a aidés. Grand merci pour les cadeaux, nous vous saluons bien bas. Ecrit par Agafia le troisième jour d'octobre un samedi.

(Texte non ponctué.)

Agafia a fait le service du kvas avec une cafetière à versoir rapportée, avons-nous deviné, de chez sa famille. L'«entrée dans le monde» d'Agafia, dont nous reparlerons, l'a insensiblement transformée. Elle qui, auparavant, avait déjà des manières naturelles et assurées se révélait désormais très sûre de soi dans ses jugements. Avec un sourire discret elle émaillait son langage de mots tels que «Lada», «train électrique», «neveu», «bains de vapeur», «tracteur». Elle faisait mieux tenue. L'isba ne sentait plus la fiente de chat, le sol était balayé, les carreaux nettoyés aux fenêtres. La nouveauté la plus voyante était le réveil. Je voyais bien qu'Agafia attendait que nous le remarquions. Quand le moment désiré est venu, elle nous a montré avec quelle virtuosité elle maîtrisait cet étonnant mécanisme...

Le soir, devant le feu, nous avons échangé les nouvelles de l'année... Agafia racontait les maladies avec un sourire triste : «J'avais déjà fait mes adieux au monde. Je gisais gelée. Les chats m'ont quittée. Eux qui dormaient toujours avec moi, ils se sont blottis contre papa. Alors j'ai pensé que les chèvres gèleraient, et les chats de même. Mais Dieu nous a envoyé Erofeï. Quand les chats sont revenus à moi pour dormir, j'ai compris que j'allais guérir.

La chevrette vit désormais seule dans l'enclos : son bouc a été saigné pour Karp Ossipovitch quand Agafia s'est absentée en décembre... L'ours du coin s'intéressait désormais de plus en plus à l'animal. Il a tout mis sens dessus dessous dans le garde-manger, alléché

vraisemblablement par l'odeur des restes de viande séchée. Il a déchiqueté et mâché sans succès la peau de renne pendue à des pieux. Puis il a tenté de se mesurer à la chèvre. "Il a fallu tirer deux coups", a dit Agafia en nous conduisant à l'endroit où la bête s'était montrée. Un gros tas d'excréments était là pour attester que les coups de feu avaient produit sur l'ours une forte impression...

— Peut-être faut-il saigner la chèvre ? Elle n'a plus de lait, à quoi bon la nourrir pour rien, a dit Erofeï.

— Ce serait dommage, j'y suis habituée. Et puis elle donne du fumier au jardin...

D'un commun accord il a été décidé de laisser vivre la chèvre puisque le foin ne manquait pas : "Et si jamais on vient à manquer de nourriture, alors, bon gré mal gré..." a dit Agafia comme si la chose était depuis longtemps réfléchie et entendue.

Il y a moins de chats dans l'isba. Agafia a résolu le problème d'une façon simple, en offrant aux géologues une portée de chatons avec une maman chatte. A présent une bande gaillarde de petits félins gris, qui regardent les chiens de travers, gambade à la base. Ils se jettent sur Agafia quand elle arrive et lui lèchent fidèlement les mains. Et ce bien que l'un d'eux se soit vu contraint chez les Lykov de manger de la patate crue...

Evoquant les adversités de l'année, Agafia nous a confié qu'ils avaient failli mourir d'une chanterelle. "On n'en avait pourtant mangé qu'une seule..." Ce n'était pas la première fois qu'on goûtait à ce champignon-là. Mais auparavant on le faisait bouillir. Or, cette fois, Agafia avait entrepris de les saler, trop heureuse d'être riche en sel...



— Mais il fallait d’abord les faire bouillir, c’est dangereux !

— Eh bien on le saura, maintenant.

Les deux rennes tombés à la trappe dans le courant de l’hiver avaient avantageusement complété les restes du bouc. Plus de problème de nourriture. On ne fait plus le pain à base de pomme de terre, mais avec une farine de blé acide que partagent les géologues. On ne pêche plus de poisson. En revanche le potager est plus riche, sans compter la taïga, toujours aussi généreuse. Certes, Agafia a quelque peine à en récolter le fruit principal, la pomme de cèdre, dont elle a rempli six sacs en grim pant aux arbres. Elle attend maintenant les vents pour les ramasser à terre...

On parlait de choses et d’autres... A ma demande Agafia avait expédié des échantillons pour l’institut de culture de la pomme de terre. Je pouvais enfin lui dire que l’échantillon avait poussé en Moscovie et que les savants nommaient “lykovienn e” cette espèce spéciale... On a évoqué la troisième visite des linguistes de Kazan. Agafia les connaît tous par leurs noms et patronymes. Dans la journée les universitaires sarclaient la pomme de terre, sciaient et fendaient le bois ; dans la soirée on causait longuement. A en juger par le récit d’Agafia et les lettres de Galina Pavlovna Slessareva, chef d’étude de Kazan, j’imagine combien fascinantes devaient être ces causeries vespérales pour les deux parties. Agafia découvrait des livres inconnus d’elle en vieux slave (“elle a lu sans peine *le Dit de l’ost d’Igor*, édition de 1801”). Les universitaires ont recueilli des données précieuses concernant l’évolution de la structure linguistique d’Agafia, l’élargissement de son vocabulaire...

— Vassili Mikhaïlovitch, que s’est-il donc passé près de Kiev, j’ai entendu des choses [Nous sommes en octobre 1986 : c’est de la catastrophe de Tchernobyl qu’il est ici question. (*N.d.T.*)] ? m’a demandé Agafia en grattant le feu de son bâton.

C'était la question d'un personnage intelligemment curieux. Mais comment lui expliquer ce qui, depuis le mois d'avril, nous angoissait tant ? J'ai choisi de simplifier les choses en les ramenant à l'image de la marmite sur le feu.

— Tu vois, si on rajoute du bois et qu'on referme le couvercle très fort avec une pierre...

— Oui, ça ne se fait pas... a consenti mon interlocutrice qui faisait toujours le feu avec le silex.

Avec le silex ? Oui, mais ça bouge aussi de ce côté-là. Sur le poêle dans l'isba j'ai avisé une boîte d'allumettes. Ils les ont adoptées ! Mais avec de substantielles restrictions "idéologiques" : on peut craquer une allumette pour le bois de chauffage dans le poêle, mais pas pour la cuisine où le silex reste de rigueur...

L'événement central de l'année fut bien sûr l'odyssée d'Agafia, son voyage chez sa famille.

Je me faisais déjà une idée sur le périple grâce aux lettres d'Erofeï, d'Agafia, de l'aviateur et des cousins de Tachtagol. "Un voyage sur la planète Mars", m'écrivait Erofeï. Agafia faisait maintenant la lumière sur les détails.

Confirmation : c'est le train et non l'avion qui l'a le plus stupéfaite. "Une maison roulante. C'est propre.

Il y a du frappement. Et ça court, ça court ! A la fenêtre tout glisse, tout scintille..." Elle a vu le bourg d'Abaza, elle a vu Novokouznetsk : "Tant de monde, tant de cheminées !" Elle a vu Tachtagol. Elle est montée en Lada et en traîneau...

Un mois durant Karp Ossipovitch a vécu seul. "Il vivait de viande de bouc et de pommes de terre bouillies. Il avait fixé sur la table, près du

poêle, un papier où il dessinait des bâtonnets, les jours passés sans Agafia”, a raconté Erofeï qui avait rendu visite au vieux.

C’est avec des reproches qu’il a accueilli sa fille. Agafia a riposté en osant pour la première fois l’appeler “père” et non plus “petit papa” : “Si tu continues à m’en vouloir j’irai dans les montagnes et les bonnes gens t’en rendront responsable.

Erofeï, parce qu’il avait un “bouchon” à son forage, ne pouvait rester longtemps chez les Lykov. Moi-même j’avais hâte de me rendre à Tachtagol pour faire la connaissance de la famille et pour voir sur place les chances d’accueil d’Agafia.

A l’aube, tirés du sommeil par le réveil, nous avons mangé des pommes de terre brûlantes et fait nos paquets. Karp Ossipovitch nous a fait ses adieux assis sur sa couchette avec sa canne. Agafia, fidèle à la coutume, nous a accompagnés. Au pied de la montagne nous nous sommes assis sur une pierre, au bord de l’eau. Agafia a sorti de dessous son bras une lettre écrite en douce pour ses cousins.

— Saluez-les bas. Dites-leur qu’on est prêts pour l’hiver.

Tout au long du voyage j’ai tenté de regarder le monde par les yeux d’Agafia : l’avion... le train... les villages à la fenêtre du wagon... La cohue à la gare de Novokouznetsk... la correspondance pour l’omnibus jusqu’à Tachtagol... le voyage en Gazik [“Le” tout-terrain soviétique. (N.d.T.)] jusqu’à cette localité perdue au fin fond de la taïga... Le village de Kilinsk m’a beaucoup plu. Tout y était comme dans le récit d’Agafia : “Ils habitent des maisons bonnes et mangent un pain bon.” Chaque foyer a son cheval et sa vache (quand ce n’est pas deux !) Oies, brebis et dindons couraient les rues, dans la verdure. Des bambins pêchaient le

poisson au bord d'un étang. Partout, sur les collines et dans les clairières au bord de la taïga, se dressaient des meules d'un excellent foin. Une petite fumée odorante et campagnarde s'étirait en contrebas, au-dessus d'un cours d'eau...

Beaucoup de barbus, vieux et jeunes. Et presque tous parents d'Agafia. Trois sœurs de la défunte mère d'Agafia y vivent encore (elles étaient huit sœurs en tout). Et près de la moitié des jeunes rejetons de Kilinsk sont ses neveux.

Un village ancestral de vieux-croyants. J'ignore ce qu'il en est de leur ardeur religieuse mais je puis vous dire que la vie y est réglée dans l'ordre et le respect des traditions. Même les jeunes portent la barbe, fort semblables aux cinéastes de Moscou. Je réfléchissais encore à la manière dont j'allais me conduire en ce lieu de vieille-foi quand j'ai appris que le barbu Onésime Niconovitch Tropine, avec lequel j'étais en correspondance et qui avait rendu visite aux Lykov, "a fait la guerre dans la division Rokossovski", que son fils Trofim, venu me saluer avec deux gosses à la main, sortait de chez les paras et que son gendre Alexandre avait servi dans les blindés. A présent les vieux "grattent la terre" et les jeunes lavent l'or à des postes de mécaniciens, électriciens, conducteurs d'engins.

J'ai demandé qu'on me conduise à la drague. Après vingt minutes passées sur une route cahoteuse j'ai vu une énorme installation semblable à un éléphant embourbé dans une flaque. Les jeunes barbus ont initié leurs visiteurs aux secrets de l'extraction des paillettes d'or dans un gravier mêlé à de l'argile. Alexandre a montré comment fonctionnait le bulldozer en endiguant pour la drague le cours d'eau forestier.

Plus tard, assis chez Onésime Niconovitch, nous avons parlé de tout : du club et de l'école, de la récolte de pommes de terre et de cônes de cèdre, de Tchernobyl, du tremblement de terre de Kichinev,

d'agriculture, de la cueillette de framboises particulièrement abondante cette année ; et, surtout, du séjour d'Agafia qu'on appelle à venir s'installer. "Agacha", la surnomment ses tantes.

Je feuillette mon carnet et je fais le point sur les commandes. Onésime Nikonovitch me demande les photos de ses petits-enfants. Son fils Timofeï me prie de me procurer un médicament (il s'est abîmé une vertèbre en sautant en parachute). Et puis cette modeste demande d'Agafia : des piles pour la torche, une petite cocotte en fonte et un "couteau pliant"...

# LE DÉMÉNAGEMENT

*Juillet 1987*

J'ai reçu au mois de mai une lettre de l'ermitage. Elle commençait comme d'habitude par de "basses salutations" et des vœux "de bonne santé et de salut de l'âme". La grande nouvelle, c'était que la lettre partait par quelque intermédiaire d'un nouveau lieu d'habitation. "Nous avons déménagé. L'installation se fait tout doucement... Les tracasseries et les travaux ont duré tout l'hiver... Soyez les bienvenus en notre nouveau foyer." Arrivée peu après, une lettre d'Erofeï levait un coin du voile. "À l'automne les Lykov ont soudain parlé de déménager... Mais où ? Après une longue discussion, leur choix s'est arrêté sur leur vieux domaine « d'origine » qu'ils avaient quitté en 1945 pour s'enfoncer dans les montagnes. C'est à dix kilomètres de leur masure en amont sur l'Abakan. À présent ils vous adressent leurs salutations et vous attendent avec impatience, ayant très besoin de votre aide. En préparant votre ballot, n'oubliez pas l'essentiel : flocons d'avoine, bougies, piles pour les torches... L'hélicoptère peut se poser sur une langue de terre à deux cents mètres de leur habitation.

Le début de l'été s'est montré pluvieux dans le Khakaze montagneux et forestier. Mais en juillet, d'un seul coup, s'est installé un temps chaud et sec.

Conséquence : un risque d'incendie. L'hélicoptère dans lequel j'ai trouvé place patrouillait dans un vaste secteur sur les hauts de l'Abakan.

Ne voyant pas de fumée à l'horizon, Vikenti Issakovski, chef du service forestier de lutte contre le feu, cherchait pour moi, le nez collé au carreau, des sujets de photographie. L'homme connaît ici chaque montagne, chaque gorge où s'étire le fil argenté du cours d'eau. Mon sujet, c'étaient les ours. L'été tardif venait seulement de faire sortir les bêtes de la forêt vers les alpages. Les ours pâturaient dans des prairies émaillées de rouge et de blanc. Au bruit de l'hélicoptère, ils levaient le museau et, bondissant, s'enfonçant dans l'herbe tout en gardant l'œil sur notre machine, déguerpissaient vers l'orée d'une cédraie clairsemée.

Un signe du pilote : nous approchons de l'Erinat, petit affluent de l'Abakan. Près de l'embouchure doit se trouver l'*izbouchka* des nouveaux "locataires".

Nous nous enfilons dans une gorge étroite en survolant le ruban écaillé de la rivière. La nature à l'état sauvage originel. Nulle trace d'homme.

— A droite, regardez à droite...

Les sillons d'un potager se sont profilés sur la pente abrupte de la montagne. Déjà l'appareil vise la plage rocailleuse où il va se poser.

Les hélices de l'engin tournent encore quand deux silhouettes surgissent de l'antré de la forêt. Elles se précipitent vers l'hélicoptère. Le souffle secoue leurs haillons et emporte le chapeau du vieil homme...

L'engin nous plaque au sol en décollant obliquement. Le grondement du moteur est effacé par celui du torrent.

— Un ours est apparu la semaine dernière sur l'autre rive. Il m'a regardée, debout, curieux. J'ai tapé dans un seau de fer, il s'est sauvé...

Agafia porte son inévitable foulard noir, une robe de la même couleur avec, par-dessus, un semblant de sarafane à pois blancs. Karp

Ossipovitch, malgré la chaleur, est en bottes de feutre, vêtu d'une chemise en coton peigné avec des petits champignons rouges, de ce tissu dont on fait les brassières de bébé.

— Soyez les bienvenus, soyez les bienvenus...

Le vieux et sa fille marchent devant, suivis d'Erofeï courbé sous un sac de blé. Cent mètres dans l'obscurité de la forêt et voilà le lieu-dit, avec ses deux habitants qui échappent aux statistiques du recensement universel, le jour même où le monde apprend que nous sommes sur terre cinq milliards d'hommes.

*L'izbouchka.* Erofeï m'écrivait : "Ce que tu as vu jusqu'à présent, ce sont des palaces par rapport à ce que tu vas voir." Et en effet, le géant Erofeï semble pouvoir soulever la baraque d'un seul bras, en s'arc-boutant un peu. L'isba fait deux mètres sur deux, il ne lui manque plus que des pattes de poule pour ressembler à la demeure de Baba Yaga, cette sorcière des contes russes. Mais tout est bien réel. Une fumée bleue s'échappe en un fin panache par la cheminée. La chèvre Mouska, vieille connaissance, est attachée à côté. Nous décidons de jeter un œil à l'intérieur. Seuls les deux occupants peuvent y loger en se recroquevillant. Face à la porte, la couchette de Karp Ossipovitch ; à gauche, celle d'Agafia. Dans l'angle droit se dresse un petit poêle de fer gros comme une valise. Pas de place pour la table, remplacée par une planchette qu'Agafia sort pour le déjeuner. Une lucarne grosse comme un livre. Près du carreau, une bougie fondue. Au-dessus des couchettes, tenue par une corde, une étagère qui porte les livres et les icônes enfumés, une casserole et deux coffrets. Autres occupants des lieux, deux chats et d'énormes fourmis. Cette *izbouchka* minuscule est l'œuvre d'Alexandre Rykov, trappeur d'Abaza, qui chasse par ici l'écureuil et la zibeline. Il y passe des nuits d'hiver. Pour le charpentage il s'est servi dans les rondins à moitié pourris de l'isba où vivaient les Lykov il y a quarante-deux ans.



Et où naquit Agafia...

Avec leur spontanéité tout enfantine, Agafia et son père nous aident à défaire la boîte en carton. Tout tombe à pic : les flocons d'avoine préalablement transvasés de leur emballage dans un sac en tissu (sinon c'est le refus !), les bougies et les piles électriques. Une ampoule de rechange pour la torche provoque une exclamation de joie.

— Dieu vous l'aura sûrement conseillé ! Ma vieille lampe est à bout. Vous savez, une torche sans ampoule, ça ne marche pas... (Puis, ayant chargé sa torche :) Elle brûle !...

On allume deux petits feux. Nous faisons bouillir des pommes de terre, Agafia de l'avoine. Notre invitation à boire le thé ensemble est déclinée mais Agafia, qui se plaint d'une récente maladie, écoute attentivement nos explications sur le soin des yeux par le thé. Karp Ossipovitch, sans se soucier d'être écouté ou non, jase comme une vraie pipelette. Pour la énième fois il nous raconte l'histoire du sel. "Ah ! ils n'ont pas reculé devant le péché de nous tromper de trente pouds ! Pourtant, notre communauté payait le sel avec des zibelines..." Une histoire ancienne de plus d'un demi-siècle mais qui reste fraîche dans sa mémoire de vieillard.

Après déjeuner nous prenons place sous un cèdre pour parler de l'essentiel : pourquoi et comment les Lykov sont-ils ici ?

Le pourquoi du déménagement, Agafia l'explique ainsi : l'isba inférieure, qui abritait naguère Savvine et Dmitri à la saison de la pêche, n'est bonne que l'été. En hiver la vie n'y est pas rose. D'abord, la neige enveloppe la rivière et il faut souvent nettoyer pour accéder à l'eau. Avec les maladies de l'an passé le déneigement n'aura pas été une chose aisée.

De plus, dénudé par le déboisement, l'endroit est exposé à tous les vents. Le bois sec manque à proximité. Même le potager en a pris un sérieux coup. La décision ("il faut quitter l'endroit") a fini par mûrir définitivement à l'automne.

Mais pour aller où ? Trois solutions. Les géologues renouvelaient instamment leurs invitations : "On préparera le terrain au bulldozer pour le jardin, on montera une isba." "Ça non, pas au bulldozer, c'est un péché les bulldozers..." a chanté Agafia en réponse. Les géologues n'ont pas insisté, comprenant que les Lykov n'auraient pas la vie tranquille près de leur base. Ceux-ci venaient avec joie mais, au bout de trois ou quatre jours, se retiraient avec la même joie. De plus, ces derniers temps, on parle d'en finir avec la base géologique qui, par conséquent, se videra. Il y a déjà moins d'ouvriers. Erofeï envisage de se reconvertir dans la chasse...

Deuxième solution, la famille. Depuis la visite d'Agafia au village de vieux-croyants, les appels au retour pleuvaient. A l'automne un "ambassadeur" est même venu, Trifleï Panfilovitch Orlov, beau-frère barbu de Karp Lykov. On a parlementé longuement. On a déterré les vieilles querelles qui manifestement avaient poussé Karp Ossipovitch, à l'époque quadragénaire, à fuir tout le monde. Trifleï est rentré bredouille. Le bilan des pourparlers avec l'"ambassadeur", Karp me l'a exposé d'une manière brève mais expressive : "Agafia sera chez elle. Mais moi, pourquoi irais-je traîner là-bas ma vieillesse ? Ils fondront sur moi comme un faucon sur une gélinotte." Agafia a acquiescé. Elle a jeté en silence du bois au feu en soupirant doucement.

C'est la troisième solution qui l'a emporté. Le domaine de l'Erinat, qui se jette dans l'Abakan à dix kilomètres en amont, était un lieu où les Lykov avaient vécu sans se cacher après leur divorce d'avec la communauté, dans les années vingt. "Nous vivions au prix d'un grand

travail mais tranquillement”, m’avait dit le vieux lors de notre première rencontre. Par la suite l’Erinat était souvent revenu dans la conversation. “Je suis née là-bas...” soulignait Agafia. Karp Ossipovitch évoquait le domaine comme remarquablement “doux à vivre”.



Les tombes familiales. “Paix à leur âme, ils n’ont plus besoin de faucilles ni de haches.”

Sur le versant abrupt de la montagne, les “colons” avaient défriché un potager de deux déciatines (2,2 ha). Ils cultivaient la pomme de terre, le navet, le pois, le seigle, le chanvre. A l’automne ils posaient des paniers dans la rivière et recueillaient jusqu’à soixante-dix pouds d’ombres. Installés d’abord dans une hutte en terre, ils avaient ensuite monté une isba.

Rappelons toutefois que c’était un endroit certes difficile d’accès, mais tout de même fréquenté. A deux ou trois reprises étaient passés des géodésiens topographes. “Ils s’étonnaient de notre existence et poursuivaient leur chemin.” L’endroit est d’ailleurs resté sur les cartes comme “l’isba des Lykov”, servant plus tard de halte pour de rares trappeurs, topographes et géologues. Mais ce n’était rien d’autre qu’une cabane abandonnée.

Née sur l’Erinat, Agafia avait un an au moment du départ. Elle ne connaît que par les récits les événements de ce lointain automne. Il y avait toujours beaucoup de chaleur dans les souvenirs de cette existence “légale”. Plus d’une fois Agafia et ses frères étaient revenus sur les lieux pour examiner l’isba et le jardin envahi par les bouleaux. L’automne passé, avant de prendre la décision du déménagement, Agafia a revisité l’endroit. En connaisseur elle a pétri la terre dans ses mains et l’a jugée fertile. Mais un bois de quarante ans poussait sur le potager et l’isba n’était plus qu’une niche. Ce qui n’a d’ailleurs pas empêché la prise de décision.

Erofeï m’écrivait à Moscou au mois d’octobre : “J’ai chassé du côté de l’Erinat. Arrivé à l’isba, j’ai vu un ballot pendu à l’entrée et, un peu plus loin, des mottes de terre jaillissant d’une fosse. Je m’approche : Agafia ! Elle creusait une cave.

Son déménagement, Agafia l'avait bien pensé et bien planifié. Elle a d'abord apporté une hache, une pelle, un couteau, une casserole, un sac de pain séché, du sel, du gruau et un briquet. Sa première construction a été le garde-manger, petite charpente montée sur deux "jambes", c'est-à-dire deux cèdres hautement ébranchés. Une installation sans malice, certes, mais non sans difficulté pour un seul maçon. Elle est irremplaçable dans la taïga pour éviter les ravages des ours, des souris, des écureuils terrestres de Sibérie.

Le garde-manger construit, Agafia s'est mise à la cave, une fosse pour les pommes de terre et les carottes. Encore fallait-il faire une fosse thermique, un faux plancher et un toit. Qu'à cela ne tienne, elle a tout fait ! Puis elle a commencé à faire la navette. Dix kilomètres de taïga. Dix à l'aller, dix au retour. Ses bagages ? Deux seaux de pommes de terre ou de gruau par trajet, avec du pain séché, de la vaisselle ou des vêtements. Quatre heures de marche. "J'ai d'abord marché sans rien puis, quand la neige est devenue profonde, j'ai chaussé les skis."

En arrivant avec son fardéau, Agafia préparait à la hâte sa pitance et se mettait aussitôt au travail. Ce bois de quarante ans qui occupait les deux hectares de l'ancien jardin aurait effrayé, jeune et dru comme il était, toute une brigade de bûcherons. Mais pas Agafia ! Seule, avec sa hache, sa scie (de sa fabrication), une corde et une pelle, elle a entrepris de déboiser. Elle abattait un sapin ou un bouleau, coupait les branches, débitait le tronc en morceaux qu'elle pût transporter, et les transportait. Et c'est ainsi que tout l'hiver durant, depuis le mois d'octobre, ressassant l'expression "les yeux ont peur mais les bras travaillent", elle s'est échinée sur ce versant abrupt de montagne. "Comme les journées sont courtes en hiver, je travaillais par les nuits de lune.

J'écoutais ce récit candide assis à côté d'Agafia sous un sapin, auprès de l'*izbouchka*. La rivière grondait en contrebas. Un pivert excité

tapait du bec quelque part dans un bouquet d'arbres verts. Chauffée par le soleil, la taïga dégageait une odeur saine et insolente... L'hiver c'est autre chose. Le silence. La neige. Le soleil sort de derrière une montagne pour une heure et replonge aussitôt vers la cime voisine. "Je travaillais par les nuits de lune..." J'ai tressailli à la seule pensée de voir ici un être hvimain en hiver.

— Tu n'avais pas peur, Agafia ?

— Pas de peur à avoir, les ours dorment. Le seul souci c'est de ne rien faire de travers : ne pas se fouler la cheville, ne pas se faire écraser par un arbre...

Trente-trois fois durant l'hiver, laissant son père, Agafia a fait l'aller et retour. En les enveloppant de linge pour les protéger du gel, elle a transporté quarante seaux de pommes de terre pour les semences, trois sacs de pain séché plus la farine, le gruau, les graines de cèdre, la vaisselle, les bougies, les livres, les vêtements et les couvertures.

Le 29 mars, redoutant que les neiges fondantes ne leur barrent la route, le père et la fille se sont mis en route. Erofeï m'écrivait : "Dimanche j'ai trouvé le temps de faire un saut à l'*izbouchka*. J'ai frappé à la porte. Pas un bruit. J'ai vu les empreintes et j'ai compris qu'ils étaient partis. Le long de la rivière vers l'Erinat deux traces de pas d'hommes et les empreintes d'une chèvre."

"La faiblesse de mes jambes nous a fait marcher quatre jours, a raconté Karp Ossipovitch. Nous dormions près du feu..." La chèvre et deux chattes ont fait le déménagement sans encombre. "Mais nous avons perdu le chat. Il s'est sauvé. Nous ne savons pas s'il est vivant."

L'installation s'est faite le 2 avril. Le vieux, qui poussait des oh ! en se rappelant les "bonnes années" d'antan, a recouvert ses moyens après une marche difficile. Quant à Agafia, elle devait s'empresser de préparer

le jardin. Elle essouchait, nettoyait, plantait la pomme de terre, faisait les rangs... Nous sommes arrivés à une période où l'on pouvait souffler un peu : le potager verdoyait en promettant de récompenser largement les efforts déployés.

Sans cacher sa joie, Agafia m'a montré une moitié d'hectare arrachée aux pentes de la taïga. Une dénivellation d'environ quarante pour cent. Comme des alpinistes, en nous accrochant à des restes de souche et à du chèvrefeuille, nous poursuivions l'escalade. Nous avons surpris un écureuil qui cherchait quelque chose entre deux rangées. Enfin nous nous sommes assis pour souffler tout en haut, où les pois étalaient gaiement leurs boucles fleuries.

— Petit papa m'a raconté qu'on descendait d'ici les sacs de pommes de terre avec des cordes, a dit Agafia en imaginant sans doute la prochaine récolte. Moscou est loin d'ici, a-t-elle ajouté en mordillant une tige verte comme si elle avait deviné le cours de mes pensées.

Et en effet je songeais à Moscou, aux fourmières de bien d'autres villes, aux statistiques de recensement du genre humain. Cinq milliards d'hommes ! Avec, parmi les habitants de la terre, cette étrange créature perdue digne à la fois de pitié et de respect.

— Tu es une grande travailleuse, Agafia ! ai-je dit en poursuivant ma pensée.

Gênée, timide, elle a souri :

— Eh ! c'est qu'on ne peut pas vivre autrement que par le labeur. C'est un péché. Et puis comment survivre...

Agafia a demandé à voir ma montre. De sa poche elle a sorti la sienne, au bout d'une chaîne, où les chiffres du cadran avaient été remplacés par des lettres de vieux slave dessinées à la main.

— Tiens donc ! Deux heures et demie de retard. Je l’ai réglée sur le soleil et je me suis trompée...

— Hé ! vous, là-bas, a crié Erofeï d’en bas. Le dîner est prêt. On descend !

Le soir, devant le feu, Karp Ossipovitch s’est replongé dans ses souvenirs. Mais soudain il a tressailli.

— Dans le siècle, à ce qu’on dit, il y a de grandes choses en chantier...

— Oui, la perestroïka, a répondu Erofeï qui s’est fait un devoir d’instruire le vieux sur les affaires séculières.

— Et nous alors, en souffrirons-nous ?

— Vivez en paix.

— Nikolaï Nikolaïevitch a promis de nous épauler, de monter une isba, a poursuivi Agafia...

La niche des Lykov ne valait rien pour l’hiver...

Nikolaï Nikolaïevitch Savouchkine, qui avait rendu visite aux Lykov avant nous, l’avait promis : “Nous monterons une isba pour les chasseurs. Vous l’habitez...” J’ai dit que oui, la promesse m’avait été confirmée à Tachtyp et Abakan. L’isba serait debout pour l’hiver.

— Nous prions pour la miséricorde des hommes, s’est signé le vieux.

La causerie a continué. Que faire de la chèvre ? Pas de bouc, pas de lait...



— Saignez-la, un point c'est tout ! a dit Erofeï.

— J'y suis tant habituée, ce serait dommage. Au printemps je l'ai nourrie de sève de bouleau.

— Alors attendez l'été prochain, vous aurez un bouc...

Une perspective qui arrangeait Agafia. Autre objet de satisfaction : l'idée d'Erofeï d'acheminer par hélicoptère le bric-à-brac resté sur place.

— Rassemble tout sur la rive. En trois minutes les pilotes feront le transfert à la première occasion venue.

On a tant parlé des petites choses de la vie qu'on a sauté l'heure de la prière du soir. Le vieux, perplexe, a couru à l'isba où il a préparé la chandelle. Mais Agafia ne se pressait guère de répondre aux appels de son père. De l'*izbouchka* elle a sorti un ballot qu'elle a dénoué près du feu pour nous montrer une nappe jaunie, un foulard bigarré, une ceinture tricotée.

— C'était à maman...

Ces "trésors de famille", Agafia les avait apportés dès l'automne avec son premier sac de pain séché. L'envie la prenait de faire partager un sentiment si humain, si compréhensible.

A une heure du matin, Erofeï et moi avons regagné notre tente. Après la chaleur de la journée il faisait plus que frais. Nous avons passé nos pulls et nos culottes, et demandé une couverture de plus à Agafia.

Ça berce, le chant d'un torrent.

Le lendemain matin, le temps qu'Erofeï rapportait du canot le poêle transporté la veille et montait un sac de farine dans le garde-manger,

Agafia m'a montré une relique familiale conservée ici depuis fort longtemps. Dans les orties traînait un grand bassin de bois creusé.

— Je suis née là-dedans...

Akoulina Lykova n'arrivait pas à se délivrer de son quatrième enfant. Sous les hurlements de la parturiente Karp Lykov, si costaud à l'époque, avait abattu un cèdre dans lequel il avait creusé ce bassin en une journée. On l'avait rempli d'eau tiède. Et c'est dedans qu'Agafia avait vu le jour. C'était il y a quarante-trois ans.

— Eh oui, un bassin, un bassin, philosophait Erofeï en tentant de dégager la pièce des orties...

A ce moment nous avons entendu l'hélicoptère. Le temps qu'on descende à la rivière, il s'était déjà posé sur la plage. Les pilotes nous ont proposé d'embarquer : "Aucun vol n'est prévu par ici dans les jours qui viennent et la météo risque de se gâter." En deux minutes Erofeï et moi avons plié la tente.

De nouveau ce sont les au revoir, les vœux de santé, les graines glissées dans les poches pour le voyage... Nous décollons. Le souffle de l'hélice plaque une ose-raie sur la pierre blanche. Le vieux s'agrippe à une roche en tenant son chapeau.

Nous nous élevons au-dessus de la gorge. En l'espace d'un éclair on aperçoit la clairière où se trouve la mesure abandonnée des Lykov. Deux minutes de vol et le pilote nous fait signe : un ours à tribord ! Le nez au hublot ouvert, l'œil larmoyant sous la pression du vent, je l'aperçois. Rasant la cime d'une montagne, nous survolons la bête. Elle dévale la pente en direction d'une cédraie, laissant dans l'herbe un sillage bien tracé.

# LA FIN DIT VIEUX LYKOV

*Mars 1988*

De retour de congé au mois de mars, j'ai trouvé chez moi des lettres et des télégrammes : "Karp Ossipovitch Lykov est décédé." Le surlendemain, à bord d'un hélicoptère des services météorologiques qui relevait le niveau des neiges dans les Saïan, nous survolions l'Abakan.

Pour la première fois, je voyais le pays en hiver. La rivière s'étrait comme un ruban blanc entre les montagnes avec, par endroits, des taches noires d'eau vive qui résistait aux glaces. Çà et là, le dessin blanc d'une empreinte de renne. Effleurée par le soleil de mars, l'austère forêt sibérienne somnolait, immobile, dans les montagnes. Sur certains points, à une altitude établie dès l'automne, l'hélicoptère faisait le tour d'une montagne. Les instruments de mesure des neiges clignotaient. "La couche est épaisse ? – En moyenne, jusqu'à la ceinture, mais elle atteint parfois plus de deux mètres", a répondu l'hydrologiste. Inaccessible, impénétrable, la forêt était noyée sous la neige. Difficile d'imaginer qu'il y eût ici un foyer de vie. Pourtant il était bien là. Par beau temps les pilotes le trouvent sans consulter la carte. "Regardez à gauche !" Le toit de l'isba s'est profilé, avec sa cheminée fumante. La chevette à sa corde s'est mise à danser. Une empreinte humaine descendait à la rivière, jusqu'à un trou pratiqué dans la glace... Dès que nous avons touché terre l'hélicoptère est reparti. Plantés dans la neige jusqu'à la taille, nous entendions le martèlement d'un pivert et le béguetement de la chèvre. Une silhouette trottait vers nous, enveloppée dans trois foulards, ou peut-être même quatre. Agafia ! C'était la première fois qu'elle nous accueillait seule, en huit ans.

Après avoir jeté nos paquets dans l'entrée de l'isba, nous avons suivi en silence un petit sentier vers l'ancre de la forêt. La voilà, la dernière demeure du vieux Lykov : un monticule de terre humide surmonté d'une croix à huit branches. Un crucifix de bronze s'y trouvait fixé par une corde.

Agafia s'est recueillie avec nous près de la tombe. Elle n'a pas pleuré. Pas plus qu'elle n'avait pleuré, nous a dit Erofeï, en cousant le linceul ou en comblant la tombe. Mais le sentier, si profondément creusé dans la neige, témoignait d'une fréquentation quotidienne.

Comment cela s'était-il passé ? Nous nous gardions des questions trop pressées. Et Agafia faisait comme si de rien n'était. Elle nous a demandé de déneiger la cave. Elle en a sorti des pommes de terre et des navets. Elle a allumé le poêle. Avec sa curiosité timide habituelle elle a reçu les cadeaux en se réjouissant tout particulièrement des accessoires de lampe de poche et des citrons.

“Justement, j'ai rêvé de citron ces derniers jours.” Ensuite seulement elle nous a raconté les détails de la mort du vieux : son souffle ultime, son enterrement, les mois précédents, l'automne et l'hiver, les derniers mots échangés.

... L'événement central de l'année fut la construction de la nouvelle isba. Il ne pouvait être question d'hiverner dans les restes de la vieille mesure, le gîte natal d'Agafia. En été Nikolai Savouchkine avait fermement promis un coup de main aux Lykov. Promesse tenue. La

construction de l'isba se révéla à la fois facile et difficile. Facile car le bois était à portée de main. Difficile car il fallut tout acheminer sur place. C'est Youri Goussev, directeur de l'exploitation forestière de Tachtyp, qui joua le rôle du fournisseur. Quant au charpentage, il fut fait par les pompiers forestiers et Erofeï auquel fut dévolue, selon son propre mot, "la part de l'ours" : la préparation des rondins de bois.

Résultat : une construction que n'imprègne pas encore la marque lykovienne si caractéristique. Elle sent la résine, les murs n'y sont point encore carbonisés, il ne manque ni lumière ni espace. En se tournant quotidiennement vers le coin où, sur l'étagère, trônent les icônes, Agafia cite de mémoire les charpentiers "pour leur prospérité". Alexandre Poutilov, Youri et Nikolaï Kokotine, Alexandre Tchikhatchev, Piotr Mokhov, Erofeï Sedov.

Sa part de travail, Agafia la fit plus tard, au seuil de l'hiver. Elle maçonna une sorte de poêle russe avec des roches de la rivière. Le four lui en fit voir. Toutefois, dégourdie comme toujours, elle récupéra sur la plage un tonneau abandonné par les géologues, puis le découpa. Comme four, on ne pouvait rêver mieux. Agafia désormais se chauffe au poêle de fer mais cuisine au poêle de pierre (sous nos yeux elle a fait le pain et préparé dans une cocotte une décoction d'épluchures d'oranges, "pour la santé").

Karp Ossipovitch, trop faible, ne put participer au charpentage. Mais grande fut sa joie à la vue de l'isba neuve. En caressant les murs il sanglota : "Je n'aurai donc jamais vécu dans une isba convenable." L'été dernier il était déjà fort décrépît, la mémoire défaillante. Pressentant sans doute sa fin imminente, il tenta une dernière fois d'assurer à sa façon l'avenir d'Agafia.

A l'approche de l'automne s'incrusta chez les Lykov un couple de vieux-croyants de Poti, mari et femme.



Agafia.

Après s'être présentés aux géologues comme des parents des Lykov, ils se firent conduire à leur ermitage.

La barbe de l'ancien projectionniste et la prière de son épouse touchèrent le cœur du vieillard. Un accord de vie commune fut conclu. Erofeï, croyant voir dans ces retraités du Caucase des chercheurs "de je ne sais quoi", les mit en garde : "N'allez pas embobeliner le vieux, votre communion ne marchera pas. Ici, c'est des patates le matin, des patates le midi, des patates le soir. Les géologues y ajoutent quelque chose mais personne ne viendra vous approvisionner ici." Les "squatters" entendirent la remarque sans l'écouter : "On en a vu d'autres pendant la guerre." Pourtant ils ne tardèrent pas à quitter l'ermitage et frappèrent au domicile d'Erofeï à l'automne. Pourquoi l'hivernage avait-il avorté ? Réponse : "Nous ne sommes pas faits pour leur nourriture, ni pour leur foi."

Agafia, en se souvenant de ses visiteurs, confirma la pomme de discorde : "Vous parlez d'une foi ! Ils mangent des conserves, du lait séché, de l'huile en bouteille. C'est dans le siècle qu'on vit comme ça." Sur quoi la rupture s'opéra à la joie réciproque des uns et des autres.

Depuis, Erofeï fut le seul à fréquenter les Lykov. Il faut dire qu'il venait d'accomplir un sacré tournant. Une querelle avec ses chefs l'avait poussé à quitter son travail et à se reconvertir dans la chasse. Trappeur amateur depuis toujours, il se considérait apte à la profession. A trois heures de marche des Lykov il se construisit une isba où il s'installa au mois d'octobre. Mais dans la taïga la chasse est une chose tout en finesse qui requiert expérience et compétence. Erofeï fit quatre fois moins de fourrure que les trappeurs aguerris. La chance ne lui sourit guère : il tomba dans l'eau jusqu'à la ceinture et dut marcher ensuite trois heures pour regagner sa cabane. Conséquence, des orteils gelés et un genou

refroidi. Malade, sa jambe s'infecta. Il aurait fallu appeler un hélicoptère par radio, ce qu'il ne fit pas. "Question d'amour-propre. Je vérifiais les pièges avec un pied dans une botte de feutre, l'autre dans une botte de cuir." L'isba des Lykov fut la plus proche maison de soin du chasseur. Agafia le soigna à la paraffine et avec des cataplasmes d'épicéa. Le traitement fut efficace : Erofeï sortit de la taïga sans gros butin mais en même temps que les autres chasseurs...

Nous sommes assis en cercle autour du poêle qui ronfle. Une casserole de pommes de terre fume. Nous tamponnons dans le sel des tubercules brûlants qui nous inspirent les éloges les plus sincères. Personne n'a jamais goûté nulle part à des pommes de terre aussi succulentes.

Le bétail fait sa vie autour de l'isba. En automne Nikolai Nikolaïevitch Savouchkine, qui est passé à l'ermilage, a laissé un biquet et une deuxième chevrette pour tenir compagnie à Mouska. Et déjà la petite famille s'agrandit : un chevreau vigoureux, faisant fi du froid, gambade près de l'enclos alors qu'à l'intérieur de l'isba bondit parmi les bancs une ravissante petite créature de dix jours moitié grise, moitié café, avec une marque blanche sur la patte. "Maltchik... Je l'ai baptisé Maltchik [Garçonnet. (N.d.T.)]. (Agafia serre sa petite bête contre sa poitrine et embrasse la tache blanche près du sabot.) C'est papa qui serait content.

Il attendait tellement. Trop tard..." Le biquet à sa naissance s'est gavé au pis de sa mère tant et si bien qu'il refuse tout net de boire le lait à la tasse. Ingénieuse, Agafia a cousu un "pis" avec un téton d'écorce. Elle le fait boire dans ses bras.



Reprenons notre récit. Etrange coïncidence, Karp Ossipovitch Lykov mourut le même jour que sa femme Akoulina vingt-sept années auparavant, un 16 février. Nous avons fait soigneusement le calcul avec Agafia : il est mort dans sa quatre-vingt-septième année. De vieillesse, peut-on dire. Les dernières semaines le vieillard ne prenait plus part à aucune activité, ne se levant que pour manger et prier. En février se manifestèrent des troubles de la raison, il cherchait toujours à fuir quelque part. Le 15 février il tomba en sortant et Agafia eut toutes les peines à le ramener à l'isba. Une demi-heure plus tard, il tenta de nouveau de sortir. Agafia, tout en sueur, le traîna à la porte et l'allongea près du poêle.

Après s'être endormie dans les ronflements et les enrrouements de son père, Agafia tressaillit à l'aube dans un silence inquiétant : “Je me suis précipitée mais il était froid...”

Que faire ? Elle pria. Puis elle mit les bêtes à l'enclos et chercha ses skis au grenier. A midi elle se mit en route en longeant l'Abakan vers la base des géologues pour annoncer la nouvelle.

Agafia couvrit vingt-cinq kilomètres en huit heures. Tard le soir, dans le noir, elle frappa au carreau de son amie infirmière. Dans la pièce bien chauffée Agafia se laissa choir sans connaissance, trouvant juste le temps de demander qu'on annonçât la nouvelle à Erofeï qui se trouvait à Abaza. Il ferait le nécessaire.

Dans la nuit Agafia eut un accès de fièvre et l'infirmière, après l'avoir bien mise au chaud, lui proposa des médicaments. “Les comprimés, c'est un péché...”

— Sinon tu peux mourir... – Ça vaut peut-être mieux ainsi...” Mais elle avala le comprimé. Ensuite elle suivit scrupuleusement la prescription et emporta même des réserves.

— Vois donc, Vassili Mikhaïlovitch, c'est quoi ?

D'un petit sac d'herbes médicinales Agafia sort des cachets bleutés.

— Ce médicament t'a peut-être sauvé la vie.

Agafia soupire :

— Peut-être, oui. Mais les comprimés sont un grand péché. A présent je l'expie par la prière. Six semaines d'expiation...

Durant trois jours Agafia dut garder le lit chez les géologues. Les télégrammes envoyés d'urgence par Erofeï étaient parvenus à Moscou, à Abakan et à Tachtagol, chez les parents des Lykov. Le 19 février arrivèrent d'Abaza en hélicoptère Sergueï Petrovitch Tcherepanov, chef du service géologique, trois parents des Lykov, un chef de la milice, une femme magistrat et Erofeï. Et Agafia ? allait-elle, malade, accepter de prendre l'hélicoptère ? Elle monta à bord sans broncher.

Les formalités furent vite expédiées pour le magistrat et le chef de la milice. Ils examinèrent le défunt et notèrent dans le procès-verbal "En trois jours les chats affamés ont dévoré la main du cadavre." Agafia jeta les chats de l'isba et tendit le mousqueton à Erofeï : "Tire ! Je ne veux pas les voir..."

L'hélicoptère s'envola avec les officiels à son bord. D'un vieux tissu de fabrication domestique Agafia se mit à coudre un linceul. Neveu du défunt, Onésime Niconovitch Tropine tailla des billots de cèdre pour confectionner le cerceuil. Son fils et Erofeï creusèrent la tombe.

Le 20 février le vieillard fut enterré. Il n'y eut ni discours, ni pleurs, ni larmes. Conformément au rituel, les prières durèrent longtemps. Le surlendemain, après de longues conversations à la chandelle, tous les visiteurs chaussèrent des skis et reprirent le chemin de la base. Erofeï : "Je me suis retourné pour faire au revoir de la main à Agafia. Elle était debout sur une roche de la rivière, comme de pierre. Elle ne pleurait pas. De la tête elle m'a fait signe : « Allez, allez. » Un kilomètre plus loin, je

me suis encore retourné. Elle était toujours là, debout...”

Un mois a passé depuis lors. Personne ne s’est rendu à l’*izbouchka* de l’Erinat pendant ce temps. Sauf un loup dont nous avons découvert la trace. On voyait que la bête, seule et âgée, avait traversé la rivière, fait le tour de l’isba et piétiné longuement sur place, alléchée sans doute par l’odeur de l’enclos où dormaient les chèvres.

— Qu’allons-nous faire ? On ne vit pas seul dans la taïga...

Nikolaï Nikolaïevitch Savouchkine, Erofëï et moi nous posions cette question légitime. Même réponse de la part d’Agafia qu’un mois auparavant, le jour de l’enterrement :

— Petit papa n’a pas béni mon départ...

Et sur ces mots Agafia recommence à jouer avec le chevreau.

Le problème semblait pourtant réglé depuis deux ans. Agafia m’avait écrit : “Quand papa s’en ira, je vivrai chez les miens.” Pensant l’emmener sur-le-champ, les parents avaient entrepris de trier les affaires à emporter et à laisser. C’est alors qu’Agafia avait annoncé son refus de bouger. On l’avait prise par les arguments, par la conviction, par la persuasion, par l’intimidation. Rien n’y faisait : “Je n’ai pas eu la bénédiction de papa.” “On te construira une isba à part, comme ici, tu feras ton jardin... – Sans la bénédiction parentale, c’est impossible...” Avant le départ Onésime Tropine avait même déclaré d’un ton presque sérieux :

— Si tu résistes, on t’attache et on te jette dans l’hélicoptère.

— A notre époque, ça ne se fait plus... avait été sa seule réponse.

Là-dessus ils s’étaient séparés.

Erofeï m'avait raconté cela dans une lettre. J'avais pensé qu'Agafia éprouvait de la peine à laisser une tombe fraîche, qu'elle se raviserait après avoir vécu un temps seule dans la taïga. Mais non, rien n'a changé. Tour à tour Nikolaï Nikolaïevitch et moi lui expliquions la situation d'une personne seule en pleine forêt : les ours, les maladies, les gens louches, l'imprévu, qui pourrait lui porter secours ?

— A Dieu de décider...

Nous devinions que le vieux, avant sa mort, avait tenu à sa fille des propos "philosophiques", disant qu'il ne fallait pas dilapider tout ce qui était acquis pour le "royaume céleste" par l'anachorétisme, les jeûnes et les prières. Ce capital, avait-on conclu, serait réduit en poussière "dans le siècle". "Vivre dans le siècle nous est défendu."

Et Agafia n'osait désobéir. Non sans quelque intention cachée elle nous a raconté la vie de l'"ermite" Marie d'Egypte, une histoire qu'elle avait lue avec son père peu avant sa mort.

Pour la énième fois nous avons rappelé à cette fille de la taïga de quarante-trois ans tout ce qui pouvait menacer l'existence d'une personne seule.

— A Dieu de décider...

Et, joueuse, elle revenait à son chevreau.

Nous avons attendu longtemps l'hélicoptère du lendemain qui allait à la base. La taïga de mars s'emplissait du chant de la mésange et du martèlement des piverts. Une vapeur s'échappait de l'enclos aux chèvres. D'un tas de bois mort suintait déjà sur la pente du jardin un timide filet d'eau. Par la porte malencontreusement laissée ouverte s'est échappé au soleil le petit chevreau, favori d'Agafia, qui s'est jeté tout de suite sur le pis de sa mère. Il tétait avec un tremblement d'excitation. Agafia l'a récupéré avec force cris et s'est installée à la fenêtre pour le faire boire

au biberon d'écorce.

Pour tuer le temps devant le feu, nous avons sorti de nos sacs des journaux achetés à Abaza. Que n'arrive-t-il pas dans l'océan humain ! Une traversée du pôle à ski... un échange de coups de feu dans un avion... des altercations à Jérusalem... une nouvelle conférence à Washington... et ici, loin de tout, cette vie humaine isolée qui, comme un bout de chandelle, finit de brûler. Nous observions en douce Agafia forcer le chevreau à boire le lait. Elle-même n'en buvait point : c'était le jeûne. Quelle force la faisait donc tenir ? La fin serait inéluctablement triste mais Agafia n'avait pas froid aux yeux...

Erofeï, qui déneigeait la toiture de l'isba, a été le premier à entendre l'hélicoptère. Avec sa pelle il a frappé sur le toit : "Agafia, Agafia, c'est l'heure des adieux !"

Agafia n'a pas couru avec nous jusqu'à l'hélicoptère. En décollant nous l'avons aperçue telle qu'à l'arrivée : des haillons couleur souris, des bottes de caoutchouc recousues avec du fil et trois foulards sur la tête. A quoi pouvait-elle penser maintenant ?

Nous demandons aux pilotes de "raser" l'isba... De là-haut j'aperçois notre feu qui fume encore, la chèvre et son chevreau, la silhouette solitaire d'un être humain qui nous regarde...

Le chef du service géologique, Sergueï Petrovitch Tcherepanov, vole sur Abaza. Il brûle de connaître le dénouement de notre mission.

— C'est bien ce que je pensais... Plus tard, peut-être, quand elle aura pesé le tout, elle changera d'avis.

— Peut-être, peut-être...

Une heure de vol et pas la moindre trace humaine à terre.

# SEULE

*Septembre 1988*

En juin, j'ai reçu une longue lettre d'Agafia. Huit pages. J'ai bien senti qu'elle l'avait écrite sous l'emprise de la solitude : "Après vous, je n'ai plus revu personne jusqu'au mois de mai." Elle me racontait en détail l'invasion des ours après l'hivernage. Agafia a rencontré l'un d'eux sur la rivière en puisant de l'eau. "J'ai tapé dans le seau tout en filant vers l'isba à reculons... J'ai pris le fusil et tiré deux coups en l'air." Le surlendemain un autre ours plus petit de taille, après s'être intéressé à la fosse à pommes de terre et à l'enclos aux chèvres, s'est retiré sans causer de dommage. Plus tard il est revenu et s'est mis à gratter la tombe de Karp Ossipovitch. Agafia l'a fait fuir à coups de fusil, puis elle a étendu partout des épouvantails : un gilet rouge, un sarafane de fête, une robe rouge de fillette où des bougies avaient été enveloppées. J'ajoute pour anticiper que nous avons déjà vu cette signalisation défensive près de l'isba, près de la tombe et de l'enclos. Délavés par les pluies, les chiffons rouges étaient la seule arme de protection de cet être solitaire perdu dans la taïga. Au printemps les bêtes sont affamées. Le danger n'est pas mince. Et Agafia, toujours extrêmement délicate dans ses demandes, m'écrivait cette fois-ci : "J'ai besoin d'un chien." Elle demandait aussi des petites cocottes de fonte et un édredon chaud. Ses commandes, les nouvelles qu'elle me donnait du jardin et son intrépidité devant les ours attestaient indéniablement qu'Agafia n'avait point l'intention de bouger où que ce fût.

En même temps son existence se révèle impossible sans l'assistance "séculière". Les géologues laissent à leur voisine de la farine, des gruaux,

quelques gourmandises des jardins d'Abaza. Nikolai Savouchkine, Erofeï et moi-même sommes en correspondance pour concerter à l'avance les achats les plus utiles et dépenser le mieux possible les mandats de dix ou vingt-cinq roubles qui arrivent au journal avec la mention : "Achetez quelque chose pour Agafia." A Abakan, c'est désormais la tradition, nous tenons conseil au comité exécutif avec Galina Alexeïevna Trochkina, une femme aimable qui comprend bien toute la singularité de nos soucis et qui fait son possible pour apporter à l'affaire l'obole du pouvoir officiel en y mettant les formes convenables pour un cas aussi original. Cela dure depuis huit ans suivant le schéma : "Miséricorde sans importunité ni coercition", et la chose s'est développée en un parrainage informel auquel participent aussi les lecteurs de notre journal.

Cette fois-ci nous avons chargé dans l'hélicoptère trois sacs de foin et cinq de fourrage combiné pour les chèvres, sans compter la farine, le gruau, le miel, les bougies, les piles, une torche électrique, des casseroles, des cocottes en fonte, une passoire, un édredon, du papier, des enveloppes, des crayons, une boîte en carton contenant des friandises du marché Boutyrski de Moscou, un morceau de tissu pour "l'intimidation des ours", des cages de poules et un chien baptisé Droujok. De plus, nous avons acheté à Abakan une licence de chasse au renne. (Erofeï va devoir, avec l'arrivée des grands froids, porter ses proies à l'isba avec l'aide d'Agafia.) J'énumère le tout pour rendre compte des dépenses à tous ceux qui prennent part au destin d'Agafia, autant que pour donner au lecteur une idée des valeurs qui peuplent désormais sa vie.

Comme par le passé, il y a beaucoup de choses qu'elle refuse : elle ne mange que son propre pain, pas de saucisson, ni de conserves, ni d'huile en bouteille, ni de poisson nettoyé. Pas de confitures, pas de bonbons, pas de thé, pas de sucre. Pour cette raison nous avons transvasé les flocons d'avoine dans un tissu frais et mis le miel dans un seau d'écorce. Notre "pupille" accepte les cadeaux avec gratitude –

“Dieu vous garde” – mais avec dignité, sans obséquiosité. Il est très rare qu’elle réclame quelque chose.

Cette fois encore, même comportement. Qu’avait-elle trouvé de plus agréable et de plus utile ? Agafia a pris en souriant une petite cocotte, rouge dehors et blanche dedans, grosse comme deux poings. “Elle est belle. J’y ferai la bouillie pour Pâques.” Quant au présent le plus utile, c’était le chien... Mais avant cela il y a eu notre voyage en hélicoptère sur la taïga. Un vol déjà familier. Tantôt la terre piquait droit vers l’Abakan dans un escarpement raide de cédraines vertes, tantôt elle remontait vers des cimes rocheuses sans forêts et sans alpages, sur lesquelles s’éternisait la neige et verdoyaient de petits lacs gonflés par les fontes. L’automne avait doré les prés en altitude. Les couronnes des bouleaux et des trembles scintillaient de jaune et de rouge au milieu des cèdres. L’Abakan, grossi à droite et à gauche par des ruisseaux et torrents argentés, se fauflait dans la gorge en un flot sauvage. En remonter le cours, c’eût été couvrir près de quatre cents kilomètres. A vol d’oiseau nous avons mis à peine plus d’une heure.

Un incident drôle est survenu en vol. Le coq, excité par l’altitude et le grondement des turbines, s’est arrangé pour sortir de sa boîte et s’est mis à voleter rageusement dans l’hélicoptère avec un cri qui ne ressemblait guère à son espèce. Après avoir couvert de griffures Nikolai Nikolaïevitch, il ne s’est calmé que dans les puissantes poignes d’Erofeï.

Droujok, petit bâtard, regardait la scène en toute quiétude et agitait la queue.

Les ours remarquaient-ils les chiffons rouges d’Agafia ? Je l’ignore mais nous les avons, quant à nous, tout de suite repérés. Une fois sur la plage, le chef de bord Oleg Koudrine nous a fait signe de nous dépêcher avant de s’envoler. Personne n’est sorti de la forêt à notre rencontre et nous avons pensé que la maîtresse de maison n’était pas chez elle. Mais



elle est apparue alors que nous portions nos ballots au sentier après avoir tracé le gué avec des rondins.

— Oh ! oui, j’attends. J’avais peur que le temps se gâte. Je priais Dieu...

Cette fois on a échangé les nouvelles et parlé de la santé sous le caquètement des poules et l’aboïement de Droujok qui n’avait pas encore pris conscience de son sort. Vivant, curieux de tout, ce petit animal noir a d’emblée focalisé l’attention dans la cour. La chatte a fait le gros dos et s’est mise à regarder le spectacle du haut du toit de l’enclos. Les vieilles chèvres ont cessé de ruminer : le jappement et la présence de Droujok leur rappelaient vraisemblablement leur jeunesse passée dans le monde. Poulies chevreaux, le chien était une créature inconnue qu’ils dévisageaient avec un mélange muet de curiosité et de peur.

Même réaction de la part d’Agafia. Elle a tenté de caresser Droujok qui lui a répondu par un grondement malveillant. Un saucisson dans les mains d’Agafia l’a rendu plus docile. Il s’est laissé caresser sans pour autant marquer d’empressement à se faire “acclimater”. Par des hochements de queue et des regards doux il affichait ostensiblement son attachement à la population masculine de la cour.

— Rien de grave, rien de grave, dans deux ou trois jours vous serez comme cul et chemise, devisait Erofeï.

En traversant la rivière, Erofeï avait perdu le coq qui, répandant ses cris dans la taïga entière, s’était envolé dans les sous-bois sans nous laisser l’espoir qu’il reviendrait aux poules.

— Tu es une vraie dame suzeraine avec un fief pareil, a dit Erofeï en recensant les bêtes : une chatte, cinq chèvres, cinq poules et Droujok.

Agafia a accueilli sans ironie les mots de “dame suzeraine”, estimant que le propriétaire d’une telle richesse méritait bien d’être nommé ainsi.

— Cinq chèvres, c'est trop à nourrir. Il faudra en saigner deux. J'aurai bien du mal tant j'y suis habituée.

On a parlé des chèvres, de leur nourriture, des soucis pour les panser. Leur lait valait-il vraiment tous ces soucis ? Agafia répondait fermement que oui.

— Sans leur lait, je n'aurais pas tardé à suivre papa. J'ai les poumons faibles...

Nous avons repensé à la lettre remise par les parents de Kilinsk.

— Tiens, lis-la à voix haute ! a plaisanté Nikolaï Nikolaïevitch.

“Notre chère petite ermite, comment vas-tu, là-bas, seule avec la taïga entière ?...” a lu Agafia avant de se taire, plongée dans la missive. Nous avons fait un feu, sorti la nourriture des sacs, mais elle avait toujours les yeux rivés sur le papier. Dans ses jambes se tenait un chevreau qui lui mâchonnait le bord de la robe.

— Ils m'invitent à venir, dit Agafia quand nous nous sommes installés à l'écart. Ils m'invitent. Mais tu parles d'une existence, tu parles d'une vie de prière si leurs gamins sont chez les pionniers. Et papa ne m'a pas donné sa bénédiction.

— Mais voyons, seule, en pleine taïga...

— A Dieu de décider.

Bien que parfaitement conscient du caractère de cette “ermite” de quarante-quatre ans, j'ai répété certaines choses dites l'hiver dernier :

— Tu peux tomber malade d'un seul coup. Et personne ne pourra te secourir. Il peut y avoir des ours, un incendie dans l'isba. Tu continues de mettre la chandelle à côté des baquets. Ils sont d'écorce. Ils peuvent s'embraser comme de la poudre au moment où tu t'endors...

— Eh bien oui, tout peut arriver. Mon salut est dans la prière. Mais point de peur. Je suis née ici. La mort ne me fait pas froid aux yeux...

Ainsi s'est achevée notre conversation sur l'éventualité d'une installation "dans le siècle". Après un silence Agafia nous a proposé d'aller voir la cave. Il y avait de quoi être fier. Elle avait doté la fosse à pommes de terre, creusée en été par Erofeï, d'une belle entrée à toiture. Par-dessus, une nappe d'écorce et de terre. "Tout près de l'isba. J'y vais quand je veux.

L'isba n'avait plus la même allure qu'en mars. Dans la neige elle faisait plus trapue. Désormais on l'aurait crue plus grande, avec ses trois fenêtres pleines de lumière. A l'une d'elles, d'ailleurs, se pavait une fleur : du poivron en pot. Mais tout poivron qu'il était, il ajoutait de la gaieté. Sur le rebord de la fenêtre se trouvaient également un réveil, une torche et ses piles de rechange. Et puis aussi, je n'en ai pas cru mes yeux... un miroir ! Un miroir serti dans un cadre décoratif, avec une poignée, un cadeau sans doute qui avait bien trouvé sa place. Quand nous sommes entrés dans l'isba, Agafia s'en est saisie pour s'y regarder, mi-polissonne, mi-gênée. A son menton elle a arrangé le nœud de son foulard. Même dans sa "combinaison" de jardinière elle était formidablement loin de l'enfant sauvage noire de suie que nous avons connue les premières années. Son visage, auparavant si frappant par sa pâleur de farine, avait maintenant le teint mat avec des reflets roses.

— Ça te vient de la carotte ou du soleil ?

Après avoir gaiement tourné la question par un mot d'humour, elle a raconté son récent voyage à l'ancienne isba.

— Seigneur, comment vivions-nous ! Les ténèbres, la fumée noire... Ce qui nous avait frappés dans l'isba clandestine de montagne consternait maintenant Agafia elle-même. L'odeur de renfermé m'a même fait tousser.

Il faut dire que l'ordre ne régnait guère à l'intérieur de la nouvelle isba. Mais c'était quand même une tout autre demeure. Jamais le lumignon n'y avait brûlé. Les murs dégageaient leur odeur de résine. Au sol traînait un semblant de paillason qui nous a forcés à nous déchausser à l'entrée. Au-dessus du poêle était fixée une moulinette à viande, sur une étagère, et des baquets d'écorce de bouleau côtoyaient une batterie de casseroles émaillées avec des images de fruits.

Dans ce décor un téléviseur n'aurait rien eu d'incongru. Une radio, avec des piles, pourrait même fonctionner sans problème. Mais c'est un domaine où l'ancien tabou n'est pas levé. "Défendu !" Tout comme est défendue la photographie.

Elle a eu beau se débarrasser sans regret des chemises rapiécées de fabrication domestique, des lumignons, des chaussures d'écorce et des récipients de bois massif, elle a eu beau mûrir d'une façon prodigieuse par ses contacts avec les hommes, Agafia n'en a pas moins préservé toutes ses valeurs "idéologiques" qu'elle défendra jusqu'au bout. C'est là sa force et sa tragédie.

Vivre sans son père dans la solitude totale est pour elle une épreuve particulière.

— Tu disais la prière à voix haute et maintenant tu la murmures... lui a dit Nikolai Nikolaïevitch dans la soirée tandis que nous causions tranquillement devant une chandelle.

— Pour qui prier à voix haute ? Dieu m'entend. Quant à papa, j'aurais beau crier... Je fais le pain une fois toutes les deux semaines, je vous ai même commandé des cocottes plus petites et je n'adresse plus la parole qu'à mon chevreau. Je vois que vous avez déjà sommeil alors que je pourrais parler pendant des heures et des heures...

Il était déjà plus d'une heure du matin. Et nous jasons depuis le soir.

Agafia a évoqué tout ce qui s'était passé depuis mars. Bien peu d'événements en vérité : Erofeï avait creusé la cave, il avait failli périr en chavirant dans l'Abakan avec son canot, des géologues étaient venus par la rivière avec un sac de farine, des géophysiciens de Byisk avaient travaillé près de l'*izbouchka*... A la demande de l'“ermite” ils avaient apporté un chat. Ils ont scié le bois et laissé d'eux un heureux souvenir.

En détail Agafia nous a parlé de serpents aperçus dans le potager, et de toute une nichée au bord de l'eau.

— Tu l'as eu au bâton, le serpent ? a demandé Erofeï en sortant de sa somnolence. Et Dieu, qu'en dit-il, des serpents ?

Dieu avait tout prévu. Agafia a ouvert un in-folio qui sentait la vieille isba pour nous lire à voix haute :

— “Je vous donne le pouvoir d'écraser le serpent et le scorpion et toute force hostile.”

— Et alors, as-tu écouté Dieu ?

— J'ai eu pitié. Car la vie est douce à toute créature.

Comme d'habitude nous avons vérifié si notre Robinson ne s'était pas égarée dans le décompte du temps. Eh bien non, fièrement, sans faute et sur-le-champ, Agafia a dit :

— Nous sommes le huitième jour de septembre, nouveau style. Puis elle a donné la date selon l'ancien style et l'année “d'après la création du monde”. C'est alors que m'est venue l'idée coquine de cuisiner un peu Agafia.

— J'ai une sœur qui est née le 13 mars selon le nouveau calendrier. Comment s'appelle-t-elle ?

— Eudoxie, a répondu sans tiquer, du tac au tac, l'anachorète. Puis d'expliquer combien il était simple de répondre à la question.

J'ai fait une autre expérience. J'avais trouvé à la bibliothèque de la *Komsomolskaïa pravda* une vieille édition du *Dit de l'ost d'Igor*. L'épopée médiévale y était imprimée en vieux russe, sans traduction. "Agafia lit aisément et couramment l'Ost d'Igor", avaient écrit les étudiants en philologie après leur séjour chez les Lykov. Nenni ! le contrôle a prouvé le contraire.

La plupart des mots restaient incompris et d'elle et de nous, et la lecture, trop opaque, n'a pas marché. Nous l'avons abandonnée à la première page.

De même le millénaire de la christianisation de la Russie n'a point piqué l'attention d'Agafia, bien qu'elle ait connaissance, évidemment, du prince Vladimir, de sa dame Olga et de leur baptême sur le Dniepr. Mais le récit de la célébration de cet anniversaire l'a laissée indifférente. Elle n'y voit rien d'autre qu'un prolongement du nikonisme : "La vraie foi est dans les bois."

... L'air de l'*izbouchka*, trop de fois respiré, devenait intenable. A l'aube, après avoir éclairé de la torche l'écran du réveil, je suis sorti dans la taïga. A mon retour j'ai remarqué qu'Agafia ne dormait toujours pas. Elle priait à voix basse.

- Alors, tu ne t'es même pas couchée ?
- Tout le temps est passé à bavarder, maintenant il faut prier.
- Combien d'heures par jour consacres-tu à la prière ?
- Cinq heures, ou peut-être quatre...

Au matin Erofeï est parti chercher le coq (et l'a retrouvé), cependant qu'Agafia me conduisait avec Nikolaï Nikolaïevitch dans le jardin. Ce

versant de montagne, caressé par le soleil de l'aube au crépuscule, était plus vert que de saison. Cet été, qui avait donné la sécheresse à l'Amérique, de terribles inondations au Bangladesh et au Soudan et un soleil ardent à l'Europe, s'était distingué par des pluies abondantes dans les Saïan asiatiques. L'Abakan, déjà si capricieux d'habitude, était sorti de son lit en renversant des arbres, en modifiant son cours et en changeant le paysage de la vallée. Erofeï n'est pas le seul canoteur à avoir chaviré. Près de la base géologique, sur un engorgement, on a découvert le cadavre d'un malheureux à côté de son canoë. Chez les géologues, l'Abakan a dévasté la piste d'atterrissage de l'An-2. La liaison ne se faisait plus que par hélicoptère. Plus de contact avec Agafia : les gués étaient infranchissables. La pluie et la neige (en juin !) ont endommagé les baies forestières. Agafia n'a pu stocker que du cassis séché. Les cèdres cette année n'ont pas de cônes. Seules réserves de la saison, des paniers de lactaires qu'Agafia sèche sans saler, fidèle à sa vieille habitude.

Le potager a tenu bon. Mais tout a mûri tardivement. Pendant l'“excursion” Agafia nous a fait goûter à des cosses de pois et de haricots, vertes comme en juillet. Vert, le chanvre l'était aussi. Un rang de blé couché commençait tout juste de brunir (septembre !). Mais tout le reste, carottes, pommes de terre, oignons, ail, navets, verdoyait généreusement.

Agafia comptait récolter quelque trois cents seaux de pommes de terre. C'est toujours sa nourriture de base.

— Mais pourquoi cultiver le blé et le chanvre en si petites quantités ?

Réponse : pour le fonds de semence ! L'assistance “séculière” est certes une chose bonne et acceptable, mais il n'en est pas moins utile (“Aide-toi et Dieu t'aidera”) de songer à l'“autonomie”. Les réserves de

notre anachorète lui permettraient de tenir une année. Elle nous a posé mille questions sur la nourriture du chien et des poules, puis elle a fait goûter aux chèvres le fourrage combiné.

— Raconte-nous plutôt ce que tu manges et ce dont tu vis ! a demandé Erofeï devant le feu.

C'est volontiers qu'Agafia nous a expliqué ce qu'elle avait mangé la veille, ce qu'elle mangerait aujourd'hui, puis demain. Elle se met à table deux fois par jour : pour le déjeuner et le dîner. Une nourriture monotone mais acceptable : une soupe de lactaires et de pommes de terre séchées, de la pomme de terre fraîche, une soupe de pois, plus les agréments : navets, carottes, oignons et ail. Souvent, un brouet d'avoine, de riz, de blé. Parfois, une cuiller d'huile ou de miel. Entre le déjeuner et le dîner, des graines de cèdre. Pain blanc, pain de seigle, pain cuit à la poêle. Avec, pour couronner le tout, du lait. Agafia s'y est habituée, elle en sent la force et se dit prête à panser les chèvres. Elle s'ennuie du poisson, naguère si facile à pêcher. Elle a bien essayé cet été de jeter un filet dans l'Erinat, mais sans succès : les crues l'ont emporté. Elle a déjà goûté aux œufs et sa basse-cour, coq en tête, peut lui apporter beaucoup. Quand le gel viendra, elle pourra saigner les chèvres. Enfin Erofeï, espérons-le, tuera le renne.

Erofeï. Il reste dans ce trou de forêt le principal aide et conseiller. Il nous a avoué s'ennuyer très fort de son ancien métier de foreur. Il aimerait bien revenir. "Les chefs m'appellent mais je ne reviendrai pas cette année. Question de fierté." Après l'échec de l'hiver dernier dans la chasse aux bêtes, Erofeï a passé l'été à ramasser les herbes, les racines et la fougère pour une entreprise d'exploitation forestière. Il s'est aussi préparé à sa prochaine rencontre hivernale avec la taïga en soignant aux sources thermales ses jambes "mordues par le gel" et, surtout, en parlant de chasse avec des trappeurs expérimentés. Il envisage de s'installer de



bonne heure dans sa zone de chasse pour aider Agafia à ramasser la pomme de terre. Agafia, d'ailleurs, y compte bien.

C'est autour de Droujok que nous avons attendu l'hélicoptère. L'animal observait un écureuil qui faisait des ravages dans le chanvre. Barbus comme des apôtres, les chèvres continuaient en silence d'examiner le nouvel arrivant. Agafia s'affairait à le faire manger. La bête appréciait et se frottait à sa botte de feutre. Aussi soigneusement que le permettait sa corde, elle s'appliquait à délimiter son nouveau territoire.

— Bravo bravo, plus haut la patte ! l'encourageait Erofeï. Tout est à toi ici. Protège les lieux des ours et montre de quoi les chiens sont capables en intelligence avec l'homme.

Droujok a entendu le premier le bruit de l'hélicoptère. Les oreilles dressées, il a hoché la tête d'un air interrogatif. Mais quand nous avons descendu le sentier vers la plage, il n'a pas tiré sur sa corde. Voilà qui a beaucoup plu à Agafia.

L'hélicoptère a chargé Erofeï pour chercher le sel à la vieille isba. A son retour nous avons tous décollé. Oleg Koudrine, commandant de bord, nous a fait un beau cadeau : rasant la montagne, il a survolé l'*izbouchka*.

# LE “MARIAGE”

*Avril 1989*

En janvier j’ai reçu d’Agafia une lettre en huit pages. Une lettre compte rendu sur le train-train quotidien. Y figurait en première place, comme toujours, la pomme de terre : “Trois cent vingt seaux... Pour une femme seule c’est beaucoup...” Les autres nouvelles ? Un toit à poules a été charpenté pour l’hiver, équipé d’un petit poêle ; le chat a disparu dans la nature ; un bouc a été abattu pour sa viande ; une laisse serait la bienvenue, si je me décidais à faire le voyage. “J’ai préparé plein de fourrage pour les chèvres. Et puis Nikolaï Nikolaïevitch Savouchkine m’a apporté du foin et un coquelet. Au début le coq ne chantait pas, par timidité sans doute. Aujourd’hui il chante et fait la cour aux poules.” La lettre contient aussi le récit détaillé et fort bien mené d’un événement qui a beaucoup étonné la fille de la taïga : “Je vais vous décrire une chose, de toute ma vie je n’ai jamais vu pareille chose.

Un jour de novembre Agafia, constatant à sa fenêtre de l’agitation parmi les chèvres, mit le nez dehors. Il y avait dans le jardin, à une vingtaine de pas de l’isba, une sorte de bête grise, mi-chien, mi-loup. Agafia s’empara du mousqueton suspendu près de la porte et tira un coup en l’air pour l’effaroucher. Le chien ne bougea pas. “Alors j’ai tiré en visant, mais j’ai raté mon coup.” Le chien ne reculait toujours pas. Intriguée, Agafia ferma solidement l’enclos et se mit à sa fenêtre pour observer la suite.

Droujok, apporté l’année précédente (“un bon petit chien mais seulement pour l’amusement car il n’aboie sur personne”), accueillit le visiteur à sa manière. Dans l’intention de lui empêcher l’accès à la cour, il

se campa, raide, devant son museau sans toutefois rencontrer d'opposition. Le surlendemain les "chiens" (ainsi en décida Agafia) couraient amicalement dehors et dormaient ensemble sur les ramures rongées par les chèvres. Convaincue que la bête, égarée, avait perdu son maître, Agafia déversa sur une souche une écuelle de pommes de terre bouillies. L'animal engloutit avidement la nourriture.

C'est ainsi que deux chiens commencèrent à cohabiter dans le "domaine" : Droujok et l'autre, à la taille imposante et aux manières louches. "Les chèvres s'y sont habituées. Moi aussi. Je lui mettais son manger sans crainte." Le chien avalait tout mais se conduisait étrangement : il découpa en lambeaux, comme avec des ciseaux, une couverture rouge de flanelle qui protégeait l'oignon ; il éventra les sacs de fourrage combiné à base d'herbes et de céréales ; il tailla en pièces un vieux pantalon pendu à un pieu.

Avec sa curiosité naturelle, Agafia tenta de capturer l'étrange animal. Elle fit un piège avec de fines perches et une porte coulissante manœuvrable à partir de l'isba par une longue ficelle. Elle y plaça un appât. Mais le chien se contenta d'y jeter des regards obliques sans s'en approcher.

Que ce jeu fût dangereux, Agafia s'en rendit compte un beau matin. Elle avait entendu dans la nuit le hurlement d'un renne. "C'était un cri à mort. J'ai pensé qu'il venait d'être occis." Mais au matin le chien gris, flanqué de Droujok, accourut de la rivière en se léchant les babines. Les deux bêtes avaient sur le museau des traces de sang et de laine de renne. Voilà qui ramena Agafia à l'idée du loup et l'obligea à plus de prudence...

La fin de l'histoire, je l'ai connue trois mois plus tard en voyant le piège, la peau déchirée du renne sibérien étendue sur des perches et l'endroit où la balle avait abattu... un loup de la plus pure espèce. "Oui,

c'est un loup, ont dit les spécialistes à la réception de la peau. Son comportement ? On est perplexé. On n'a jamais rien vu de tel."

La bête errante avait vécu plus de six semaines autour de l'isba. Reste à bâtir des hypothèses. Le cabot aurait-il attiré une louve solitaire ? Mais il est établi que la "louve" était un mâle d'environ quatre ans.

Aux yeux d'Agafia, avec sa vie si pauvre en événements marquants, cette histoire a revêtu une coloration mystique. Aussi associe-t-elle les événements dramatiques du printemps à "la venue du loup" : "Un signe. C'était un signe..."

Dans la deuxième quinzaine de février j'ai reçu un télégramme de mes amis : "Agafia est malade. Nous allons l'évacuer sur Tachtyp en hélicoptère." Puis, quatre semaines plus tard, des lettres et des télégrammes m'apprenaient une nouvelle abasourdissante : "Agafia s'est mariée." Le nom de famille, le prénom et le patronyme du marié, tout y était. Enfin est arrivée une lettre d'Agafia au moment où je me préparais pour le voyage, avec un sentiment d'inquiétude et de perplexité. Pas un mot du "mariage". C'étaient, comme toujours, des lignes bancales et pressées où il était question de Dieu et où figuraient des VIEUX de bonne santé. En résumé : "Venez pour l'amour du Christ, je suis malade et malheureuse."

... De Tachtyp, situé à l'orée de la taïga de l'Abakan, nous étions trois à faire le voyage : Nikolaï Nikolaïevitch Savouchkine (un habitué des Lykov depuis de longues années), Nikolaï Oustinovitch Jouravlev (un journaliste qui s'était rendu chez les Lykov en 1982) et moi-même. Ça me faisait tout drôle de voyager sans Erofeï. Il était de permanence au forage.

Après deux années de chasse professionnelle, comprenant son erreur de vocation, il avait repris du service chez les foreurs. Autre nouvelle : la base de prospection géologique tirait sa dernière année. Ce foyer de vie le plus proche de chez Agafia serait vidé. Désormais les occasions de vol sur ce coin de taïga seraient rarissimes, presque inexistantes.

A l'exploitation forestière et sur l'aérodrome de Tach-typ, nous cherchions à savoir ce qui se passait chez Agafia. Tout le monde souriait : elle est mariée. Puis de nommer le "jeune marié", un vieux-croyant du pays.

Mais les aviateurs nous ont déçus en nous annonçant que "le patron n'est pas chez lui", qu'il avait quitté la taïga trois jours auparavant à la faveur d'un avion de passage.

Le dégel de l'Abakan s'était produit précocement cette année. Mais une neige récente en bordait les eaux verdâtres et coiffait les montagnes d'un chapeau blanc sucre. Une luminosité transparente pénétrait dans la taïga.

L'hélicoptère était pressé. Aussi avons-nous survolé sans escale la base géologique. Sur la rive gauche de l'Abakan nous avons aperçu la vieille isba abandonnée des Lykov. Puis, enfin, la cheminée fumante de l'isba habitée, la chèvre à sa corde, le chien qui, aboyant sans qu'on l'entendît, saluait l'hélicoptère et courait à son point habituel d'atterrissage. L'appareil a décrit un demi-tour dans le ciel et s'est laissé descendre. Déjà trottait vers la falaise la maîtresse des lieux, gauchement langée dans sa toile grise, coiffée de son foulard habituel et chaussée de bottes de feutre doublées d'une peau de lièvre...

Nous ne sommes pas entrés d'emblée dans le vif du sujet. Agafia nous a montré l'endroit où le loup avait égorgé le renne. Puis, près de l'isba, le lieu d'exécution de l'étrange carnassier. Le "promis" d'Agafia

n'avait pas plus tôt entrevu la bête errante qu'il s'était exclamé : "En fait de chien, c'est un loup !" Agafia l'avait sommé de tirer incontinent. "Attendons peut-être un peu, avait dit son homme, Vassili Mikhaïlovitch va venir, il fera quelques photos." Objection balayée : "On ne vit pas avec les loups. D'ici à ce qu'ils se reproduisent.

Ce loup au comportement étrange n'aura pas été le seul à passer ici dans le courant de l'hiver. Une dizaine de jours auparavant avait surgi sur la falaise toute une meute aux trousses d'un jeune renne. Celui-ci, ayant chuté dans le vide, s'était cassé une patte et mutilé le flanc. Pour échapper aux carnassiers il s'était mis dans la rivière, en face de l'isba. On l'avait achevé au fusil. Le découpage de la viande et son salage auront marqué le dernier épisode d'une vie conjugale bien courte.

Sachant combien le sujet était délicat, nous n'avons pas posé de questions. Agafia a commencé d'elle-même. Nous l'écoutions sans l'interrompre, jusqu'à ce qu'elle se fût épanchée. "Maintenant tout est fini. J'ai écrit à Sergueï Petrovitch Tcherepanov (chef de l'inspection géologique) : « Je répudie Ivan Vassilevitch Tropine. » J'ai écrit aux mères religieuses du haut Ienisseï que je me repentai et que je demandais le voile." Plus tard, de retour à Abaza, nous avons retrouvé le mari manqué et parlé avec le chef du service géologique qui avait vu les "jeunes mariés" pendant leur "lune de miel". Le recoupement des récits a fini par mettre un peu de lumière sur ce drame si commun et banal dans l'océan de la vie humaine, mais pourtant si douloureux dans ce contexte exceptionnel.

"Vivre dans le monde est un péché, vivre dans le monde nous est défendu." Le vieux Lykov, qui s'était lui-même conformé à cette philosophie jusqu'à son dernier souffle, avait ordonné à sa fille de ne point faillir à la juste foi. Il n'avait pas même béni l'idée d'une installation chez les parents vieux-croyants retranchés dans un trou perdu de haute

Choria. Autant dire qu'Agafia se range rigoureusement au testament. Si son "p'tit papa" voyait son salut dans la venue d'un coreligionnaire à l'ermitage, la vie avait montré le caractère irréaliste de ce vœu. Les quelques personnes qui, à diverses époques, avaient pénétré jusqu'en ce lieu s'étaient révélées soit de fieffés profiteurs, soit des naïfs. Agafia dépeignait avec humour les auteurs de cette "quête", qualifiant les uns de "bancroches de l'esprit", les autres de "fourvoyés de la dévotion" ou d'incapables inaptes à la vie dans la taïga.

Conscients de ce que cette "marche à la paroisse" finirait tôt ou tard par un drame, nous avons demandé aux autorités de Tachtyp et aux géologues, sans lesquels on ne pouvait guère arriver jusqu'ici, de protéger les Lykov de toute curiosité gratuite et de tout profiteurisme. Et globalement nous avons réussi. Mais nous ne pouvions tout de même pas donner des ordres à Agafia, femme au caractère typiquement lykovien ! Ayant goûté à la communication humaine, elle souffrait d'en être privée et ne perdait pas l'espoir d'organiser sa vie comme son père l'avait souhaité. Or, cet hiver, une opportunité sembla se présenter. Un coreligionnaire attira son attention, Ivan Vassilevitch Tropine, qui avait même avec elle un lointain lien de parenté, au sixième ou septième degré. Habitant d'Abaza, il s'était rendu à plusieurs reprises chez Agafia pour lui apporter du sel, de la farine et divers ustensiles domestiques. Il lui témoignait de la sympathie. Quant aux livres saints, Ivan Vassilevitch savait les lire et les commenter tout aussi bien qu'Agafia. "Mais il est touché par l'esprit séculier, il boit grandement et blasphème dans l'ivresse", a soupiré Agafia qui lui avait d'ailleurs rendu visite à Abaza en allant chez les siens.

La vie de famille du vieux-croyant n'avait pas marché, soit qu'il eût laissé sa femme, soit le contraire. Une fois à la retraite, le vieux garçon s'était fait embaucher comme canoteur chez les géologues. Qui fit le premier les avances à l'autre, pas moyen de le savoir. Quoi qu'il en soit,

Ivan Vassilevitch entra à l'ermitage avec un droit de séjour. Il n'y rencontra pas d'objection, avons-nous cru comprendre. Cependant Agafia lui proposa de "vivre comme frère et sœur". Ce vieux-croyant de soixante-trois ans n'eut guère de mal à lui faire entendre que pareille conduite serait impossible : "Nous sommes des humains et Dieu n'aura rien contre. Vivons comme mari et femme." Du bureau de l'état civil, évidemment, il ne pouvait être question. Les Lykov ne reconnaissaient ni les papiers ni les tampons – rien de ce qui fût "séculier". Agafia est intransigeante là-dessus. Pourtant elle trouva le moyen de légaliser l'union en écrivant aux sœurs de l'Ienisseï pour les prier de bénir son mariage. Ivan Vassilevitch se chargea de transmettre le pli à destination. Lui-même, pour montrer le sérieux de ses intentions, invita comme témoin le chef du service de prospection géologique qu'Agafia connaissait bien. Sergueï Petrovitch nous a raconté plus tard qu'il fut stupéfait par la transformation de l'isba : "La vaisselle étincelait, des draps garnissaient les lits."

La "lune de miel", toutefois, s'interrompit avant terme pour une raison que nous devinons simple. Tout ce par quoi commence la vie conjugale n'eut pas le goût du miel pour Agafia, mais celui de l'absinthe. Son âge (elle a quarante-cinq ans), les rigueurs de sa dévotion, le retard accumulé, la peur, tout se mélangea, tout fut ressenti par la pauvre femme comme un péché, une chose vaine et absurde.

La discussion autour du sujet de discorde alimenta la querelle. Deux caractères rebelles s'affirmèrent, forgés de surcroît par deux mondes différents. J'ignore si le lieu de résidence figurait dans le "contrat de mariage". Ivan Vassilevitch dit qu'il y avait réfléchi et qu'il avait acheté une maison à l'écart de Tachtyp pour y mener "une vie à part". Agafia aurait consenti tacitement à sortir de la taïga bien qu'elle renonçât à bouger au moment décisif des explications. A quoi le jeune promis répondit : "Moi, je ne pourrai pas, je ne veux pas vivre ici." La riposte d'Agafia fut d'écrire au témoin de leur union un semblant de déclaration



solennelle : “Je répudie Ivan Vassilevitch Tropine !” A ce même Ivan Vassilevitch elle confia une missive adressée aux religieuses du haut Ienisseï pour exprimer avec des larmes son repentir et demander à prendre le voile (non pas à entrer au couvent, mais à être ordonnée “mère”).

Si Agafia m’avait écrit à Moscou, c’était sous l’emprise du désarroi. Elle éprouvait le besoin de faire connaître son bouleversement. Alors que nous réfléchissions à l’avenir, je lui ai rappelé les dernières visites de ses parents en disant que je voyais la seule solution dans son installation au village des vieux-croyants.

— Pas possible... dit Agafia songeuse en triturant avec l’ongle une ramure argentée de saule.

L’impossibilité de vivre au village, fût-ce dans une isba à part avec un jardin à part, Agafia l’explique toujours par le refus de son père de bénir le déménagement, ainsi que par les “outrages à la foi” : “Les gamins portent le foulard rouge au cou, ils font des photographies.” De plus, un docteur lui a inculqué l’idée qu’elle mourrait de la grippe au village.

Depuis sept ans que nous la fréquentons, nous savons combien il est difficile de se faire entendre par Agafia dès que quelque chose ne s’accorde pas avec les habitudes sacralisées par sa ferveur. Oui, elle écoute tout le monde, mais prend seule sa décision en s’en remettant uniquement à sa conception des choses.

— Tu te plains des refroidissements. Mais tu peux aussi te fouler un pied ou te faire écharper par un ours. Si tu es clouée au lit, tu ne pourras appeler personne au secours. Les géologues s’en vont bientôt.

Elle triture avec ses doigts la ramure de saule :

— Comme il plaira à Dieu...

Puis, revenant aux semaines passées, elle évoque à nouveau les détails de l'apparition du loup près de l'isba.

— C'était un signe. Un signe...

Le temps pansé les plaies. Agafia considère déjà ce qu'elle a vécu avec une bonne dose d'ironie. Par deux fois elle en a même ri de bon cœur. Son appétit revient. Nous sommes à trois jours de Pâques et notre amie, en nous montrant le poulailler, en a sorti un plateau d'œufs :

— Je les prépare pour les fêtes...

Les animaux domestiques – les poules, les chèvres, les chiens – exigent des soins et de l'attention. Voilà précisément ce dont elle a le plus besoin pour remplir son existence. D'autant qu'une nourriture saine, avec sa santé fragile, est une nécessité vitale. “Cet hiver j'ai saigné le bouc. Passé le dimanche des Rameaux, je boirai du lait.” Agafia vient de confectonner une nasse, espérant faire bonne pêche dans l'Erinat.

Près de la porte est accroché son fusil avec la cartouchière. “Le plomb pour la gélinotte, les balles contre les ours.”

— Fais-nous voir un peu comment tu tires.

Agafia ne se fait pas prier. Elle prend le mousqueton et vise un baquet d'écorce qui traîne dans le jardin.

— Hé ! hé ! un vrai tirailleur de la division Vorochilov ! lance, hilare, Nikolaï Nikolaïevitch. Mais tu n'auras pas un ours, avec ça.

— Que le Seigneur nous garde des ours...

Nous conversions doucement en contemplant la vapeur d'avril qui s'étirait au-dessus du potager quand a résonné l'écho de l'hélicoptère.

Agafia, qui l'a entendu la première, a tressailli :

— C'est l'heure des adieux...

Nous dévalons le sentier en direction de la plage de galets, vers la rivière.

— Merci de votre visite...

Le hurlement des moteurs couvre les voix. Mais elle nous parle avec son bras tendu, si expressif, avec ses yeux, avec son petit corps qui fait tant de peine à voir...

La météo est médiocre. Les pilotes n'osent pas percer les nuages au-dessus des montagnes. Nous longeons les gorges en épousant les méandres de la rivière froide et indifférente.

# EN PÈLERINAGE CHEZ LES “MATOUCHKI”

Novembre 1989

A maintes reprises j’avais entendu le mot de *matouchki* dans la bouche d’Agafia et de Karp Ossipovitch. Il s’agissait de communautés isolées de vieux-croyants dans le haut Ienisseï. Là-bas vivaient, coupées des gens, quelques dévotes qui avaient choisi la solitude, ce qui intriguait et fascinait les Lykov. On connaissait leurs noms : la mère Maximila, la mère Nadiejda, d’autres encore. Toutes étaient religieuses. Des “*matouchki*”. En retour l’histoire des Lykov, de bouche à oreille, était allée jusqu’à l’Ienisseï d’où l’on envoyait des salutations sur l’Abakan. “Les *matouchki* savent qui nous sommes”, avait dit Karp Ossipovitch peu avant sa mort.

Quant à rencontrer les religieuses, on n’y pensait même pas. Pourtant, après qu’Agafia eut pris l’hélicoptère et l’avion, après qu’elle eut voyagé en train jusqu’à Tachtagol chez sa famille, une rencontre avec les religieuses devenait vraisemblable. Et cette année Agafia a déclaré carrément son intention d’aller sur l’Ienisseï en été. Certes les difficultés du voyage et sa situation particulière causaient maints soucis, mais ne pouvaient toutefois l’arrêter : “D’une façon ou d’une autre, avec l’aide de Dieu...” Nikolāi Nikolaïevitch Savouchkine et moi-même étions prêts à lui rendre service. Mais sur ces entrefaites j’ai entrepris une expédition en Alaska et je n’ai pu que recueillir, dans le milieu des randonneurs, des renseignements sur la localisation des *matouchki*.

Le Grand Ienisseï commence en Touva (République autonome des

Touvas), près de Kyzyl, à partir de deux rivières de montagne. L'une d'elles, le Kaa-Khem, est depuis longtemps pratiquée par les sportifs amateurs de rafting. Une descente périlleuse sur un courant rapide et rocheux offre à ceux qui s'y risquent des sensations fortes ainsi que la possibilité d'admirer une nature à l'état sauvage, encore non foulée par le pied de l'homme. Il n'y a point d'habitation en ces lieux à l'exception de quelques rares isbas occupées depuis des lustres par des vieux-croyants.

Accoudé sur une carte devant laquelle il rassemblait ses souvenirs de rafting, Oleg Sergueïevitch Deriabine, ingénieur de Moscou, m'a raconté qu'il s'était rendu chez les religieuses quelque cinq années auparavant. «Un petit couvent, sept femmes. La supérieure s'appelle Nadiejda. Une vieille, mais qui mène bien son affaire. Elles avaient deux chevaux, trois vaches, une basse-cour, un rucher, un potager avec de la pomme de terre, de la pastèque, de la tomate et du concombre. Pour la Touva montagnaise c'est presque une communauté « mitchourinienne », a plaisanté mon informateur en faisant allusion au fameux biologiste sélectionneur. Nous avons été accueillis avec bienveillance. On nous a servi du lait et du miel et on nous a demandé de réparer l'étable. Je me souviens que nous avons été réveillés en pleine nuit par un tapement de fer. Ce mini-couvent est le morceau rescapé d'un grand monastère dévasté dans la région après la guerre.

Oleg Sergueïevitch préparait un nouveau voyage dans ce pays. Après avoir regretté de ne pouvoir le faire ensemble, nous sommes convenus de nous revoir à l'automne. Oleg s'engageait à aider Agafia par tous les moyens s'il venait à la rencontrer sur l'Ienisseï.

... Enfin nous nous retrouvons à la rédaction, assis autour d'une carte de la Touva. Oleg Sergueïevitch pointe son doigt sur le Kaa-Khem (Petit Ienisseï). «C'est là que j'ai rencontré Agafia. A peine plus en amont, au seuil d'une isba perdue dans la taïga, j'avais demandé à la

maîtresse des lieux si elle avait rencontré la voyageuse. « Je l'ai vue pas plus tard qu'avant-hier. Je lui ai parlé comme je vous parle. Elle revenait du couvent. »»

Le couvent était bien en place. La supérieure reconnut Oleg Sergueïevitch. Il y eut des plaintes : « Tout s'use, nous sommes devenues vieilles et nos locaux sont à bout. Du rucher il ne reste que trois ruches. Nous n'avons plus qu'une seule vache. Nous vivons du potager. »

Agafia avait passé trois jours au couvent. Elle y fut accueillie avec affection. On lui fit tout visiter, l'oratoire, l'exploitation et le potager. On lui raconta de quelle manière on s'était retranché en ce lieu. Et puis, bien sûr, on écouta attentivement l'invitée, qui avait aussi des choses à dire. En trois jours on fit largement connaissance. Il s'avéra que la religion d'Agafia discordait avec celle du couvent. Mais les deux parties s'abstinrent de verser dans le « débat idéologique » coutumier. On raccompagna Agafia comme on l'avait accueillie, cordialement, en la comblant de présents. « Elle est comme une enfant, m'a dit la supérieure, une enfant véritable... »

Agafia jeta l'ancre chez la mère Maximila, sur le torrent Tchoudarlyk. Avec ses dix isbas, la communauté vit de la taïga, des potagers, de la basse-cour et du bétail. Maximila y officie comme pasteur. Elle donne ses conseils à ceux qui, dans la peine ou le souci, viennent les solliciter.

Maximila accueillit Agafia chaleureusement. Les deux femmes se découvrirent une grande affinité de culte, et leur âge les rapprochait. De quoi avait-on parlé durant trois semaines ? Oleg Sergueïevitch ne put éclaircir la chose. Mais en sa présence fut débattue la question centrale : Agafia devait-elle rester ou bien partir, et, le cas échéant, partir seule ou avec Maximila ? Le dilemme fut bel et bien l'événement majeur de l'odyssée. Agafia tenta d'attirer sa coreligionnaire à sa demeure, sur

l'Abakan. Elle s'était présentée avec des cadeaux : deux sacs de pommes de terre, comme pour lui dire : "Vois donc un peu ce qui pousse dans mon potager." La pomme de terre fut complimentée. Maximila s'étonna du récit qui lui fut fait sur les richesses forestières de l'Abakan. Mais elle refusa d'abandonner son coin de terre et proposa à Agafia de venir s'installer sur l'Ienisseï. Agafia ne se pressait pas de répondre. Pourtant, au bout de deux semaines, elle lui opposa un refus catégorique : "Votre terre est peu féconde, le cèdre y est trop rare et l'air est mauvais. J'ai froid, j'étouffè et je tousse."

Les choses étant claires, Agafia pouvait repartir. Mais comment ? Quatre cents kilomètres de taïga sans route la séparaient de chez elle. Oleg Sergueïevitch arrivait comme l'ange sauveur. Il apparut au village dans sa combinaison imperméable et son casque rouge. Quand les présentations furent faites, il proposa son aide comme nous en étions convenus. Agafia se réjouit des salutations de Moscou. Quant à Maximila, elle fut surtout impressionnée par la barbe d'Oleg Sergueïevitch : la barbe est, pour un vieux-croyant, plus sûre qu'un passeport. On s'empressa d'accepter la proposition de descendre en radeau jusqu'à Kyzyl, puis de prendre l'avion pour Abakanville. "Mais de grâce, à hauteur des rapides de Baïbalsk, fais descendre Agafia. Qu'elle marche plutôt sur la terre ferme." Agafia déclara qu'elle ne redoutait ni l'eau ni l'avion, que d'ailleurs elle avait des bottes de caoutchouc, que ses ballots seraient prêts pour le lendemain matin et qu'elle ferait ses adieux à tout le monde.

Il faut savoir qu'Oleg Sergueïevitch possède une licence de sport et qu'il pratique le rafting depuis trente ans. Certains de ses amis ne sont jamais rentrés de ces voyages sur l'eau : les pertes parmi les canoteurs sont à peine plus faibles que chez les alpinistes. Il est vrai que le Kaa-Khem n'est pas le torrent le plus cruel. Mais il est vrai aussi qu'il n'aime pas les petites natures (il est classé au cinquième degré de difficulté sur

les six existants). Si Oleg descend la rivière en kayak, la plus sûre des embarcations reste le radeau pneumatique. Or, cet été-là, des randonneurs d'Abakanville faisaient justement le Kaa-Khem en radeau dans le sillage des Moscovites. Leur moniteur était Sergueï Popov et le hasard voulut (comme le monde est petit !) que l'un des voyageurs fût Oleg Nikolaïevitch Tchertkov, un maître d'école qui avait déjà séjourné chez les Lykov. "Alors, les gars, on emmène Agafia à Kyzyl ?" Les rameurs répondirent par un "oui !" unanime et préparèrent aussitôt une place pour leur passagère inattendue.

Agafia se présenta avec deux besaces (icônes, livres, victuailles, vaisselle) et un seau d'écorce rempli d'eau de source. Les vieilles de la communauté l'accompagnaient. Pendant qu'on installait les paquets sur le radeau et qu'on vérifiait les tolets, Agafia et Maximila se mirent discrètement à l'écart pour une conversation intime. Agafia, comme une fillette, jetait des cailloux dans l'eau. Maximila, en douce, essuyait ses larmes. Enfin, tournées vers la rivière, elles se mirent à prier. Près du radeau Agafia demanda encore sans espoir : "Alors, tu viens ? – Non, non ! répondirent en chœur les vieilles pour Maximila. C'est notre *matouchka* et nous la gardons !"

"Voilà, m'a dit Oleg Sergueïevitch en poursuivant son récit. Nous avons fait au revoir de la main, puis le radeau a filé sur l'eau. Je pagaillais tantôt à leur hauteur, tantôt en les dépassant. Je me sentais responsable de la passagère assise au milieu du radeau. Mais Agafia ne se démontait pas. Elle n'avait rien d'une sportive, avec sa robe foncée mal ajustée, son bout de manteau, son foulard noir chiffonné. Mais voyager sur un torrent d'été est un plaisir. En interceptant un sourire d'Agafia je lui ai répondu par un signe de la main. « Je rentre chez moi ! » qu'elle m'a fait."

Aux abords des rapides de Baïbalsk, on fit la halte promise. Agafia mit pied à terre avec la randonneuse Léna Chestak et le canot glissa sur



l'écume blanche. Le passage se fit sans problème. En remontant à bord Agafia déclara : "Je priais pour vous !"

La descente du Kaa-Khem se déroula en deux bivouacs. La première fois on monta le camp près de l'isba d'un chasseur. A peine avait-on dressé la tente qu'Agafia revint avec une brassée de champignons. Elle craqua le silex et fit son petit feu. Dans une casserole d'un litre elle mit à bouillir une soupe de riz agrémenté de lactaires. Au lieu du thé elle but une décoction d'épicéa. Les randonneurs, informés de ses manières "indépendantes", n'insistèrent pas...

"Près du grand feu, continue Oleg, c'est bien sûr Agafia qui captait l'attention générale. Nous la questionnions, elle répondait. Parfois nous avions l'impression qu'elle se parlait à elle-même. A plusieurs reprises elle s'est rappelé les chèvres, les poules et le chien Droujok laissés chez les géologues. Avant de se coucher elle pria, tournée vers la rivière. La première nuit elle a dormi dans l'isba avec Léna, la deuxième, sous la tente. Elle a refusé le matelas pneumatique qu'on lui proposait, préférant s'endormir sur son vieux manteau..."

Agafia parcourut donc deux cent dix kilomètres sur une rivière classée "au cinquième degré de difficulté". Oleg Sergueïevitch insistait beaucoup dans son récit sur le caractère accommodant de la voyageuse : "Par manque d'habitude un citadin aurait poussé des oh ! et des ah ! Quant à elle, on aurait dit qu'elle avait passé sa vie sur un radeau."

A l'heure des adieux on promit à Agafia l'insigne du "Randonneur soviétique". C'était largement mérité. Pour les touristes le seul danger, la seule difficulté résidait dans la rivière. Mais pour Agafia tout le voyage chez les *matouchki* fut une véritable course d'obstacles. Oleg Sergueïevitch n'a pas songé à lui demander comment elle avait fait le voyage aller. De mon côté j'ai établi qu'elle était d'abord partie en hélicoptère, puis en automobile ("elle a vomi plusieurs fois sur la route"),

puis à cheval. Tout était nouveau pour la voyageuse mais elle affrontait chaque nouveauté avec la hardiesse d'une Sibérienne de souche.

Naturellement, on l'aida beaucoup. A Kyzyl les randonneurs avaient réservé à l'avance leurs billets d'avion. "Il nous en faut un de plus. – Ce serait pour le ministre de l'Aviation en personne qu'on ne pourrait vous le vendre ! Toutes les places sont prises." Mais quand on apprit de quel passager il s'agissait, on trouva tout de suite un fauteuil vide.

Chaque service rendu, toutefois, coûtait à Agafia la corvée de la curiosité avide qu'on lui manifestait. Une foule l'encercla instantanément à l'aéroport de Kyzyl. L'affaire alla jusqu'aux autographes. On installa la pèlerine dans la salle réservée aux députés. Elle y piqua un somme en s'allongeant sur ses haillons froissés.

Dans l'avion elle fut calme, le nez au hublot. Après l'atterrissage le pilote se pencha vers elle en gagnant la sortie : "Alors, à quoi pensais-tu pendant le vol ? – Je priais pour qu'on atterrisse au plus vite."

Abakan-ville était pour elle un endroit nouveau. Elle ne s'étonna guère des immeubles à plusieurs étages mais y logea pour la première fois. Alors les problèmes commencèrent. Comment faire à manger ? Elle crut voir un péché dans le gaz mais, n'osant faire un feu dans la cour, prépara sa soupe au riz sur la cuisinière. La question de l'eau la mit dans l'embarras. Son seau d'écorce de cinq litres était vide cependant qu'elle refusait de se servir au robinet : "Elle n'est point bénite." Il fallut la conduire à la rivière. Elle y poussa des soupirs : "Il y a des canots à moteur." Mais enfin, à défaut d'autre chose, elle bénit l'eau et remplit son seau.



Depuis qu'elle a enterré son père, Agafia vit seule dans la nouvelle isba. A deux cents kilomètres à la ronde s'étend la taïga. L'été, parfois, un hélicoptère passe. L'hiver, pas une âme qui vive.

Elle passa deux nuits sans se déshabiller. Elle fit “fermer” la radio : “On ne peut sortir une icône si une radio est dans l’isba.” Par respect pour l’invitée on s’abstient d’allumer le téléviseur. Les toilettes lui firent une impression abasourdissante : “On tire la ficelle et il ne reste plus rien.”

Tout cela, c'est Oleg Nikolaïevitch Tchertkov qui me l'a raconté au téléphone à partir d'Abakan. De là il conduisit son invitée à Tachtyp en autobus. Elle y passa la nuit au siège de l'exploitation forestière avant de regagner la base géologique dans l'avion navette de service. "Les chèvres et les poules se sont déshabituées de la voyageuse, m'écrit Erofeï. Nous l'avons aidée à tout charger dans l'hélicoptère... L'isba était restée fermée pendant près d'un mois." Erofeï m'annonce aussi que la base met la clé sous la porte. Les baraques ont été démontées. Un Mi-6 a remporté le matériel. Tout s'est passé sous les yeux d'Agafia, évidemment consciente de ce que signifie pour elle le départ des géologues. Elle reste tout à fait seule. Alarmés par la nouvelle, un "délégué" de Choria, Onésime Nikonovitch Tropine, et le "mari" dégradé, Ivan Vassilevitch Tropine, lui ont rendu visite. Celui-là, une fois de plus, l'a priée de venir s'installer dans sa famille, ajoutant qu'il remplissait cette mission pour la dernière fois ; celui-ci a cherché à la convaincre du sérieux de ses intentions : "Si tu veux je reste, si tu veux nous irons vivre plus près des hommes." Les deux ont essuyé son refus : "J'ai beaucoup de réserves. Je vivrai le temps qu'il plaira à Dieu."

Nikolaï Nikolaïevitch Savouchkine m'apprend qu'il vient de faire un tour à l'ermitage pour apporter quelques cadeaux, du foin pour les chèvres. Comme il l'interrogeait sur son voyage chez les *matouchki*, Agafia a répondu : "Elles n'ont de souci que pour le corps éphémère, et pas une pensée pour le salut de l'âme."

Telles sont les nouvelles en cette fin d'automne.

# LE MAGNÉTISME DE L'ERMITAGE

*Mai 1991*

Début avril un ami m'a téléphoné à l'aube : "Agafia est une vraie vedette, maintenant ! Les journaux titrent sur son voyage de Pâques chez sa famille au même rang que sur les nouvelles mondiales." Et en effet, les journaux publiaient un communiqué attendrissant, dans l'esprit de l'engouement actuel pour la religion. Mais il est tout de même significatif que, dans le feu des passions d'aujourd'hui, on pense toujours au petit bout de chandelle de cet être seul, mais combien exceptionnel. Ce dont on parle depuis bientôt dix ans continue d'émouvoir. Et les lettres affluent toujours. Depuis le printemps de l'année passée, pris par le surmenage, je n'ai pu lui rendre visite. Mais les lettres reçues d'elles et les nouvelles communiquées par nos amis m'ont tenu au courant de son train-train.

Comme toujours, Agafia parle des travaux d'automne au jardin, de sa cure aux sources chaudes où Erofeï l'a conduite en été. En y mettant toute la méticulosité d'un correspondant consciencieux, elle me décrit tous les caprices de la vie sauvage autour de son antre forestier. "Le chien a été mordu par un serpent. Je l'ai soigné avec des compresses d'herbe... L'ours est encore descendu à la rivière... J'ai saigné une chèvre pour sa viande, de peur que ce cadeau de Tcherepanov ne survive à l'hiver..."

Nikolaï Nikolaïevitch Savouchkine a déposé du foin pour les chèvres à la faveur d'un hélicoptère de passage, ainsi qu'une couverture et autres bricoles achetées avec l'argent du "fonds de secours" constitué au journal. Il m'écrit, surprise ! qu'il a trouvé Agafia installée dans l'abri aux poules. C'est à peine si celui-ci peut contenir le poêle de fer et le

châlit pour dormir. Construite en automne 1987 par les pompiers forestiers, l'isba vient d'être boudée par Agafia : "Elle ne garde plus le chaud." Les pompiers, en effet, avaient dû la construire à la hâte avec du bois non séché, faute de temps. Karp Ossipovitch, qui surveillait les travaux comme un vrai contremaître, avait fermement interdit la tronçonneuse pour cause de péché. Pour la même raison il n'avait pas voulu d'étope, "rien que de la mousse !". Seulement voilà, on n'avait pu en cueillir suffisamment. En quatre ans l'isba, une fois bien sèche, avait commencé à fuir. Inspection faite des lieux – abandonnés aux chats qui ne cessaient de s'y reproduire –, Nikolaï Savouchkine s'est envolé en promettant de remédier à l'affaire avec de la laine de verre et des lambris.

Ensuite sont arrivées des nouvelles inquiétantes sur la santé de notre amie. En janvier s'est déclenché le signal radio installé dans l'isba. Relevé par détection satellite, le message a bien été capté. Le soir même s'est posé sur l'Erinat un hélicoptère avec, à son bord, deux médecins et un milicien...

Fin mars, j'ai reçu des nouvelles par les cousins des Lykov, du petit village de Kilinsk. Agafia avait envoyé par l'entremise du personnel de secours une lettre où figuraient des mots alarmants : "Je suis fort mal en point... Je crains ne pas tenir jusqu'à Pâques."

Lecture faite de la lettre, Onésime Niconovitch Tropine, le mari de la cousine germaine d'Agafia, et Nikolaï Savouchkine ont entrepris le voyage.

"Nous avons trouvé Agafia très affaiblie, m'a téléphoné d'Abakan Nikolaï Nikolaïevitch. Elle souffre beaucoup, sans qu'on sache de quoi. Comme toujours nous avons cherché à la persuader de déménager chez sa famille. Même réponse que d'habitude : « Impossible... – Viens au moins pour Pâques », a dit Onésime. Contre toute attente, elle a accepté.

Dans les préparatifs, on s'est demandé que faire des bêtes. On a décidé qu'elles feraient le voyage avec leur maîtresse. C'est ainsi qu'on a fourré dans l'hélico le chien, la chèvre et le bouc, une caisse de poules et un chat qui a bien voulu se laisser attraper. Notre fille de la taïga s'est mise à la fenêtre. Nous avons survolé la Choria en direction de Tachtagol. Une heure plus tard nous atterrissions au bord du petit village de vieux-croyants."

A cette nouvelle, j'ai décidé d'aller voir Agafia, profitant de ne pas avoir à chercher un hélicoptère (Tachtagol est accessible en train).

Une journée ensoleillée de Krasnaïa Gorka, le premier dimanche d'après Pâques. La neige, que la fonte n'a pas encore entamée, agresse les yeux. Les coqs s'époumonent, les vaches beuglent. Une vapeur s'élève de la route. Tous les moujiks que je rencontre sont des barbus à l'allure sage. "L'isba des Tropine ?... Par ce chemin, là..."

Des visages familiers m'accueillent, Anysie et Onésime Tropine, les maîtres de la maison. Ils ont toute une portée de petits-enfants. Voilà enfin notre amie de la taïga. Le visage à la fois heureux et gêné, coiffé, comme toujours, de deux foulards. A ces pieds, des bottes de caoutchouc. L'une d'elles est recousue avec du fil...

Nos premiers mots sont pour le printemps qui, cette année, tarde à venir. On parle aussi du bétail, celui d'ici, mais aussi celui d'Agafia, qui a fait le transport. Tondus, le bouc et la chèvre observent avec un calme philosophique les hommes et la cour. La chèvre a mis bas après son voyage aérien mais, dans l'émotion sans doute, elle a étouffé le chevreau sous ses sabots. Avec une curiosité de chasseur, le chat guette les moineaux blottis dans la paille. Quant au chien, intrigué par tant de nouveauté, il s'est retranché avec deux chiots sous une meule. Il ne montre pas le bout du museau ni ne répond aux appels d'Agafia. Seules les poules se fichent de tout et flirtent avec le coq du coin. Elles ont déjà

pondu un plein panier d'œufs.

A l'intérieur se trouve justement sur la table un plat d'œufs teints à la pelure d'oignon, restes des réjouissances pascales. On a parlé des pâques au village avant de revenir aux affaires de l'ermitage. Deux événements marquants se sont produits l'année passée, qui émeuvent encore Agafia : l'installation d'une certaine Galina, originaire de Moscovie, et la maladie d'Agafia qui l'a poussée à sonner l'alerte par satellite.

L'apparition de Galina a trait à l'expérience du médecin Nazarov et de l'écrivain Tcherepanov qui "étudient Agafia". Ce qu'il faut, pensent-ils, c'est encourager les volontaires, en les "sélectionnant" ou presque, à s'installer chez Agafia pour partager sa solitude taïguéenne. Toutes (!) les tentatives se sont soldées soit par un échec comique, soit par un échec triste. Qu'à cela ne tienne, les expériences reprennent. "Nous travaillons aujourd'hui à préparer l'aménagement chez Agafia d'une femme disposée à vivre avec elle dans la taïga", avais-je lu dans un journal...

Le résultat, je l'ai découvert dans une lettre que m'a adressée Galina D... qui habite à Pouchkino, dans la banlieue de Moscou. "Je m'en veux de vous avoir si mal lu ! Ça n'a pas marché, ça ne pouvait pas marcher. J'ai vécu trois mois comme en enfer. On ne voit plus que mes os sous ma peau." Galina maudissait Agafia.

De son côté, Agafia ne tarit pas sur le sujet : "Elle se couchait toute nue... Elle n'écoutait pas les mots raisonnables... Elle buvait du lait le mercredi !... Elle grattait dans ma vaisselle avec sa cuillère..."

Les "expérimentateurs", par-dessus le marché, avaient fermé les yeux sur le fait que Galina sortait d'une opération. La suture s'est ouverte. Un vent de panique a soufflé. Que faire ? Surmontant son animosité, Agafia a soigné la malade comme elle a pu, et saigné une chèvre pour la faire "manger gras"...



Le passage imprévu d'un hélicoptère a prévenu sans doute un dénouement tragique. Galina a retrouvé sa Moscovie. Quant à Agafia, que son hôte "faisait trembler", elle a fini par recouvrer ses esprits. Mais son état de santé s'est brutalement détérioré.

"Tous bancroches de l'esprit", dit Agafia de ses visiteurs.

Le malaise s'est aggravé. En janvier sa détresse était extrême : "La nourriture ne passait plus, le cœur me faisait mal, les maux du dos m'empêchaient de porter le bois, je n'allais plus puiser l'eau à la rivière et préférerais faire fondre la neige. J'étais si faible que je ne pouvais même plus venir à bout d'une poule. J'en ai attrapé une et il a fallu que je lui attache les ailes pour l'assommer." C'est alors qu'elle a sonné l'alarme. Heureusement, le système satellite a bien fonctionné. Le soir même un hélicoptère se posait près de l'isba. On a parlé une vingtaine de minutes avec la malade. On lui a laissé une poignée de médicaments. Evidemment, elle n'en a pris aucun. Elle nous l'avoue aujourd'hui avec le sourire de la victoire. Sachons aussi que l'appel de l'hélicoptère d'Abakan-ville a coûté plusieurs milliers de roubles. Qui paiera ? Le ministère de la Santé ? On aura du mal à l'en convaincre vu l'indigence actuelle de la médecine et les milliers de malades du Khakaze. Le "fonds Agafia" ? Il marche tout doucement. Les donateurs, on s'en doute, ne sont pas des riches. De vieilles gens amputent leurs maigres retraites de cinq ou dix roubles. Mais combien faut-il de billets de cinq ou dix roubles pour faire tourner les hélicoptères quand une heure de vol frise les mille roubles ? Est-il bien moral, après cela, d'appeler les gens à "verser pour Agafia" ?

Les cousins d'Agafia en sont parfaitement conscients. Agafia, beaucoup moins, ignorant les réalités de notre monde.

Il y avait dans mon sac un cadeau de Moscou que je gardais pour la fin.

— Reconnais-tu ? lui ai-je demandé en montrant la couverture des *Ermites dans la taïga*.

— C’est moi, assise, qui écris...

Je me souviens de l’attitude de Karp Ossipovitch et de sa fille devant les photographies que je leur avais apportées. Le lendemain je les avais retrouvées enroulées et cachées dans les bûches. Le tabou demeure. Mais elle n’a pas repoussé le livre. Prudemment, elle l’a pris et s’est mise à le feuilleter.

— C’est moi... Papa... Erofeï et ses bottes, cousues par moi... Là, on trait la chèvre...

Agafia et moi sommes sortis prendre l’air dans Kilinsk. C’est un village perdu, de rite vieux-croyant, qui n’a jamais possédé de kolkhoze. Tous vivent de la taïga, du jardin, des bêtes. Soixante foyers, soixante vaches. Sans compter les chevaux, les brebis, les poules, les oies, les dindes. “Dans la taïga nous tirons le renne et l’élan, nous n’avons pas peur non plus de chasser l’ours”, m’avait dit un neveu barbu d’Agafia venu lui rendre visite. Quelques villageois travaillent sur les gisements aurifères, à vingt kilomètres de Kilinsk. Il n’y a pas d’église, rien que des oratoires.

Ce petit village sent le bois et la résine de sapin frais. Mais Agafia cache ses narines avec un coin du foulard : “Ce matin est passée une voiture, ça sent l’essence.

Tout à Kilinsk lui semble exagérément dangereux. La première nuit, elle n’a pas fermé l’œil. Pourquoi ? “Un tracteur grondait quelque part.” Ce que l’ouïe méfiante d’Agafia prenait pour un tracteur, c’était le murmure du compteur électrique. Qu’un avion à peine visible passe haut dans le ciel et Agafia y voit encore une menace. “Aux sources chaudes une vieille m’a dit que ses concombres dans le jardin avaient séché au

passage d'un avion.”

Aussi, comme son père le lui a rigoureusement enseigné, Agafia pense toujours que “le salut des vrais chrétiens est dans l'ermitage”. Et mourir seule lui paraît plus doux que vivre “dans le siècle”.

Ce soir-là à Kilinsk la veillée a été longue. Parmi les barbus qui, assis en demi-cercle autour d'Agafia, s'appliquaient à lui expliquer patiemment la cherté des communications hélicoptérées avec l'ermitage, un villageois a fini par faire une suggestion sage :

— Eh bien soit, tu veux l'ermitage, tu auras l'ermitage. Par chez nous le pays est sauvage, tu l'as vu toi-même. Si tu ne veux pas demeurer parmi nous, nous te l'accordons. Dans une clairière que tu choisiras, à deux verstes si tu veux, ou à cinq si tu préfères, nous te ferons une isba, nous te retournerons la terre. Va, tu auras un ermitage. Et s'il se passe quelque chose, et bien nous sommes là, point besoin d'hélicoptère.

Tout le monde a retenu son souffle. Qu'allait-elle objecter ?

— Oh ! non. Votre pomme de terre ne vaut pas la mienne...

— Apporte tes semences...

— Non et non, le docteur Igor Pavlovitch a dit que j'attraperais chez vous toutes les maladies, sauf les tiques...

Les villageois, vieillards costauds au teint hâlé, ont soupiré. Agafia, la main sur la poitrine (le “cœur”), s'est tournée vers moi :

— Toi, Vassili Mikhaïlovitch, explique-leur pour l'hélicoptère. Puisqu'ils m'ont promis de me ramener, qu'ils me ramènent. J'ai des pommes de terre à planter, moi...



Agafia.

# FAUSSE CONCLUSION

Voilà l'histoire. Une histoire presque fossile. Il y a tout lieu de penser que ce genre d'ermitage n'était pas chose rare dans le passé. En trois cents ans, depuis Nikon et Pierre, la taïga a avalé une multitude de monastères perdus, de mesures, de croix sépulcrales. Mais le passé est le passé. Tout autre chose est cette aventure taïguéenne qui ressemble à un mammoth vivant.

Ma rencontre avec les Lykov m'a procuré un sentiment difficile à traduire. J'étais très intrigué par la survie d'une mini-communauté humaine dans les conditions qu'elle avait choisies, sans voisinage avec des semblables, sans la joie de sourire à autrui, sans la possibilité d'appeler au secours, sans personne non plus à qui adresser le cri ultime d'avant le trépas. Un face à face avec une Nature qui n'est pas pauvre, certes, mais qui est impitoyable. Autre fascination, la force de la Foi. Une foi frénétique ("Nous sommes les seuls vrais chrétiens") qui les avait acculés à ce degré extrême d'isolement, à cette impasse dramatique. Il est vrai que cette même frénésie les avait aidés à survivre, à tenir bon, à endurer tout ce que le sort leur avait dévolu. Une expérience en grandeur nature. Et tout dans cette histoire exceptionnelle se révèle fascinant : l'existence en total divorce d'avec le monde humain, puis, plus tard, les rencontres avec les hommes.

Résumons-nous.

Les causes premières de l'ermitisme... Elles remontent, nous l'avons dit, au schisme de l'Eglise sous le tsar Alexis et son fils Pierre. Ce fut un bouleversement colossal qui, au-delà des changements du rituel liturgique et des corrections apportées dans les traductions du grec, révolutionna

les vieilles structures, les anciens rapports. Ce fut un processus extrêmement douloureux qui força les inconditionnels du “saint passé” à s’enfoncer dans les forêts.

Nous avons déjà évoqué plus haut les divisions de la vieille-foi d’abord en “ayant-prêtre” et en “sans-prêtre”, puis en une multitude de confréries. Les Lykov appartiennent à une confrérie de sans-prêtres gouvernée par le principe de l’auto-exclusion. Depuis Pierre cela impliquait le refus du tsar, des lois gouvernementales, de l’argent, du service militaire, des passeports et de tous les papiers officiels. Pour observer ce principe, il fallait se cacher et vivre sans contact avec le monde. Dans un pays aux espaces aussi vastes, c’était réalisable.

Les événements violents de notre siècle, qui affectèrent la vie de millions de gens, se répercutèrent aussi sur les ermitages de la taïga : il n’y eut pas d’immolation par le feu comme sous le règne de Pierre, mais le sang coula, ce qui conforta les anachorètes dans leur vision du monde pécheur. Comment sauver son corps et son âme ? Une seule solution : les recoins les plus inaccessibles de la taïga. Ainsi commença la robinsonnade familiale des Lykov dans les hauts de l’Abakan. N’oublions pas qu’ils vécurent sans se cacher jusqu’en 1945. Leur isba figurait même sur les cartes des topographes et des géologues. La clandestinité ne commença que la dernière année de la guerre, lorsqu’un détachement militaire, parti de la toute nouvelle république des Touvas, se présenta en quête de déserteurs. Une fois de plus la vie força les Lykov à se mettre à l’abri du “siècle”. Trente-cinq années durant la famille fut retranchée à l’abri de tous les regards.

Les Lykov furent-ils heureux de rencontrer les hommes ? Je pense que oui. Passé le premier effarouchement, les Robinsons nouèrent des contacts timides avec les géologues en qui ils virent des gens compatissants et prêts à les aider de manière désintéressée. L’aide, ils en

avaient bien besoin. “Nous étions usés. Plus de vêtements, plus de vaisselle, pas un couteau qui marche. On mangeait sans sel...” se souvient Agafia. Mais ce n’est pas tout. Non moins important était le besoin de contact avec les hommes. Pour les jeunes Lykov ce fut la découverte du monde. Ils furent dévorés de curiosité, brûlèrent de tout apprendre, de tout analyser. “Comme s’ils passaient de la télé noir et blanc à la télé couleurs”, m’a dit Erofeï avec des mots bien à lui. La traversée de la rivière à gué n’étant pas toujours possible, ils avaient entrepris de fabriquer une barque en abattant un cèdre géant à cet effet. Le creusage de l’embarcation était presque achevé quand trois morts inattendues et successives tournèrent une page dramatique dans l’existence “dé-secrétisée” des Lykov.

Comment cela advint-il ? On ne le sait que par leurs récits. Lorsque j’arrivai sur l’Abakan pour la première fois, je n’y trouvai qu’Agafia et Karp Ossipovitch. L’explication la plus naturelle était que les trois autres avaient succombé à quelque virus, commun pour nous mais fatal pour un groupe isolé. Igor Pavlovitch Nazarov, médecin de Krasnoïarsk, s’en tient précisément à cette version-là : un virus ! Toutefois, si l’on entre dans les détails, il s’avère qu’au moins deux des trois jeunes sont morts de maladies différentes. Dmitri, d’un refroidissement. “Il est descendu sous la pluie de l’isba haute à l’isba basse. Trempé comme il était, en plein automne, il aurait dû se sécher. Mais il s’est mis à l’eau pour aider son frère à poser les nasses dans la rivière. Alors il s’est couché pour ne plus se relever.” Sawine avait toujours beaucoup souffert d’une affection des intestins. “En fabriquant la barque il a traîné un tronc d’arbre et plié sous l’effort. Il a fait une diarrhée saignante. Là-dessus est venue la mort du frère, et puis la neige a enveloppé les pommes de terre, il a voulu les récolter avec nous, sans nous écouter. Il a perdu tout son sang.” Natalia, voyant mourir Sawine à la suite de Dmitri, avait dit : “Moi, je mourrai de tristesse...” “Marraine (Natalia), en rinçant les guenilles ensanglantées

dans le torrent glacé, a pris un coup de froid.” Comme des dominos : le premier est tombé, les autres ont suivi. Il y a tout lieu de penser qu’une réaction en chaîne aussi dramatique ne se serait pas produite si les grands stéréotypes n’avaient été pulvérisés. La rencontre des hommes fut un bouleversement pour les Lykov. Chez les “jeunes” elle déchaîna l’émotion, la réflexion, la dispute, la discorde : avait-on bien vécu ? Des contradictions inextricables apparurent entre les différents tabous et le bon sens. C’était, clirait-on aujourd’hui, une situation de stress. Et le stress fragilise l’organisme. Si auparavant Dmitri marchait pieds nus dans la neige, cette fois la maladie le terrassa. Si auparavant Sawine se relevait après des “remises du ventre”, cette fois il succomba.

Restaient le vieux et la cadette. Ils vécurent ensemble six ans. En observant Agafia et Karp Ossipovitch à l’occasion de nos rencontres hélas peu fréquentes, j’ai pu constater qu’ils finissaient quand même, selon le mot d’Erofeï, par “se russifier”, progressivement, mais sans transiger sur l’essentiel : “Nous ne pouvons vivre dans le siècle.”

La nourriture. Au début ils n’acceptaient que le sel. Ensuite ils prirent le gruau, la farine, les œufs, les poissons non vidés. A l’analyse de leurs choix (ceci est permis, cela est défendu), il apparaissait que l’interdit portait sur tout ce qui avait été traité “dans le siècle”, ou sur tout ce qui se présentait dans un emballage “séculier”. Pas de miel en pot de verre, mais va pour le miel en pot d’écorce. Quant aux boîtes de flocons d’avoine, il fallait les vider dans des sacs en tissu. Pourquoi ? L’explication s’en trouve encore dans les annales de la vieille-foi.

Le schisme coïncida dans le temps avec des épidémies de peste et de choléra. Il arrivait que des ermitages fussent dévastés en une semaine. Evidemment, on ne savait rien de la microbiologie en cette époque lointaine. Mais le bon sens induisait à la conclusion que la maladie s’était déclarée soit avec la venue d’un étranger, soit avec l’arrivée de quelque



réceptif. Pour cette raison personne ne vous fera boire à sa tasse, même dans les confréries les moins strictes de vieux-croyants. Les épidémies d'autrefois ont disparu. Un vieux-croyant d'aujourd'hui peut même n'en rien savoir. Mais si quelqu'un par hasard boit à sa tasse, il la jettera : "Elle est souillée." Tel est le rituel de la foi et de l'existence, consacré par les siècles.

Chez les Lykov, on est particulièrement strict. On a toujours sa vaisselle bien à soi. On ne serre jamais la main. Si d'aventure on se frotte à autrui, on court au lavabo d'écorce. Tant pis s'il n'y a pas d'eau dedans : le rituel est observé.

Mais vint le jour où le père et la fille se laissèrent ausculter, autorisant même la prise de sang. Quand les circonstances l'y obligèrent, Agafia avala des comprimés, si rigoureusement "proscrits par Dieu". Karp Ossipovitch se laissa plâtrer la jambe.

Pour cette même raison originelle, sans doute, les Lykov refusaient les vieux vêtements, fussent-ils bien lessivés. Rien que du neuf !

Ceux qui voyaient les Lykov les questionnaient le plus souvent sur l'avion, l'hélicoptère, la télévision... Si bizarre cela fût-il, les avions et les hélicoptères ne les étonnèrent nullement. Ils n'y voyaient aucun péché : "Une invention des hommes." La religion dans sa rigueur n'avait rien prévu de spécial à cet égard. Quant aux allumettes ("pointes de soufre"), regardées comme un péché, Agafia ne les a toujours pas adoptées. Certes, il y a du relâchement. Ces derniers temps elle les utilise pour allumer le poêle. Mais pour la chandelle elle continue de frotter le silex.

Certaines choses ont été étiquetées dans la catégorie des péchés par les Lykov eux-mêmes, dans leurs montagnes. Exemple caractéristique : les bains de vapeur. Karp Ossipovitch dans sa jeunesse avait connu l'étuve et les rameaux de bouleau. Au cœur de la taïga les bains auraient pu constituer le plaisir majeur de l'existence, ainsi qu'une source

d'hygiène, de propreté et de santé. Mais les Lykov, qui avaient déchu, décidèrent d'exclure les bains russes des vertus chrétiennes.

Le tabou le plus strict, les Lykov le rapportent à la photographie.

“Interdit”, un point c'est tout. Aucun relâchement dans ce domaine ne s'est produit depuis notre première rencontre. Pourquoi ? Sans doute cela tient-il à la nature même de la photographie, fondamentalement contraire à l'esprit de la clandestinité forestière. Alors que les Lykov se cachaient, la photographie rendait visibles leurs secrets. Le verdict fut prononcé dès qu'ils virent la première photo. Un tabou draconien. J'ai bien tenté de les convaincre, mais rien n'y a fait. Une seule fois Agafia m'a dit : “Si quelqu'un photographie à la sauvette et contre mon gré, le péché n'est pas grand. Il échoit à celui qui porte la machine.” Marché conclu. Et pour ne pas détruire nos bonnes relations, je n'ai sorti mon appareil du sac à dos que rarement, sous le prétexte de photographier mes compagnons de voyage ou n'importe quoi d'autre près de l'isba.

Intéressante fut leur évolution à l'égard de l'argent. Par curiosité, le lecteur s'en souvient, j'apportai à l'ermitage un billet de dix roubles versé au “fonds Lykov” par l'un de nos abonnés. C'était comme si j'avais introduit le diable dans l'isba. “Cache-moi donc ça, Vassili Mikhaïlovitch, avait supplié le vieux. C'est séculier, c'est séculier.” Mais quelque deux ans plus tard Agafia me montra en douce un tissu où elle rangeait de l'argent. A force d'explications, Erofeï avait su la convaincre : “Ça vient de tes coreligionnaires et ça peut servir.” Car les contacts avec le “siècle” avaient réduit à néant l'interdit portant sur l'argent. Le voyage d'Agafia chez ses cousins, puis chez les religieuses de l'Ienisseï avait exigé des moyens financiers. Et bien que tout se fit d'une manière désintéressée et spontanée dès qu'on reconnaissait Agafia, celle-ci sentait bien que l'argent dans le “siècle” était source d'indépendance.

Telles sont donc les manifestations apparentes du contact des Lykov

avec ce monde dont ils s'étaient coupés. Quant à l'évolution de la personnalité, elle est aussi très sensible, surtout chez Agafia. J'ai connu Agafia sauvage, barbouillée de suie. C'était une enfant adulte, pas bête du tout, mais socialement déconnectée. Encore aujourd'hui ceux qui la découvrent ont cette impression. Pour moi, toutefois, c'est déjà une autre Agafia. Elle est plus retenue, plus réfléchie mais plus ironique aussi, plus soignée, plus ordonnée dans son ménage. L'envie lui est venue de décorer sa maison, elle a mis sur une étagère une théière ornée d'un dessin de baies, elle s'est réjouie d'une cocotte émaillée rouge et d'un foulard liseré d'un motif de couleur. Sa langue s'est enrichie. Elle utilise une foule de mots nouveaux, souvent inattendus. Sa mémoire phénoménale enregistre tout ce qu'elle voit. En toute chose elle a son propre jugement, bien arrêté, bien pesé. Elle n'est pas femme à se laisser influencer par les prestations d'un Kachpirovski et autres de nos hypnotiseurs. Son expérience actuelle de la vie n'a aucune commune mesure avec la conception que lui inculquèrent sa mère et son père. Elle devine la force du "siècle" en même temps que ses faiblesses, comprend parfaitement la dépendance qui la rattache au monde humain tout en érigeant fort sagement des limites à cette dépendance. Son père et elle ont considéré avec beaucoup de retenue leur "renommée fédérale". Sans doute ont-ils jugé, après un temps de réflexion, qu'il n'y avait là rien de mal. "Il paraît qu'on parle de nous en Amérique", m'a dit un jour Karp Ossipovitch. Et j'ai bien senti qu'il en était fier : Eh oui, semblait-il dire, on est comme ça chez les Lykov.

Les innombrables cadeaux reçus (outillage, vaisselle, vêtements, nourriture) devaient inmanquablement habituer les Lykov à tout prendre comme un dû. Il y eut, en effet, une part d'assistanat. Mais jamais je n'ai constaté que la famille perdît le sens de la dignité. Au début les Lykov ne réclamaient pas grand-chose, seule une allusion pouvait trahir leurs souhaits. Maintenant Agafia peut dire : "Un peu de foin ne ferait pas de

mal aux chèvres...” Le foin ne peut être transporté que par hélicoptère. Et cela se fait, dans la mesure où l’appareil se rend souvent à mi-charge chez les géologues.

Agafia a bien compris qu’on ne la laisserait pas tomber en cas de malheur. Du reste, cette révélation n’a point entamé le vieux principe de l’ermitisme. La ferveur et le caractère lykovien demeurent intacts en toute circonstance.

Il était naturel d’envisager qu’Agafia, une fois seule, ferait son nid au bord du “siècle”. Erreur. Après un séjour chez les cousins (coreligionnaires !), elle a constaté des manquements à la foi et des mésententes. Après un séjour chez les religieuses de l’Ienisseï, elle a prononcé le verdict : “Elles n’ont de souci que pour le corps éphémère, mais pas une pensée pour le salut de l’âme.” Et de rentrer dans son ermitage.

S’enferme-t-elle dans cette invraisemblable et rude solitude uniquement par égard à la fermeté des principes religieux et au testament ultime de son père.

— “Ne va pas dans le siècle” ? Je ne crois pas. La foi, certes, n’y est pas pour rien, mais n’oublions pas que l’homme, c’est bien connu, est le produit du milieu où il est né. Pour Agafia, qui n’a rien connu d’autre que la forêt pendant trente-six ans, la taïga n’est pas un cadre hostile. Au contraire, tout y est familier, proche, attachant. En comparant ce qu’elle découvre avec son milieu natal, elle ne fait que constater l’avantage de celui-ci. Et elle y retourne. A ce choix s’ajoutent une foi que rien ni personne ne peut entamer, des habitudes quotidiennes, les tombes de ses parents, de sa sœur, de ses frères tant pleurés.

Arrive-t-il à cette personne si peu commune de songer à la mort qui, mais le comprend-elle, la guette à chaque instant ? Oui, elle y songe, oui, elle le comprend. J’en ai parlé plus d’une fois avec elle. Mais la mort

pour Agafia, ce n'est pas la même chose que pour la plupart d'entre nous. Ce n'est qu'une frontière vers un autre royaume. "Et si tu rencontres un ours et qu'il te déchiquette, de quelle résurrection peux-tu parler ?" Mais cette éventualité n'alarme point Agafia. "Ah ! Vassili Mikhaïlovitch, tout se recoudra là-haut."

J'achève mon récit par un soir d'automne et j'essaie d'imaginer ce qui se passe là-bas, en ce moment, dans les montagnes sauvages. La rivière n'est pas encore gelée, elle rebondit sur les pierres par une nuit de lune. Le silence enveloppe la taïga. Parmi les arbres perce la lumière d'une lucarne. Nul ne viendra y frapper. La personne qui, dans cette isba, récite sa prière à la chandelle, ne sera pas entendue s'il arrive un malheur. Seules, peut-être, les chèvres bégouèteront et le chien jappera... La Grande Ourse coiffe les montagnes. Agafia la nomme l'*Elan*. Chez les Mongols c'est le *Char de l'Eternité*.

Ce que le sort a réservé à Agafia, fille de la taïga née en 1944, ici, sur l'Erinat, c'est une solitude qu'elle ne cherche pas à fuir. Elle ne le peut ni ne le veut.

# TABLE

Nikolaï Oustinovitch raconte.

Ce coin du monde.

La rencontre.

Conversation à la chandelle.

Le jardin et la taïga.

Le jeu.

Les Lykov.

Le quotidien.

Un an plus tard.

Encore un été.

Une année sous le signe de la chèvre.

L'odyssée d'Agafia.

L'hiver et l'été.

Le déménagement.

La fin du vieux Lykov.

Seule.

Le "mariage".

En pèlerinage chez les "*Matouchki*."

Le magnétisme de l'ermitage.

Fausse conclusion.